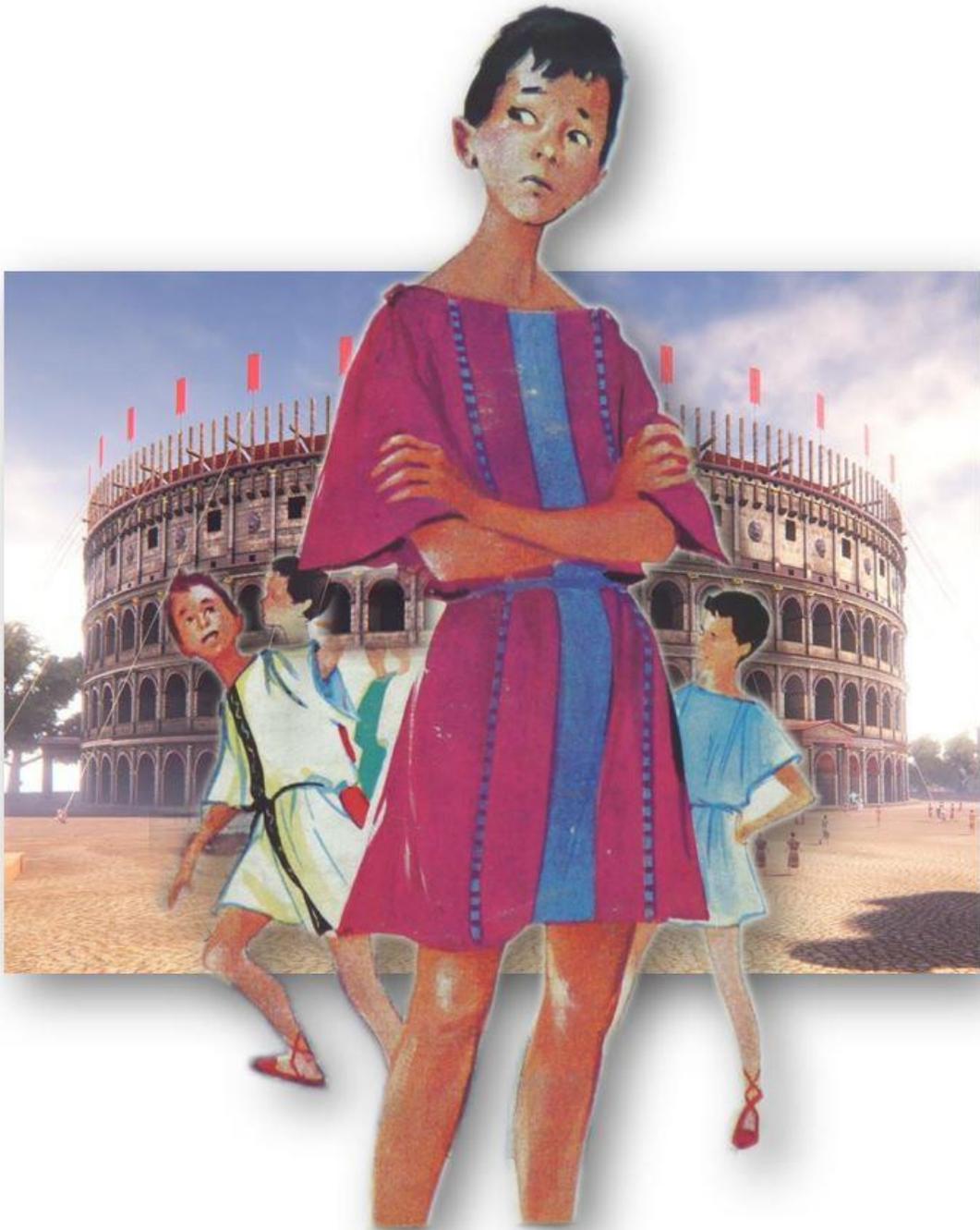


IDÉAL-BIBLIOTHÈQUE

HENRY WINTERFELD

CAÏUS EN PÉRIL



HACHETTE

HENRY WINTERFELD
CAIUS EN PÉRIL

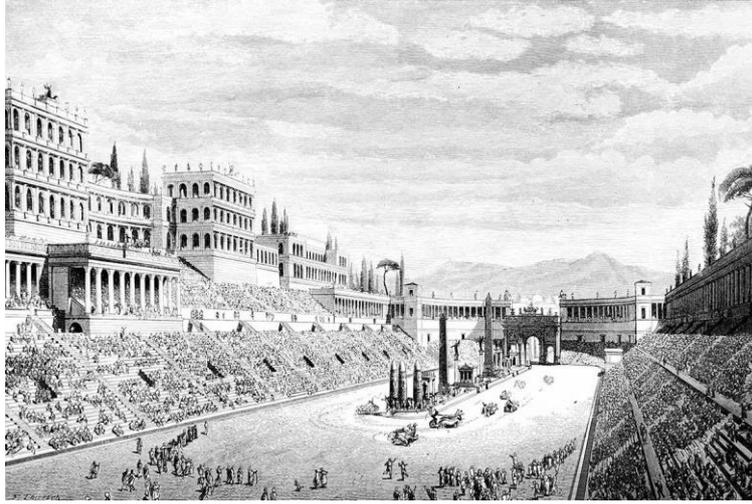
Traduction inédite de
Caius in der Klemme (1976)

par Elisabeth OLIVIER,
professeure d'Allemand,
assistée par Pascal Paxson

* * *

Couverture de P. Paxson d'après l'illustration de couverture de Paul Durand
pour l'édition Hachette de la Bibliothèque Verte parue en 1955.

NB : cette traduction reprend les illustrations de l'édition allemande
réalisées par Hansjörg Langenfass.
Elle est suivie de deux annexe.



Quelques informations importantes pour nos amis lecteurs :

Le texte français de cette traduction réalisée par Elisabeth Olivier s'applique à rester au plus près possible du texte allemand. Toutefois, quelques remarques s'imposent sur les choix qui ont été faits :

- 1) Dans le texte original d'Henry Winterfeld, Xantippe vousoie ses élèves alors que ceux-ci le tutoient, sans doute parce qu'ils appartiennent à la bonne société romaine (les patriciens) alors que Xantippe est considéré comme d'une classe sociale inférieure. Afin de respecter l'usage social français, on trouvera ici l'inverse : les élèves vousoient leur professeur et lui les tutoie.*
- 2) Alors que dans les éditions françaises des deux premiers tomes, les prénoms de certains élèves ont été francisés, nous avons choisi ici de conserver les noms latins de tous les personnages romains, sauf pour Xantippe qui vient de Grèce.*
- 3) Dans l'édition originale, étonnamment, les dieux romains sont mentionnés sous leur nom grec (excepté Bacchus). Cette traduction a donné la préférence à leurs noms romains.*
- 4) On doit la version française du premier tome à Olivier Séchan. Alors que l'édition originale de 1955 indique « Texte français d'Olivier Séchan », la réédition de 2001 indique « Traduction d'Olivier Séchan ». Force est de préciser pourtant que si son texte, particulièrement vivant, est certes une authentique réussite, il convient de révéler que les libertés qu'il a prises par rapport au texte original allemand montrent qu'il s'agit par endroits davantage d'une réécriture du texte que d'une traduction fidèle.*
- 5) Pour en faire la démonstration, vous trouverez en annexe le premier chapitre de « l'Affaire Caius » tel que « traduit » par Mr Séchan en parallèle de la traduction d'Elisabeth Olivier (respectueuse du texte d'Henry Winterfeld).*

Chapitre 1

Caïus sèche l'école

Xantippe était de plus mauvaise humeur que d'habitude. Cela ne présageait rien de bon, comme le pressentaient ses élèves. Une heure durant, il les avait littéralement gavés avec l'histoire de Carthage, bien davantage qu'ils n'auraient voulu en apprendre au sujet des anciens carthaginois : Hannon et Hannibal, Hamilcar et Hasdrubal, de même que Scipion et les guerres puniques. Soudain, il enroula le papyrus qu'il leur avait lu et leur lança un regard méchant comme si ses élèves incarnaient une horde de barbares qui venait d'incendier toute la ville de Rome.

« Pourrait-on m'expliquer, je vous prie, brailla-t-il, pourquoi votre camarade Caïus n'est pas venu en classe ce matin ? Ce manque de discipline inqualifiable dépasse toutes les bornes. Mais gare à lui : son absence sera punie comme il se doit ! »

Les garçons poussèrent un soupir de soulagement. Ce n'était pas de leur faute si Caïus séchait l'école. A chaque fois Xantippe les mettait tous dans le même panier. A présent, ils souhaitaient qu'il n'ait jamais quitté la Grèce pour s'installer à Rome et y ouvrir son école privée onéreuse, réservée aux fils des riches patriciens.

Le véritable nom de leur professeur était Xanthos. Ses élèves l'avaient affublé du surnom de Xantippe parce qu'il lui leur rappelait la querelleuse Xanthippe, l'épouse de Socrate, le philosophe de renommée mondiale qui avait vécu à Athènes quatre cents ans auparavant. On racontait que sa femme avait fait de sa vie un enfer. Ils trouvaient que leur professeur leur rendait parfois la vie infernale.

Heureusement, la longue pause du déjeuner approchait. Ils lorgnaient avec envie sur la grand-rue. Le soleil était à son zénith derrière la colline du Capitole et il inondait de lumière la toiture du temple de Jupiter. Une brise fraîche venue du nord agitait les peupliers qui bordaient les trottoirs, tandis que les premières feuilles flétries voletaient sur les pavés. La rue n'était guère fréquentée. Pendant l'heure de midi, la plupart des citoyens s'ébattaient aux bains publics - il y en avait des centaines à Rome - d'autres s'étaient empressés de rentrer chez eux pour une sieste prolongée. En diagonale, faisant face à l'école, se trouvait l'échoppe de leur ami, le boulanger Patrick, et un parfum alléchant de croissants fraîchement sortis du four emplissaient les narines des garçons. Ils se réjouissaient déjà à l'avance d'en acheter tout un tas.

Xantippe frappa avec impatience sur son bureau. Ses élèves se retournèrent, effrayés.

« Alors, ça vient, Mucius ? l'exhorta Xantippe, vous savez sûrement où traîne Caius ! Vous vous serrez les coudes comme les Hespérides, ces jeunes femmes qui ont la garde des pommes d'or de la déesse Héra. »

Les garçons pouffèrent de rire. Ils se sentaient flattés que Xantippe les comparât aux nymphes légendaires.

Mucius se leva. Il était le plus âgé et le porte-parole de ses camarades.

« Par le fleuve des enfers, Maître Xantippe, je jure que nous n'avons pas la moindre lueur du début d'une idée qui expliquerait l'absence de Caius. Tout ce que je peux supposer, c'est qu'il est malade. Peut-être a-t-il le rhume des foins ? »

Mucius essayait désespérément, d'une manière ou d'une autre, de trouver une excuse à Caius.

« Ne me raconte pas de bêtise aussi énorme, Mucius. Premièrement, la fenaison est terminée depuis bien longtemps ; nous sommes déjà rendus au début octobre, et deuxièmement, tu le sais tout autant que moi : quand l'un d'entre vous est malade, un esclave se présente de bonne heure le matin avec un mot d'excuse. C'est ce dont j'ai convenu avec vos parents.

- L'esclave a été attaqué en chemin par des gladiateurs ivres, s'écria Antonius. Ils l'ont jeté dans le Tibre et il s'est noyé. De fait, l'esclave ne sait pas nager, il est originaire du désert du Sahara.

- Tais-toi ! riposta Xantippe.

Antonius avait toujours les idées les plus insolites. Voleurs, fantômes et autres monstres étaient toujours ses sujets de prédilection.

- Qui est le dernier parmi vous à avoir parlé avec Caius ? demanda Xantippe.

Julius leva la main.

- Nous nous sommes rencontrés avant-hier, peu avant minuit, sur la Place de Minerve, raconta-t-il. Caius était encore ensommeillé, mais il était en aussi bonne santé que les trois Grâces, Aglaé, Euphrosyne et Thalie, et aussi joyeux que Bacchus dans une cellier à vins.



- Épargne-nous tes comparaisons oiseuses, grommela Xantippe. Euh, puis-je demander ce que vous faisiez dans la rue à minuit ? Dans l'obscurité Rome est plus dangereuse que les forêts profondes de Sibérie.

- C'est juste, elle grouille de criminels, intervint Antonius.

- Nos esclaves personnels nous accompagnaient avec des torches, maître Xantippe, poursuivit Julius. Et chacun de nous portait un poignard dans son fourreau, sous nos tuniques. D'ailleurs, c'était indispensable parce qu'il y avait beaucoup de brouillard. En chemin vers le Circus Maximus nous avons dû traverser le dangereux quartier de Subura. En effet, nous étions déjà partis de nuit pour nous placer le plus tôt possible dans la queue devant les caisses. Nous craignions sinon de ne pas obtenir de billets d'entrée. Vous savez sans doute, maître Xantippe, que demain aura lieu le grand affrontement très attendu entre Ben Gor, le triomphal conducteur de char, le Champion des Verts, et Icarus, le champion d'Hispanie, plusieurs fois récompensé.

- Je ne suis pas au courant, grogna Xantippe. Revenons-en à nos moutons !

Le fait que Xantippe ne sache rien des événements les plus marquants de Rome laissait Julius sans voix.

- Et qu'est-ce que tout cela a à voir avec le fait que Caius ne soit pas venu à l'école, poursuivit Xantippe, furibond.

- C'est comme ça que ça s'est passé, Maître Xantippe, intervint Mucius.

- Lorsqu'enfin à l'aube nous parvînmes aux guichets, toutes les places étaient déjà vendues. Nous étions déçus et de rage, Caius cracha par terre. Je trouverai bien des places ailleurs ! a-t-il bougonné. Nous nous sommes moqués de lui et nous lui avons dit qu'il n'était pas un magicien. Et ça l'a mis encore plus en colère.

- Caius déteste comme la peste qu'on se moque de lui, s'exclama Flavius. Vous êtes des crétins, marmonna-t-il. Mais vous verrez : rira bien qui rira le dernier ! Et avant que ses esclaves n'aient pu l'en dissuader, il s'est enfui et il a disparu dans le brouillard, sans laisser de trace. Nous n'avons plus eu de nouvelles depuis, rajouta t'il.

- Rien d'autre à son sujet ?

- Si, fit Mucius. Il se trouve que par hasard, je l'ai rencontré hier au Forum Boarium, le marché aux bœufs. Il devait être autour de quatre heures. Nous n'avons pas cours en l'honneur de Palès, la déesse des bergers.

- Louez soit Palès et les moutons, murmura Publius.

- A-t-il dit quelque chose, Mucius, concernant la raison de son absence aujourd'hui à l'école ? demanda Xantippe.
 - Pas un mot, maître Xantippe ! Mais j'ai bien failli tomber à la renverse d'étonnement quand je l'ai vu.
 - Comment ça ? Pourquoi ? s'écrièrent tous les autres, interloqués.
 - Il tirait derrière lui une grosse mule.
 - Une mule ? s'écrièrent les garçons, stupéfaits.
- Même Xantippe était estomaqué.

*

Chapitre 2

Pourquoi une mule aurait-elle besoin d'une échelle de corde ?

« Grands dieux, mais que voulait faire Caius avec cette mule ? s'écria Xantippe.

- Ça, il ne me l'a pas dit, Maître Xantippe, dit Mucius. Il a juste souri et s'est comporté très mystérieusement. Ce qui m'a frappé c'est que bien que ce fut un jour férié, il ne portait pas de toge, seulement une tunique, et sous son bras il serrait une échelle de corde enroulée.

- Une échelle de corde ? répéta Xantippe, perplexe.

Mucius fit un signe de tête affirmatif.

- Je me suis méfié et je lui ai demandé ce qu'il avait l'intention de faire avec cette échelle de corde. Il a juste dit que c'était pour la mule.

- Qu'un dragon m'étripe ! s'écria Antonius. Pour quelle raison une mule aurait-elle besoin d'une échelle de corde ?

- J'aimerais bien le savoir moi aussi, naturellement ! continua Mucius. Il m'a raconté qu'il avait loué la mule pour dix sesterces au manège d'équitation de Vincelli, au pont Aemilius, et ensuite n'ayant plus assez d'argent pour s'acheter une selle, il a donc acheté une échelle de corde au marché aux puces de Subura pour trois fois rien. Sans selle ni étriers, je ne peux utiliser qu'une échelle de corde pour me hisser sur ce bourricot, a-t-il affirmé.

Les garçons ne purent s'empêcher de rire.

- Ça c'est du pur Caius, s'esclaffa Julius.

Seul Rufus ne rit pas.

- Ça vous va bien de rigoler, protesta-t-il. Caius n'est pas aussi stupide que vous le pensez. Essayez donc de monter à cru sans étriers sur une mule !

- Disons que ce n'est pas évident, admit Julius.

Même Publius, qui aimait se moquer de tout un tas de choses, avoua que l'échelle de corde était un éclair de génie inattendu de la part de Caius.

Soudain, Xantippe pouffa de rire.

- Décidemment, vous ne raisonnez pas avec logique, dit-il en souriant. Caius est toujours aussi farfelu, car si en effet il lance l'échelle de corde sur l'échine de la mule et grimpe dessus, il glissera parce qu'il n'aura aucune prise sur son pelage lisse, et Caius se retrouvera par terre !

Les garçons s'esclaffèrent.

- Quel malheur que j'ai loupé ça, hurla Antonius.

- Silence ! ordonna Xantippe.

Les garçons se turent. Il se retourna pour regarder la grande horloge à eau qui se dressait derrière lui, sur un socle.

- C'est maintenant la sixième heure du jour ; vous pouvez prendre votre pause déjeuner, annonça-t-il. Je vous accorde exceptionnellement deux heures de liberté. Je dois les mettre à profit pour remplir ma déclaration de revenus, ce qui est aussi compliqué qu'une équation à trois inconnues.

Les garçons sautèrent de joie.

- Merci beaucoup, Maître Xantippe ! crièrent-ils en chœur et tous se dirigèrent vers la sortie.

- Attendez encore ! tonna Xantippe. Si jamais il vous arrivait de croiser Caius, notifiez-lui de ma part que si demain il est encore absent à l'école, je serais malheureusement obligé d'adresser une lettre à son père ! »

Mucius en frémit. Si Xantippe mettait sa menace à exécution, ce serait très mauvais pour Caius. Son père, le sénateur Vinicius, était encore beaucoup plus sévère que Xantippe.

- Excusez-moi, maître Xantippe, dit-il, mais peut-être que ce n'est pas de la faute de Caius s'il est absent.

- Il est possédé par un mauvais esprit, affirma Antonius d'un air triomphant.

- Ce sont des balivernes ! clama Xantippe. Et il se mit à tempêter de nouveau comme une chimère. Derrière tout ça, il n'y a rien d'autre que son impardonnable négligence ! »

Mais Xantippe se trompait. En réalité, la situation était plus grave que ses élèves et lui-même n'auraient pu l'imaginer.

Chapitre 3

La maison doit être ensorcelée

À peine les garçons eurent-ils quitté l'école, qu'ils traversèrent en courant la chaussée vers la boulangerie.

Leur ami le boulanger Patrick était agenouillé par terre et il appliquait avec un tampon son nom sur de petites miches de pain paysan, qu'il avait disposées sur une planche posée à même le sol devant lui.

« Salut, Sac à Farine, où sont les croissants ? » s'exclama Antonius, en plaisantant.

Les garçons pouvaient s'autoriser cette liberté de ton avec Patrick : il était presque aussi grand et fort qu'Hercule, mais aussi doux qu'Aurore, la déesse de l'aube.

- Bienvenue, jeunes fils de chevaliers, les salua Patrick.

Il se releva en gémissant et pointa du doigt le coin de son échoppe.

- Les croissants sont derrière, dans le panier !

Affamés, les garçons se jetèrent dessus.

- Aujourd'hui, prenez-en une double portion, leur cria Patrick. Mon échoppe sera fermée demain.

- Et pourquoi donc ? demanda Mucius en mâchant. La police a-t-elle enfin découvert que tu nous prends toujours trop d'argent ?

Patrick éclata de rire.

- Pas encore ! Mais demain après-midi a lieu la passionnante course de chars au Circus Maximus entre le fabuleux Ben Gor, le favori de Rome, et l'ibère Icarus, de renommée mondiale, et qui n'a encore jamais été vaincu. A ce que j'ai entendu dire, il a déjà remporté six courses. Toute Rome ne parle que de ça depuis des semaines. On dit que cet ibère est un adversaire brutal et méchamment cruel. Il se fait appeler Icarus parce qu'il s'imagine qu'il peut voler. Evidemment, il se trompe. Il se cassera le nez exactement comme le véritable Icare !

- Icare est tombé dans la mer et s'est noyé, rectifia Julius poliment.

- Sûrement la tête la première, se moqua Patrick, riant de sa propre plaisanterie. J'ai confiance en Ben Gor. Il est le meilleur de l'équipe des verts, l'écurie de

courses de l'Empereur. Malgré tout, ils sont peu nombreux à miser sur Ben Gor. Ce faisant, ils espèrent gagner une fortune. J'ai misé dix sesterces sur lui, ricana Patrick en faisant la grimace. Imaginez que j'en gagne cent, si je gagne ! On raconte qu'un inconnu, un ponte richissime, aurait même parié dix mille pièces d'or sur lui. Par Odin, l'homme doit être tout aussi cinglé que moi. Hé, fils de chevaliers, je veux bien manger une meule à farine si vous ne venez pas demain au Circus Maximus.

- Hélas, non ! maugréa Publius. Nous n'avons pas obtenu de billets.

Patrick était profondément consterné.

- Quel malheur ! Vous ne vous y êtes probablement pas pris à temps. Moi non plus, je n'ai pas pu obtenir de billet bon marché. J'étais en colère. J'ai dû m'en acheter un à prix fort auprès d'un revendeur sur le marché noir. Ce coquin m'a juré qu'il n'avait plus que des jetons d'ivoire (*) pour les places les plus chères. J'espère bien qu'il sera déchiqueté aux enfers par les Lémures et qu'il finira dans l'âtre de Poséidon.

- Pardon, Patrick, dit Julius. Poséidon est le dieu de la mer ; le seigneur des enfers, c'est Pluton !

Patrick était consterné.

- Toutes mes excuses, nobles fils de chevaliers, mais je ne m'y connais pas encore très bien avec tous vos nombreux dieux. Cela ne fait que depuis dix ans que j'ai quitté l'Angleterre pour m'installer à Rome.

- Patrick, s'écria Mucius, on dirait que ça sent le brûlé !

- Par Cerbère, chien des Enfers ! se mit à barrir Patrick, comme un éléphant blessé. Ce sont mes biscuits au carvi !

En toute hâte, il descendit dans sa cave, où se trouvait ses fours.

Lorsque les garçons quittèrent la boulangerie, une rafale de vent fit tourbillonner les feuilles flétries sur la chaussée.

Ravi, Rufus se frotta les mains.

(*) NDT / En allemand, des « disques d'ivoire » qui sont traduits ici par « jetons d'ivoire ». Ceux-ci correspondent aux « tessères ». Une tessère (en latin *tessera*) était une sorte de jeton servant, entre autres choses, de billet d'entrée pour les spectacles.

Voir la photo qui accompagne l'article suivant : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Tessère>

- C'est un vent formidable ! Nous avons donc deux heures de pause aujourd'hui ; nous pouvons rapidement récupérer le nouveau cerf-volant, le sortir de la grotte où nous l'avons laissé et le faire voler au-dessus du Champ de Mars, la grande pelouse qui est derrière le mausolée d'Auguste.

- Non, jouons plutôt au palet (*), proposa Antonius.

- Nous n'avons pas le temps, objecta Mucius, nous devons filer à la Villa Vinicius, avant que le sénateur ne rentre du sénat.

- Pourquoi ça ? grommela Publius.

- Parce que nous ne pouvons pas laisser tomber Caius, voilà pourquoi ! précisa Mucius. Nous devons l'avertir et lui dire que Xantippe va envoyer une lettre à son père.

- Nous devrions le laisser mijoter, déclara Antonius. Il ne nous a pas versé une seule fois un peu de vin pur (**), et pourtant il est l'un des nôtres. Mais je viendrai quand même, je brûle de curiosité de savoir ce qu'il voulait faire avec cette mule ! »

Ils descendirent la grand-rue jusqu'au forum romain.

Le forum avec ses nombreuses statues peintes de couleurs vives, ses temples sacrés et ses bâtiments publics était considéré dans le monde entier comme le centre de l'empire romain. A l'heure de midi, il était tout aussi désert que la grand-rue.

Vêtus de tuniques déchirées, deux petits garçons profitaient de l'occasion pour faire circuler un char de course qu'ils avaient bricolé eux-mêmes d'un bout à l'autre de la place. Ils avaient peint en vert *VIVE BEN GOR* sur l'avant. Ils avaient enroulé autour de leur tête de longs rubans verts qui flottaient derrière eux. Deux vigiles, qui montaient la garde devant le bâtiment du Sénat, les regardaient avec bienveillance. Ils étaient probablement, eux aussi, des admirateurs passionnés du héros national, Ben Gor.

(*) NDT / Le texte allemand parle de « hockey », ce qui pourrait apparaître comme un anachronisme mais qui n'en est pas un puisqu'il existe bel et bien une fresque de la Grèce antique, datée de 600 avant Jésus-Christ, sur laquelle on peut voir des joueurs qui manipulent un palet à l'aide de crosses.

Voir l'illustration qui figure à la page suivante :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Sport_en_Grèce_antique#/media/Fichier:Greek_relief_of_hockeyplayers_500_bC.jpg

(**) NDT / Malheureusement pas d'explication trouvée puisque selon l'excellent site : <https://nunc.ch/>

ne pas diluer du vin avec de l'eau était vu comme un manque de savoir-vivre, voire une manière insensée de défier les dieux, puisqu'eux seuls avaient droit à un vin pur lors des offrandes.

Quelques esclaves isolés qui avaient fait leurs achats dans les halles voisines, rentraient à la maison avec peine tant leurs paniers étaient remplis. Assis dans un coin ombragé de la Basilique Julia, deux hommes jouaient aux échecs. Plusieurs badauds les regardaient presque religieusement.

Lorsque les garçons passèrent devant le temple de la Concorde, aux pieds du Capitole, Julius s'arrêta brusquement.

« Halte ! s'écria-t-il.

- Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Mucius avec impatience.

- Nous sommes stupides, dit Julius. Caius ne peut pas être devenu une tête brûlée et se présenter à son domicile avant la fin des cours, car alors tout le monde remarquera aussitôt qu'il sèche l'école.

- Par le Saint Trident, s'exclama Mucius, je n'y ai pas pensé !

Il se laissa choir sur l'une des marches de marbre du temple et passa ses doigts écartés dans ses boucles brunes.

- Nous ne pouvons pas non plus aller chez lui ce soir, dit Rufus. ni même demain matin. A ce moment-là, son père sera à la maison et il flairera quelque chose de louche si nous débarquons aussi soudainement à une heure inhabituelle.

- Et que diriez-vous si nous nous confions au vieil Hérode, le tuteur de Caius ? proposa Rufus.

- Hors de question, dit Mucius. Hérode est obligé de rendre compte de tout ce qui concerne Caius.

Ce fut au tour de Flavius d'avoir une idée.

- Pourquoi n'attendons-nous pas ici qu'un des esclaves de la maison de Vinicius passe ? Il pourrait alerter Caius.

- C'est trop dangereux, dit Julius. Il y a toujours des brebis galeuses parmi les esclaves. Si on s'adresse à l'une d'entre elles, il filera tout de suite auprès de Vinicius et trahira Caius pour se faire bien voir de son Seigneur et Maître.

- Caius est perdu, murmura Flavius.

Les garçons restèrent silencieux, impuissants.

- Je sais ce que nous allons faire, s'écria Antonius.

- Et quoi donc ? grogna Mucius, sceptique.

Les suggestions d'Antonius n'étaient habituellement que des vues de l'esprit.

- Nous allons monter à la Villa Vinicius, continua Antonius, et tout raconter à Claudia.

- C'est clair comme de l'eau de roche, approuva Rufus. Claudia préférera être déchiquetée par des harpies plutôt que de trahir son propre frère !

Rufus avait une haute et inébranlable opinion de Claudia.

Mucius bondit avec un courage renouvelé.

- Pourquoi n'y avons-nous pas pensé tout de suite ? Maintenant, dépêchons-nous ! Espérons qu'elle est chez elle. »

Ils traversèrent le forum en toute hâte. De là, ils traversèrent la Subura. Là, ils restèrent groupés, car cette partie de la ville était le repaire de nombreux criminels, de gladiateurs déçus et d'esclaves en fuite. Au sortir de la Subura, ils tournèrent dans une ruelle latérale étroite et finalement grimpèrent en hâte les marches escarpées de la colline de l'Esquilin.

La somptueuse demeure de Vinicius se dressait sur la Place de Minerve, en face du petit temple dédié à l'Empereur.

Lorsque les garçons arrivèrent à la villa, une surprise les attendait. Tous les volets étaient barricadés et pas un bruit ne sortait de la maison.

« Qu'est-ce que cela peut vouloir dire ? dit Julius, oppressé.

- Nous allons bientôt le savoir, bougonna Mucius. Il frappa avec détermination à plusieurs reprises avec l'anneau de métal contre la double porte massive, mais rien ne bougea derrière.

- Bizarre, dit Rufus. Pourquoi donc personne ne vient ouvrir ?

- La maison est ensorcelée, murmura Antonius.

Flavius pâlit et recula de quelques pas.

- Tu le crois vraiment ?

Antonius acquiesça, maussade.

- Ils ont oublié de faire un sacrifice à Hécate, la déesse de toutes les sorcières.

Mucius ne se laissa pas impressionner. Il frappa de nouveau à la porte.

Soudain, celle-ci s'ouvrit, lentement, et dans l'entrebâillement, le portier jeta un coup d'œil prudent.

- Oh, c'est vous, les jeunes ! dit-il. Si je peux vous donner un conseil, mieux vaut ne pas vous présenter ici.
- Qu'est-ce qui te prend ? dit Mucius. Nous devons parler à Claudia tout de suite.
- La jeune maîtresse ne reçoit personne aujourd'hui. Je n'aurais même pas le droit de laisser entrer Jupiter en personne. Revenez demain.
- Nous n'y pensons pas, dit Mucius avec colère. Nous apportons un message important pour Claudia.
- De la part de qui ? s'enquit le portier d'un air soupçonneux.
- De son frère, prétexta rapidement Mucius.

Le portier soupira profondément.

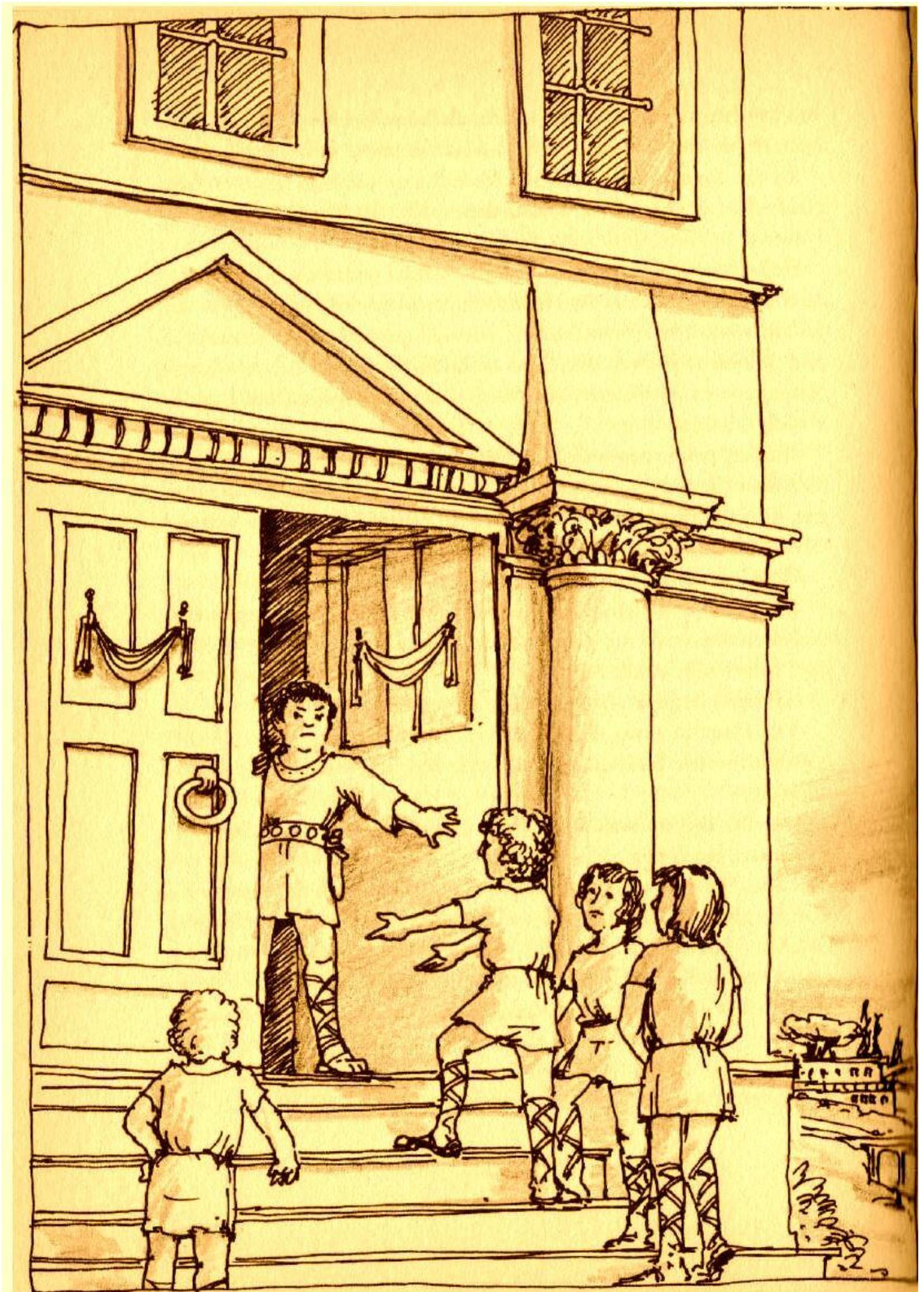
- Alors vous devez revenir de l'Hadès, dit-il.

Mucius était déconcerté.

- De l'Hadès ? Comment cela ? Que veux-tu dire par là ?
- Caius est mort, dit le portier.
- Mo. . . mort ? bégaya Mucius, comme frappé par la foudre.
- Aussi mort qu'une momie. Il vient d'être enterré, dit le portier.

Et avant que Mucius n'ait pu demander quoi que ce soit d'autre, il lui claqua la porte au nez.

*



Chapitre 4

Un colis mystérieux

Les garçons coururent aussi vite qu'ils le purent pour rejoindre leur école et porter la terrible nouvelle de la mort de Caius à Xantippe. Ils se précipitèrent dans son bureau comme l'avaient fait les Babyloniens dans le temple sacré de Jérusalem.

Xantippe était assis à sa table de travail devant un boulier, dont il faisait glisser les boules avec dextérité. De colère, il rejeta son boulier de côté, lorsque ses élèves firent irruption.

- N'avez-vous donc pas une once de respect dans la tête ? tonna-t-il. Ne pouvez-vous pas frapper ? Votre comportement enfreint de la manière la plus éhontée possible, les règles les plus élémentaires de la décence et des bonnes mœurs.

- Caius est mort ! laissa échapper Mucius.

Xantippe pâlit.

- Quoi ? Caius est mort ? répéta-t-il comme s'il avait reçu un coup sur la tête.

- Aussi mort qu'une momie, dit Antonius d'un ton grave

- Qui a dit que Caius était mort ?

- Le portier de chez Vinicius, dit Julius.

- Par la grâce des dieux, t'a-t-il dit de quoi Caius est-il mort aussi soudainement ?

- Il ne nous a pas laissé le temps de l'interroger à ce sujet, Maître Xantippe, raconta Mucius. Le portier ne nous a même pas laissé entrer dans la villa. Il a juste dit que Caius venait d'être enterré, puis il nous a claqué la porte au nez.

Xantippe fixa son encrier avec perplexité.

- Je n'arrive pas à croire que Caius soit mort, murmura-t-il.

- C'est peut-être pour ça qu'il n'est pas venu à l'école, dit Flavius sur un ton réconfortant.

- Très drôle, se moqua Publius.

- Sa mort ne peut remonter qu'à hier, dit Mucius, je l'ai encore rencontré hier avec la mule et l'échelle de corde sur le Forum Boarium.

- Il a eu un accident avec la mule, s'écria Rufus consterné. Ou avec l'échelle de corde.
- Il a pu lui arriver tout ce qu'il est possible d'imaginer, dit Julius avec sagesse. Mais pourquoi a-t-il été enterré aussi vite ? Il y a là quelque chose qui cloche.
- Je sais, s'écria Antonius, les yeux brillants. Les billets d'entrée ! Ne vous souvenez-vous pas qu'il s'est vanté de savoir où il pourrait trouver des billets. Mais il n'a pas réussi. Et de peur de se ridiculiser devant nous, il les a volés quelque part.
- Personne n'est encore mort de ça, abruti, s'écria Publius.
- Oui, si tu ne te fais pas prendre, rétorqua Antonius avec véhémence. Mais Caius a été surpris par la police. Et vous savez bien que les voleurs sont exécutés sur le champ. Ils sont jetés du haut de la roche Tarpéienne et leurs cadavres sont exposés sur les marches du Capitole.
- Tu as bien entendu ? Caius vient d'être enterré, l'interrompt Julius. Tous les enfants savent qu'il est interdit d'enterrer les criminels ! Ils sont tout simplement jetés dans le Tibre.

Antonius n'abandonna pas si rapidement.

- Vinicius l'a fait repêcher et ramener chez lui en cachette pendant la nuit. Et puis il l'a fait enterrer.

Xantippe leva les deux mains comme implorant.

- Mais enfin, ça suffit maintenant ! J'exige le silence immédiat.

Les garçons obéirent à contrecœur.

- Asseyez-vous s'il vous plaît, dit Xantippe, sur un ton plus amical.

Mucius et Julius s'affalèrent sur son lit dans un coin ; Publius et Rufus s'écroulèrent sur le coffre le long du mur, et Antonius s'avachit de tout son long dans le fauteuil confortable, sous le buste d'Archimède. Flavius ne trouvant plus plus de siège, s'assit par terre.

- Mes chers élèves, commença dignement Xantippe, il est inutile d'essayer de deviner de quoi Caius a bien pu mourir. Peut-être que le temps nous apportera une réponse. Peut-être pas. Mais une chose est sûre et certaine : nous devons malheureusement nous faire à l'idée que notre bon ami Caius n'est plus parmi nous. Une puissance supérieure l'a rappelé. Comme le dit Ovide : « C'est ce qui est écrit dans le livre de la destinée. » Xantippe fit une pause et puis il poursuivit :

- D'ailleurs, la semaine dernière, je vous ai parlé en long et en large de ce célèbre poète.

Les garçons ne se souvenaient que vaguement de cet Ovide. Ils avaient juste retenu que lui aussi n'était plus vivant non plus, comme le pauvre Caius.

Xantippe se racla la gorge.

- Mes chers élèves, il serait indécent que nous revenions à notre ordre du jour étant donné ce tragique coup du sort. Pour honorer la mémoire de Caius, l'école restera fermée demain. Nous terminerons également plus tôt aujourd'hui, alors prenez vos affaires et...

Il s'interrompit, inquiet. A côté, dans la salle de classe, résonnaient des pas lourds qui approchaient rapidement. Aussitôt le rideau s'écarta, un légionnaire, un colosse immense remplissait tout l'encadrement. Il se pencha pour éviter que son casque ne heurte le haut de la porte, puis entra. C'était un homme d'un certain âge au nez crochu, aux yeux d'un bleu d'acier, avec de nombreuses cicatrices sur le visage. Il dévisagea les garçons pendant un moment et ceux-ci n'osèrent pas faire un geste. Il leur revint à l'esprit l'avertissement du portier : à savoir qu'il valait mieux qu'on ne les voit pas devant la Villa Vinicius. Est-ce que ce guerrier effrayant était venu pour les arrêter ? Mais pourquoi ?

A l'extérieur, les premiers groupes de personnes revenaient des bains publics. Ils passaient en hâte devant l'école, leurs sandales résonnant sur les pavés. Des bribes de conversation et parfois un rire clair entraient par la fenêtre.

Le légionnaire se détourna des garçons pour fixer Xantippe.

- Tu es le maître de l'école, Xanthos ? demanda-t-il brutalement.

- Je dois avouer que je le suis, dit Xantippe. Que me vaut l'honneur de cette visite militaire, Capitaine ?

Le légionnaire portait une chaîne avec une médaille sur laquelle était gravée une couronne, l'insigne des centurions.

- La respectable jeune maîtresse, Claudia Vinicius, m'a demandé de vous apporter ce paquet.

Il le lança avec précision sur la table de travail.

Xantippe fronça les sourcils.

- C'est Claudia qui m'envoie ce petit paquet ? murmura-t-il, perplexe. Il le regarda avec méfiance, comme s'il s'agissait de la boîte de Pandore. Qu'y a-t-il dedans, Capitaine ?

- Alors là, vous m'en demandez trop, grogna le centurion. Je sais seulement que la gracieuse jeune maîtresse te fait dire que tu l'aurais oublié chez elle la semaine dernière et que tu en avais un besoin urgent pour ton remarquable ouvrage sur « les angles aigus dans le triangle obtus », ou quoi que ce soit d'autre. En fait, je suis déjà venu ici hier, mais il n'y avait personne. Il semblait en être encore contrarié.

- Je suis désolé, Capitaine, mais j'ai passé toute la journée à étudier à la bibliothèque d'Apollon ; l'école était fermée hier en l'honneur de la déesse Palès.

- Jamais entendu parler d'elle, maugréa le centurion.

Il fit un salut militaire, s'inclina de nouveau et disparu derrière le rideau. Les garçons poussèrent un soupir de soulagement.

- Un véritable homme d'épée, dit Mucius.

- Je suis content qu'il soit parti, dit Flavius.

- Ce type était sur le point de tous nous poignarder, fit Antonius

- Il n'avait pas d'épée sur lui, dit Rufus.

- Cela ne fait rien, il nous aurait étranglés, suggéra Antonius.

- Il y a une chose que je ne comprends pas, dit Julius, pourquoi Claudia n'a-t-elle pas apporté elle-même le paquet ?

Publius éclata d'un rire moqueur et fit la citation :

- « Cela n'a aucun sens de garder un chien et d'aboyer soi-même. » Claudia a plus d'esclaves personnels que n'en avait la reine de Saba !

- Et pourquoi envoie-t-elle un officier aussi gradé comme messenger, demanda Rufus.

- Je m'en étonne aussi concéda Xantippe. Il n'a rien dit concernant Caius, c'est bizarre. C'est pour cette raison que par prudence je n'ai rien demandé.

- Il est également mystérieux que le gardien de la porte nous ait mis en garde, dit Mucius.

- Qu'attendait-il donc de vous ? demanda Xantippe.

- Il a dit qu'il valait mieux ne pas se faire voir.

- Tout cela est bien mystérieux, dit Xantippe, fronçant les sourcils (?). Maintenant, je suis deux fois plus impatient de savoir ce que Claudia m'envoie.
- Oui, tu ne sais donc pas ce que tu as oublié chez elle ? s'exclama Julius, étonné.
- Je sais que je ne sais rien, c'est ce que nous a enseigné Socrate, grommela le maître.

Xantippe commença à dénouer laborieusement les fils de laine rouges et bleus qui étaient enroulés autour du paquet. Il les lissa, l'un après l'autre et les rangea soigneusement dans son tiroir.

Ensuite, il étudia attentivement le papyrus dans lequel se trouvait encore dissimulé l'objet.

- Hum ! grogna-t-il, ce papyrus est du fameux type Cornelia, la meilleure et la plus chère variété dans le monde entier. Il le huma et fronça le nez d'un air désapprobateur. Je dois dire que ça sent un peu fort le parfum arabe.

Enfin, il déplia la feuille et fixa sans mot dire un petit cadran solaire en or.

« Tu avais oublié ton cadran chez Claudia, maître Xanthos ? s'écria Mucius.

Xantippe ne répondit pas.

- N'est-ce pas gentil de la part de Claudia d'avoir pensé à toi malgré son chagrin pour Caius ? lança Rufus, rayonnant.

Xantippe se pencha en arrière dans son fauteuil et tira sur sa barbe pointue.

- Sans aucun doute, Rufus, mais je dois tempérer ton enthousiasme. Tout d'abord, le cadran solaire ne m'appartient pas. Deuxièmement, je n'ai pas besoin de cadran pour mes travaux de mathématiques, et troisièmement, cela fait un an que je ne suis plus retourné à la Villa Vinicius. »

*



Chapitre 5

Xantippe a-t-il perdu la raison ?

Les garçons étaient bouche bée.

« Mais pourquoi Claudia t'envoie-t-elle un cadran qui ne t'appartient pas ? demanda Flavius.

- C'est ce que je me demande aussi, dit Xantippe.

De nouveau, il examina la feuille de papyrus sur les deux côtés.

- N'a-t-elle rien écrit à ce sujet, Maître Xantippe ? demanda Julius.

- Pas un mot. Il n'y a que trois dessins maladroits griffonnés au petit bonheur. Tenez, voyez par vous-mêmes.

Il le présenta aux garçons. Ils regardèrent perplexes les trois petites images. Le premier dessin ressemblait à deux triangles réunis ; le second à une tête de chèvre ; et le troisième à un cercle d'où tout autour émanaient des rayons.

« C'est juste un gribouillis d'enfant, dit Publius.

- Elle a dû dessiner ça quand elle était petite fille, suggéra Rufus, prenant la défense de Claudia.

- Tu tires tes conclusions trop hâtivement, Rufus ! dit Xantippe. Le papyrus de type Cornelia est une nouveauté de cette année. Et tu dois admettre que Claudia n'est plus une petite fille à présent. Elle est maintenant devenue une jeune femme. Certes, elle n'a que treize ans, mais depuis la mort de sa mère elle dirige toute la maison et elle doit avoir mieux à faire que de perdre son temps avec des dessins en apparence puériles.

- Vous voulez dire que ce ne sont pas ses dessins alors, Maître Xantippe ? demanda Mucius.

- Encore une fois tu n'as pas écouté attentivement, Mucius. Il me semble avoir dit « en apparence » et pas « apparemment ». « Apparemment » veut dire que quelque chose est vraisemblable et conforme à ce qui a l'air semblable, tandis qu'« en apparence » veut dire que ce n'est pas en réalité, tel que cela en a l'air.

- Probablement, dit Mucius, sans broncher.

Xantippe s'arrêta un moment, puis il poursuivit.

- Pour cela, nous devons réfléchir à ceci : Pourquoi Claudia a-t-elle fait gober au centurion de tels mensonges ? Pour moi, il n'y en a qu'une explication à cela : le cadran solaire est un prétexte pour nous faire parvenir les trois petites images. Et Claudia a bien réfléchi. Elle tente peut-être de nous communiquer une nouvelle importante concernant Caius, un message que nous seuls devons connaître. Donc, nous devons étudier attentivement et à tête reposée ces trois images. Commençons par les deux Triangles. Ce dessin semble d'une certaine manière avoir été pensé sur le plan spatial, une perspective sur laquelle nous devons réfléchir. Que peut-il représenter ?

- Cela ressemble à l'une des tentes que les légionnaires emportent lors de leurs campagnes, suggéra Julius.

- Non, c'est un bonnet d'âne, contredit Publius. Claudia a juste oublié le pompon.

- Pour moi, cela ressemble presque à un toit, dit Mucius.

Xantippe ne disait rien, il ne se prononçait ni pour l'une ni pour l'autre option.

- Allons continuons. Que signifie la tête de chèvre ?

- Ce n'est pas un problème, déclara Publius. Claudia veut se représenter elle-même.

Rufus s'enflamma.

- Ne sois pas insolent, idiot ! Claudia n'est pas une chèvre, souviens-toi de ça.

- Cessez ce langage vulgaire en ma présence, maugréa Xantippe. Nous devons nous concentrer uniquement sur les dessins. La tête de chèvre ne nous dit rien pour l'instant. Mais peut-être que le cercle avec les rayons nous donne un point de départ.

- Ce ne peut être qu'une groseille à maquereau, affirma Flavius.

- Je n'ai jamais vu de groseille avec des piquants aussi longs, opposa Publius. C'est un porc-épic.

- Un porc-épic n'est pas rond, rétorqua Flavius.

- Si, quand il se met en boule, répondit Publius.

- Suffit avec les porcs-épics, interrompit Xantippe en grognant.

- Pour moi, c'est le soleil avec ses rayons, suggéra Julius.



- L'explication de Julius a du sens pour moi, admit Xantippe. Bien que le soleil de Claudia nous laisse dans l'obscurité pour le moment. Résumons ! Nous avons trois petites images, à savoir : une tente ou un toit ; une tête de chèvre et le soleil. Eh bien, je dois admettre que le sens de cette combinaison me paraît aussi insoluble que la quadrature du cercle.

- Je sais ce que c'est, s'écria Antonius. C'est l'une des énigmes du Sphinx égyptien, une créature redoutable qui tue et dévore tout être humain qui ne parvient pas à deviner ses énigmes.

Du plat de la main, Xantippe frappa son bureau, faisant sauter le boulier en l'air.

Antonius se tut, effrayé.

- Par Isis et Osiris, s'écria Xantippe excité. J'ai trouvé ! Claudia a bien écrit quelque chose finalement.

Les garçons restèrent sans voix. Ils ne voyaient que les petits dessins sur le papier et rien d'autre.

- Antonius dans sa naïveté a résolu le mystère des trois petites images, expliqua Xantippe.

Antonius regarda fièrement autour de lui.

- Bien qu'il n'ait évidemment aucune idée pourquoi !

Ce qui fit l'effet d'une douche froide sur Antonius.

- A présent, nous ne sommes plus qu'à un pas de notre objectif, poursuivit Xantippe. Mucius, cours à la cuisine, prends une des allumettes dans le tiroir, allume-la avec le feu du foyer et rapporte là allumée. Mais sois prudent, je te prie.

- Ça marche !

Mucius fila dans la cuisine.

- Maître Xantippe, dit Flavius, vous avez déjà ces nouvelles allumettes ? Ma mère vient d'en acquérir une douzaine hier auprès d'un marchand ambulant sur le Forum.

- Ne me parle pas de ta mère maintenant, grogna Xantippe. Julius, file dans le jardin et remplis un seau d'eau à la fontaine et apporte le ici.

- De l'eau ! répéta Julius en s'élançant.

- Publius, tu es le plus grand du groupe. Prends la lampe à huile qui est accrochée sur le mur et pose-la sur mon bureau.

Publius se dressa sur la pointe des pieds, décrocha la lampe et l'apporta à Xantippe.

Entretemps, Mucius traversa la pièce avec une allumette enflammée et alla jusqu'au bureau. Sa main protégeait la flamme pour l'empêcher de s'éteindre.

Un instant plus tard, Julius traîna avec peine un seau d'eau et le déposa auprès de Xantippe. Xantippe se frotta les mains avec satisfaction.

- Mucius, ordonna-t-il, allume la lampe à huile, mais jette immédiatement l'allumette dans le seau d'eau.

Mucius alluma la lampe et jeta l'allumette dans l'eau. La lampe à huile scintillait, nauséabonde. Les garçons pensaient que Xantippe avait perdu la tête.

Pour quelle raison avait-il besoin de la lampe ?

Il faisait jour à l'extérieur, et la lampe vacillait au milieu de son bureau.

*

Chapitre 6

Claudia implore de l'aide

« Mes chers élèves, commença Xantippe, je crois que vous devez vous demander ce que signifient tous ces préparatifs.

- Nous avons le souffle coupé, avoua Antonius.

Xantippe hocha la tête avec satisfaction.

- Alors écoutez attentivement. Lorsqu'Antonius a mentionné le Sphinx égyptien, soudain les écailles me sont tombées des yeux. Avec ses trois petits dessins, Claudia s'efforce désespérément de me rappeler quelque chose. Lors d'une grande fête à laquelle nous avons tous été invités pour fêter le sauvetage de Rufus, je lui avais parlé d'un écrit secret des riches Égyptiens. Quand ces messieurs voulaient empêcher qu'un individu non autorisé ne lise leurs lettres, ils les écrivaient avec du lait à la place de l'encre. Dès que le lait est complètement séché, ce qui est écrit devient invisible.

- Mais le destinataire ne peut pas le lire non plus, s'écria Flavius étonné.

- Une objection légitime, mon cher, mais seulement s'il ne connaît pas la clé de l'écrit secret, lui expliqua Xantippe. Dès que vous tenez la lettre au-dessus d'une flamme, le lait est brûlé ; il devient brunâtre, et voilà qu'apparaît clairement, comme par magie, ce qui a été écrit.

- C'est fabuleux ! s'écria Antonius, il faut que j'essaye ça chez moi tout de suite.

- Moi aussi, proclamèrent Flavius et Rufus.

- J'y ai déjà pensé aussi, dit Xantippe, à voix haute. C'est pourquoi je vous préviens : avant de tenir une feuille de papyrus au-dessus de la flamme, placez d'abord un seau d'eau à côté, comme nous l'avons fait ici. Parce que si vous ne faites pas attention, vous ne vous brûlerez pas seulement les doigts, vous risquez d'incendier toute votre maison aussi.

Les garçons rirent de bon cœur.

- Silence ! ordonna Xantippe. Nous n'avons aucune raison de nous réjouir. Ou avez-vous déjà oublié Caius ?

Les garçons se turent, honteux.

- Comment avez-vous résolu l'énigme des petites images, maître Xantippe ? demanda Mucius.

- Claudia m'a en quelque sorte mis le nez dessus. Les deux triangles évoquent bien sûr une pyramide égyptienne. Nous n'y avons tout simplement pas pensé. Quant à la tête de chèvre, nous avons tous été un peu bornés. De toute évidence, elle ne désigne rien d'autre que le lait, puisque comme vous le savez, la plupart des Romains boivent uniquement du lait de chèvre : quasiment toutes les échoppes de lait ont une tête de chèvre au-dessus de leur porte. Le cercle entouré de lignes représente le soleil avec ses rayons, comme Julius l'a bien deviné, il est connu que le soleil est une source de chaleur. Mais maintenant nous allons enfin découvrir ce que Claudia nous fait savoir.

Il tint soigneusement la feuille de papyrus au-dessus de la lampe à huile de telle sorte que la feuille devienne chaude mais ne brûle pas. Il la déplaça lentement d'avant en arrière, pour chauffer uniformément toute la surface.

Les garçons regardaient en retenant leur souffle. Cela ne dura pas même plus de trois ou quatre secondes, puis apparurent des mots de couleur brunâtre, et finalement tout le message de Claudia apparut sur le papier. Mais les garçons ne pouvaient pas les lire : dans leur champ de vision, les lettres étaient inversées.

Xantippe éteignit la lampe en soufflant, posa la feuille devant lui et la parcourut.

- Comme c'est terrible, murmura-t-il, ébranlé.

- Qu'est-ce que Claudia a écrit, Maître Xantippe ? demanda Mucius effrayé.

Xantippe se racla la gorge.

- Je vais vous le lire, dit-il d'une voix rauque et tremblante. Elle écrit :

« Au secours ! Sur ordre de l'empereur, mon père a condamné Caius à mort. Il doit être exécuté ce soir. Je vous en supplie, courez sur-le-champ auprès de Ben Gor ; il est le seul à pouvoir sauver Caius. Claudia. »

- Comme c'est horrible ! gémit Flavius en frissonnant.

- Par tous les dieux des enfers, quelles choses terribles Caius a-t-il bien pu faire ? bégaya Rufus.

Julius était en colère.

- Depuis longtemps il est interdit qu'un père abandonne ou tue ses enfants dès qu'ils ont plus d'un an. Son père était un juge bien connu, aussi Julius connaissait-il bien tous ces règles juridiques.

- Cela ne nous sert à rien à présent, déclara Mucius. Nous devons partir sur le champ pour voir Ben Gor.
- Il sera au Circus Maximus pour entraîner ses chevaux pour la course de demain, déclara Publius.
- Nous allons l'intercepter devant les écuries, dit Mucius. Allons-y, insista-t-il.
- Arrête ! cria Julius. Nous sommes tous aveugles !
- Pourquoi ? demanda Mucius. Le portier de Vinicius nous a dit que Caius est mort.
- C'est, gémit Flavius qui se laissa tomber sur le lit avec résignation.
- Tout cela est stupide, s'écria Rufus. Le portier est un idiot. Claudia sait mieux que lui si son frère est toujours en vie ou non. Nous venons juste de recevoir son message.
- Alors ? objecta Publius.
- Alors, s'il te plaît, explique-moi toi le grand sage Solon pourquoi le portier a dit que Caius venait juste d'être enterré ?
- Il a inventé ça lui-même, affirma Rufus avec conviction. Il voulait juste se débarrasser de nous rapidement. J'ai tout de suite remarqué qu'il mentait.
- Ce type est encore plus menteur que ce Sinon, un personnage de l'Illiade qui a su embobiner les Grecs, expliqua Antonius.

Flavius bondit.

- Louez soient les dieux, Caius vit, et nous pouvons peut-être le sauver.

Xantippe avait écouté ses élèves avec un étonnement grandissant.

- Attendez, interrompit-il, je demande le silence absolu !

Les garçons le regardèrent avec étonnement. Dans leur excitation, ils l'avaient complètement ignoré.

- Excusez-nous, Maître Xantippe, vous devez comprendre que nous n'avons pas de temps à perdre, se permit d'objecter Mucius.

- C'est vous qui ne comprenez rien, dit Xantippe en soupirant. On n'a déjà plus le temps.

- Qu'entendez-vous par là, maître Xantippe ? demanda prudemment Mucius.

- Je veux dire que nous sommes tous aveugles. Le portier vous a dit toute la vérité. Malheureusement vous avez oublié que Claudia nous a envoyé la lettre hier. Hélas,

nous ne l'avons reçu qu'aujourd'hui à cause du jour férié. Entre-temps, Caius a déjà été exécuté.

- Jupiter tout-puissant ! gémit Mucius. Vous avez raison, maître Xantippe. Caius est mort et même les dieux ne peuvent plus l'aider !

*

Chapitre 7

Caïus est terrifié

Caïus se réveille. Il est nauséux et étourdi. Tout autour de lui, il fait sombre comme dans la nuit la plus noire. Il est allongé sur un sol dur et ne peut pas bouger. Quelque chose le berce par saccades d'avant en arrière comme s'il se reposait dans une barque ballotée par de petites vagues.

Qu'est-ce que tout cela signifie ? songe-t-il, hébété. Mais il est incapable de penser clairement. Il ne voit, comme dans un rêve, que des images fugaces qui apparaissent dans son esprit.

Ben Gor, le célèbre conducteur de char, vient à sa rencontre avec un sourire amical et le serre dans ses bras. Ben Gor se transforme en un mur élevé sur lequel est accrochée une échelle de corde. Maintenant il se faufile à travers un parc vers un palais qui, entre des cyprès et des statues, scintille sous le soleil. Soudain, deux hommes armés se dressent devant lui. L'un le saisit par le cou et l'étouffe comme s'il voulait l'étrangler ; l'autre le frappe sur la tête avec la garde de son épée. Le soleil s'assombrit, le chemin de gravier semble voler à sa rencontre, et il perd connaissance.

Caïus revient lentement à lui. D'autres images le submergent. Il est accroupi sur le lit dans sa chambre à la maison. Un prétorien le garde. Son père se tient devant lui et lui tend une coupe.

« Bois le vin, Caïus, dit son père. Ça te fera du bien.

Il boit, assoiffé, car il est terriblement enrôlé. Il veut dire quelque chose, mais ne parvient pas à émettre le moindre son. Immédiatement après, il sombre dans un néant qui efface tout.

Quand était-ce ? Aujourd'hui ? Hier ? Ou tout cela n'est-il qu'un cauchemar ? Il découvre soudain qu'une pièce de monnaie est coincée entre ses dents. Qu'est-ce que ça peut être ? se demande-t-il désorienté. Ne donne-t-on pas une pièce de cuivre qu'aux morts pour de leur dernier voyage ? Tu dois être dans le monde souterrain, sur la rive du Styx, pour payer le passeur Charon, sinon il ne les laisse pas pénétrer chez Hadès.

De colère, il expulse la pièce avec le bout de sa langue

Quelle folie ! Je ne suis pas mort !

Rien ne peut être douloureux pour un mort. Chaque os de mon corps me fait mal. Ma gorge aussi est comme tranchée.

Mais pourquoi est-ce que cela sent si fort l'encens ? Et pourquoi entend-il les flûtistes et les sonneurs de cor qui d'habitude marchent devant un cortège funèbre ? Et les lamentations et les hurlements des pleureuses engagées pour un deuil ? Par Jupiter tout-puissant ! C'est Claudia qui sanglote à me déchirer le cœur ! La réalité le frappe en un éclair : on le porte jusqu'à sa dernière demeure. Il est allongé dans un cercueil. Dans ses veines, son sang se glace d'effroi. Ils ne savent pas que je ne suis pas mort du tout. Ils m'emportent jusqu'à notre mausolée. Ils m'enfermeront là-bas et je mourrai étouffé dans ce cercueil. Il est terrifié.

« Au secours ! » essaie-t-il d'appeler mais il ne parvient qu'à produire un gémissement rauque. Dans son désespoir, il gratte avec ses ongles les parois en bois du cercueil. Ses forces l'abandonnent. Il sanglote et de grosses larmes coulent sur ses joues.

Puis il perd conscience.

*

Chapitre 8

L'Empereur fait la loi

Très tôt le lendemain matin, le soleil venait de se lever, les garçons se retrouvèrent dans la grotte où ils avaient l'habitude de se réunir pour organiser un service funèbre en hommage à Caius. Ils avaient un jour découvert une anfractuosité rocheuse dissimulée sur le versant de l'Esquilin et enthousiasmés ils en avaient fait leur quartier général.

Aujourd'hui, ils n'étaient pas d'humeur joyeuse. Ils avaient tous revêtus leur plus belle toge, celle avec une large bande p, qu'ils n'étaient autorisés à porter que les jours fériés les plus importants. Ils auraient préféré l'ôter car, bien qu'on l'arrière-saison, il faisait lourd, comme si un orage menaçait. Depuis la Via Sacra leur parvenait le grondement sourd des charrettes de paysans qui se dirigeaient vers la ville. En journée, la circulation des charrettes tirées par des chevaux étaient strictement interdite à Rome.

Dans un coin de leur grotte, les garçons avaient érigé un autel composé de deux tonneaux de vin vides et d'une planche, et une grande couverture avait été posée dessus. Rufus se l'était procurée auprès de sa mère. Antonius était arrivé avec un buste légèrement endommagé d'Eschyle. Il soutenait mordicus que si on faisait abstraction de la barbe fournie du célèbre poète grec, le buste ressemblait étonnamment   Caius. Les autres n'étaient pas tout à fait de son avis, mais Mucius le posa sur l'autel et plaça devant trois batônnets d'encens qu'il avait laborieusement allumé auparavant à l'aide d'un silex. Il ne manquait même pas les fleurs. Flavius avait cueilli trois chrysanthèmes jaunes dans le jardin de la maison de ses parents. Ils étaient déjà un peu fan s mais faisaient pas mal d'effet. Et même Publius avait eu le courage d'apporter une coupe avec deux oranges et cinq dattes, en guise d'offrande pour leur camarade décédé. Une fois que tout fut en place, les garçons admirèrent religieusement leur œuvre.

« Nous devrions aussi acheter une belle couronne et la déposer sur sa tombe, proposa Rufus.

- Une couronne coûte de l'argent, dit Publius.

- L'argent n'est pas un obstacle, déclara Julius. Il était le trésorier du groupe. Nous avons encore les soixante-dix sesterces que nous avons réunis pour l'achat des

billets. Avec ça, nous obtiendrons à coup sûr une superbe couronne. Qu'en pensez-vous ?

Flavius, Rufus, Antonius et Mucius étaient tous d'accord.

- Je suis aussi pour une couronne, dit Publius, mais nous ne savons absolument pas où Caius est enterré.

- Il n'est pas enterré, déclara Mucius. La famille Vinicius possède un mausolée sur la via Appia. Son cercueil est déposé là dans un sarcophage à l'intérieur.

- Cela ne nous aide pas beaucoup, dit Publius d'un ton moqueur.

Il y a une infinité de mausolées sur la via Appia. Ils se suivent sur des kilomètres vers le sud, presque jusqu'à Capoue.

- Nous n'avons qu'à demander à Claudia où se trouve le mausolée, proposa Rufus.

- Le portier ne nous laissera pas entrer, dit Flavius.

- Tu as la mémoire aussi percée que le tonneau des Danaïdes, affirma Antonius. Le portier nous a dit hier de revenir aujourd'hui, si nous voulons parler à sa maîtresse.

Mucius acquiesça d'un signe de tête.

- Alors allons-y. Peut-être pourrons-nous enfin apprendre de Claudia, ce que Caius a fait de si terrible pour que son père soit contraint de le condamner à mort.

Les garçons grimpèrent en hâte le talus abrupt pour rejoindre la Place de Minerve. Ils étaient impatients d'entendre ce que Claudia avait à leur dire.

Le portier fut beaucoup plus amical cette fois-ci et les introduisit rapidement dans le vestibule, ils montèrent le grand escalier de marbre accédant à l'étage supérieur avec des sentiments mitigés. Un esclave les précédait pour les annoncer à sa maîtresse.

Claudia les reçut dans sa somptueuse chambre. Elle était assise sur un tabouret confortable et ne portait qu'une simple tunique sombre sans bijoux. Trois jeunes esclaves s'affairaient autour d'elle. L'une coiffait ses cheveux, l'autre tenait devant elle un miroir en métal orné de pierreries, et la troisième, agenouillée sur le sol, lui massait les pieds avec une crème parfumée à la rose. Dans une cage dorée suspendue au plafond, un canari trillait joyeusement, comme si le monde entier resplendissait de soleil.

Lorsque les garçons entrèrent, enveloppés dans leurs toges de cérémonies, les esclaves se retirèrent respectueusement. Claudia regarda les amis de son frère avec

tristesse. Les garçons remarquèrent qu'elle faisait des efforts pour ne pas fondre en larmes.

Mucius s'éclaircit la gorge, embarrassé.

« Nous sommes venus vous présenter nos condoléances, Claudia, murmura-t-il.

- Caius vous aimait beaucoup, dit tristement Claudia.

- Ne sois pas fâchée contre nous, déclara Julius. Malheureusement, nous n'avons pu nous rendre avant-hier auprès de Ben Gor, ton message ne nous est parvenu qu'aujourd'hui, hésita-t-il, puis il ajouta : lorsqu'il était trop tard.

Claudia baissa la tête comme si elle était coupable, ses yeux bleu foncé se remplirent de larmes.

- Je sais, dit-elle. Dans ma fébrilité, j'ai malheureusement oublié qu'à cause du jour férié l'école était fermée. C'était une erreur impardonnable. Je suis malheureuse comme les pierres !

Elle éclata en sanglots. Rufus était profondément bouleversé. Les autres aussi se taisaient, gênés. Même le canari se tut.

- Pourquoi ton père n'a-t-il pas refusé d'obéir à l'ordre de l'Empereur ? demanda finalement Mucius.

Claudia fit sortir ses esclaves. Elle attendit un moment, puis elle dit :

- Mon père n'avait pas d'autre choix. Je n'ai appris que le lendemain que nous aurions tous été tués s'il s'était opposé à l'ordre de l'Empereur. Personne n'avait le droit de quitter la maison tant que Caius était en vie.

Julius était outré.

- Vous n'avez pas été accusés publiquement, et vous ne vous êtes pas présentés devant un juge. C'est illégal. Même l'Empereur ne doit pas enfreindre la loi.

Claudia baissa la voix.

- L'Empereur *est* la loi, déclara-t-elle, amère.

Les garçons regardèrent autour d'eux, effrayés.

Critiquer l'Empereur, était un crime de haute trahison. C'est là qu'ils comprirent pourquoi Claudia avait fait sortir les esclaves.

- Par tous les dieux du ciel, s'exclama Rufus. Quel crime a commis Caius ?

- Jusqu'à présent, je ne le sais toujours pas déclara Claudia.

- Si tu ne le sais pas, pourquoi as-tu pensé que Ben Gor aurait pu sauver Caius ? demanda Mucius.
- Ce n'était pas mon idée, raconta Claudia. C'est Caius qui a supplié : « Courez voir Ben Gor, il est le seul qui puisse me sauver. » Il n'a pas eu le temps de s'expliquer, il a été immédiatement enfermé dans sa chambre. Peut-être espérait-il que Ben Gor intercèderait auprès de l'Empereur en sa faveur. Ben Gor a toujours gagné toutes les courses pour les écuries de l'Empereur, et c'est pourquoi l'Empereur le vénère presque plus que lui-même. Il s'en est tellement entiché qu'il exauce tous ses vœux.
- Caius s'est toujours vanté d'être un grand ami de Ben Gor, dit Publius.
- Comment Caius a-t-il fait connaissance du célèbre conducteur de chars, Claudia ? demanda Rufus.
- Ben Gor est un bon ami de mon père, expliqua Claudia. Il vient de Galilée. Il y a de nombreuses années, mon père était commandant en chef de l'armée d'occupation en Galilée. Ben Gor n'avait que dix-sept ans à l'époque, il avait participé à la rébellion contre la domination romaine. Il avait été fait prisonnier et incarcéré, et il devait être exécuté. Mon père l'a gracié et en a fait son esclave personnel. Plus tard, il l'a ramené avec lui à Rome et l'a affranchi. Ben Gor lui en est éternellement reconnaissant.
- Maintenant je comprends mieux pourquoi Caius a dit qu'il savait où il obtiendrait des billets pour nous tous, s'écria Antonius.
- Tu dois être devin, riposta Publius.
- Ce n'est pas nécessaire, affirma Antonius. La chose est toute simple : Ben Gor a toujours plein de billets gratuits pour ses amis. C'est revenu soudain à l'esprit de Caius et il a dû courir chez lui.
- Qu'est-ce que cela a à voir avec l'Empereur ? intervint Rufus.
- C'est tout simple, poursuivit Antonius, imperturbable. L'Empereur se trouvait par hasard avec Ben Gor, il lui rend visite très souvent, et sans le faire exprès, Caius a marché sur son pied. L'Empereur l'a très mal pris et il a condamné Caius à mort pour cela.
- Tu fantasmes encore, maugréa Mucius avec incrédulité.

Mais Julius prit la défense d'Antonius.



- Pour une fois, Antonius n'exagère pas. Pas plus tard que la semaine dernière, un sénateur a été forcé de se suicider parce qu'il a trébuché au Sénat et s'était assis dans le fauteuil de l'Empereur. De tels incidents dépendent entièrement de l'humeur capricieuse de l'Empereur.

- Vous voyez ? s'écria Antonius triomphalement. Ce n'était pas grand-chose. Je connais un cuisinier qui a dû se pendre immédiatement parce qu'il avait mis trop de sel dans la soupe de l'Empereur.

- En effet, cela doit avoir quelque chose à voir avec l'Empereur, dit Claudia, plusieurs officiers de la redoutable police secrète de l'Empereur et un détachement de prétoriens lourdement armés sous le commandement du Préfet de la Garde, le puissant Consul Marcellus, ont reconduit Caius chez nous. Caius avait l'air d'avoir été battu. Qui plus est, quelqu'un a dû lui serrer le cou très fort ; il était si enroué qu'il ne pouvait plus prononcer un mot.

Mucius était surpris.

- Excusez-moi, Claudia, dit-il, mais vous nous avez dit un peu plus tôt que Caius a supplié : « Courez chez Ben Gor, lui seul peut me sauver ! » Alors comment a-t-il pu dire cela s'il ne pouvait plus parler ?

*

Chapitre 9

Un chat nommé Mopsa

Songeuse, Claudia regarda devant elle pendant un moment. Les garçons s'assirent sur l'épais tapis oriental et la regardèrent dans l'expectative.

Dans le jardin en contrebas, bruissait une petite cascade qui retombait dans un bassin. Il n'y avait pas si longtemps qu'ils y avaient chahuté avec Caius. Le canari de Claudia pépia de nouveau joyeusement. Dans la maison régnait le même silence que dans le temple sacré des Vestales.

« Eh bien, voilà comment ça s'est passé, commença Claudia. Lorsque les prétoriens ramenèrent Caius, il y avait plusieurs esclaves dans le salon. Par hasard se trouvait parmi eux Capiro, notre régisseur, un esclave d'un certain âge qui nous est entièrement fidèle. Il y a de nombreuses années, avant que mon père ne l'achète, il était esclave auprès d'un riche tribun, un maître impitoyable. Cet homme odieux considérait qu'il n'était pas digne de lui d'adresser la parole à ses esclaves. Ils devaient recevoir ses ordres en lisant sur ses lèvres. S'ils ne le comprenaient pas tout de suite, ils étaient fouettés.

- Cela aussi devrait être interdit, s'écria Flavius.
- N'interromps pas Claudia, espèce de bavard, lui lança Rufus.
- Silence ! ordonna Mucius.
- Merci, Rufus, dit Claudia. Elle lui sourit doucement.

Rufus rayonnait.

- Caius repéra Capiro et lui fit comprendre en bougeant seulement ses lèvres : « Courez chez Ben Gor ; il est le seul qui peut me sauver. » Immédiatement après, il fut traîné par un prétorien dans sa chambre. Capiro se précipita vers moi, j'étais en haut ici dans ma chambre, et, pâle de terreur, il me raconta tout ce qui s'était passé dans le vestibule. Claudia rejeta ses cheveux en arrière et se pencha en avant. Vous pouvez imaginer mon effroi quand j'ai entendu parler de l'ordre de l'Empereur.

- J'en aurais presque hurlé quand nous avons reçu ton message, dit Flavius.

Rufus le regarda d'un air menaçant et Flavius se tut.

- J'ai couru auprès de mon père comme poursuivie par les Furies, pour lui parler de l'appel à l'aide de Caius à l'adresse de Ben Gor, poursuivie Claudia, mais il s'était retiré avec Marcellus, le préfet de la garde à la palestres (*).

Deux agents de la police secrète se tenaient devant la porte et ne me laissèrent pas passer. De colère, je la martelais de mes poings.

Claudia crispa involontairement ses mains, les yeux brillants.

- J'étais désespérée. Je ne pouvais ni me rendre auprès de Ben Gor moi-même, ni envoyer un messenger parce que nous étions traités comme des otages. Des sentinelles étaient postées partout. Ils gardaient toutes les issues, et même le jardin. Je me creusais la tête pour trouver comment je pourrais malgré tout aider Caius. Il ne restait qu'un délai de cinq à six heures, jusqu'à la fin du jour férié. Puis notre portier m'a signalé que Quintus attendait dans le hall d'entrée. Mon cœur a bondi de joie : Quintus venait comme envoyé par les dieux.

- Excuse-moi, Claudia, l'interrompt Mucius, qui est ce Quintus ?

- Quintus, c'est le centurion que je vous ai envoyé à l'école, avec le paquet. C'est un vieux légionnaire, qui a servi sous les ordres de mon père. Mon père lui donne de l'argent pour l'aider. Quintus vient tous les jours pour percevoir ses dix deniers.

- Pourquoi les prétoriens l'ont-ils laissé entrer et sortir sans hésitation ? demanda Julius.

- Ils n'auraient pas osé l'arrêter, dit Claudia. Ils lui ont seulement demandé de rester dans le hall d'entrée. Ils étaient très polis ; un centurion est un officier supérieur.

En outre, c'est un héros glorieux. Il fut le premier lors de la conquête d'Actium par Octave, à franchir le mur d'enceinte et à pénétrer dans la ville.

- Ne s'est-il pas étonné de voir les prétoriens ? demanda Mucius.

- Ils lui ont fait croire que l'Empereur était attendu pour une visite. Car ils avaient reçu l'ordre de tenir secrète l'exécution de Caius. Quand j'ai entendu que Quintus

(*) NDT / Dans le texte allemand : « gymnasium » qui désignait un vaste édifice chez les Grecs, et nommé « palestres » chez les Romains, dans lequel on enseignait et on pratiquait la gymnastique.

La palestres comportait également des salles de réunion pour les rhéteurs et les philosophes. Ces édifices étaient construits avec beaucoup de magnificence, et on y trouvait tout ce qui pouvait être utile ou commode : des appartements couverts et exposés à l'air, des colonnades, des promenades ombragées, des bains et autres dispositions avantageuses pour la santé ou la commodité de ceux qui venaient en grand nombre dans ces édifices pour s'exercer aux jeux ou pour en être spectateurs. On y trouvait aussi les agréments d'une conversation littéraire ou scientifique.

était là, il m'est venu une idée salvatrice pour vous informer sans que les prétoriens puissent le remarquer. Je me suis soudain souvenu de l'histoire que m'avait racontée votre professeur Xanthos sur l'écriture secrète des Égyptiens. En toute hâte, j'ai préparé le colis avec le cadran solaire et l'écriture invisible, puis j'ai couru dans le hall d'entrée et je l'ai remis à Quintus. Je lui ai donné ses dix deniers et je lui ai demandé, de la manière la plus anodine possible, de porter immédiatement le colis à votre école.

- Je ne comprends pas, dit Mucius, pourquoi estimes-tu que le paquet et l'écriture secrète étaient nécessaires. Tu aurais pu simplement envoyer Quintus directement auprès de Ben Gor pour lui demander de sauver Caius.

- C'était impossible, répliqua Claudia. Les prétoriens se tenaient tout près de nous. Ils auraient entendu et seraient devenus méfiants. Ils auraient prévenu la police secrète dans le salon. La police secrète aurait arrêté Quintus immédiatement.

- La police secrète est la terreur de Rome, confirma Julius d'un air sombre.

Claudia acquiesça de la tête.

- Ils sont encore plus impitoyable que l'Empereur lui-même pour se faire bien voir de lui. Mais je l'ai déjouée cette fois. Dès que Quintus fut parti, j'ai prié les dieux que votre maître comprenne aussi mes trois petits dessins.

- Il a vite compris, dit fièrement Flavius. Parce que Xantippe n'est pas aussi stupide qu'il en a l'air, ajouta Publius avec un sourire.

- Tu as vraiment imaginé intelligemment les petites images, Claudia, la félicita Rufus.

Claudia soupira profondément.

- Malheureusement ce fut peine perdue car j'ai oublié que l'école était fermée le jour férié. Le soir même, mon père a donné à Caius une coupe avec un poison qui provoque la mort instantanément.

Sa voix se brisa et elle se mit à pleurer. Les garçons se turent, déconcertés.

Au bout d'un moment, Mucius demanda :

- N'as-tu pas essayé une nouvelle fois de parler de Ben Gor à ton père ?

Claudia sécha ses larmes.

- Que pouvais-je faire ? J'étais impuissante. Jusqu'au soir, la police secrète ne laissa personne le voir ; et juste avant que mon père n'empoisonne Caius, ils m'ont

enfermée dans ma chambre. Ils craignaient probablement que je commette un acte de désespoir au dernier moment.

- Où est ton père maintenant ? demanda Julius.

- Depuis l'exécution de Caius, il a disparu pour des raisons incompréhensibles.

- Où ton père a-t-il obtenu un si terrible poison ? interrogea Rufus.

- Il a été récupéré auprès d'une empoisonneuse professionnelle qui habite quelque part de l'autre côté du Tibre. Étonnamment, c'est Marcellus, le puissant préfet de la Garde, qui s'est rendu lui-même auprès d'elle.

- Comme c'est étrange, dit Mucius.

- Je ne peux qu'imaginer, dit Claudia, que c'était trop important pour confier l'ordre à l'un des prétoriens. Mais après le retour de Marcellus, les agents de la police secrète ont insisté pour essayer d'abord le poison sur mon chat Mopsa. Ils lui ont fait avaler quelques gouttes et Mopsa est mort sur le coup. Deux prétoriens sont censés l'enterrer dans le jardin.

Le regard abattu, Claudia se tut.

- Es-tu très triste à cause de Mopsa ? demanda Rufus.

- Comment puis-je pleurer pour mon chat quand j'ai perdu mon frère, dit Claudia d'une voix morne.

- Nous voulons mettre une belle couronne sur son cercueil, dit Mucius réconfortant.

- Malheureusement, Claudia, nous ne savons même pas où se trouve votre mausolée, dit Julius.

- C'est le troisième mausolée sur le côté droit de la Via Appia, après avoir passé l'Arc de Drusus, leur expliqua Claudia. Vous le reconnaîtrez immédiatement aux deux lions de pierre devant l'entrée. C'est mon père qui en détient la clé.

- Mais comment pourrions-nous entrer alors ? demanda Mucius.

- J'en possède une clé aussi, dit Claudia. Tous les mois, je dépose un bouquet de fleurs sur le sarcophage de ma mère.

- Pourquoi Caius a-t-il été autorisé à avoir un enterrement solennel en tant que criminel ? demanda Antonius.

- Ce n'est pas un voleur ou un voleur ordinaire, déclara Claudia sur un ton de reproche. Quel que soit le crime qu'il ait commis, ça ne peut être qu'une

malheureuse bêtise de sa part. Je vous ai déjà dit que l'exécution sur ordre de l'Empereur devait rester secrète. Cela devait donner l'impression que Caius était mort subitement. Soudain, elle se tut et écarquilla les yeux. Mopsa ! balbutia-t-elle en indiquant la fenêtre d'une main tremblante.

Les garçons se retournèrent, effrayés.

Un chat tacheté de noir et de blanc sauta dans la pièce par la fenêtre et trotina en levant la queue vers Claudia. Il était ébouriffé et couvert de terre, mais par ailleurs il avait l'air en pleine forme. Il miaula comme s'il allait se plaindre à sa maîtresse des mauvais traitements qu'il avait subis. Il sauta sur les genoux de Claudia et commença à faire vigoureusement sa toilette.

Claudia le dévisageait avec stupéfaction.

- Mopsa, tu es vivant ! laissa-t-elle échapper en le caressant.

- Ne le touche pas, cria Antonius avec nervosité. Ce n'est pas du tout Mopsa, c'est son fantôme !

Mopsa se mit à ronronner.

- Un fantôme ne ronronne pas, dit Publius.

- N'est-ce pas miraculeux, Claudia, s'écria Rufus, on ne lui a donc pas donné de poison.

- Mais bien sûr que si ! On lui a bien donné du poison, répliqua Claudia. Elle fixa son chat sans comprendre. C'est Hérode, le tuteur de Caius qui me l'a raconté. Il y était lui-même à ce moment-là.

- Alors un miracle a dû se produire, déclara Flavius.

- Ou le poison n'a pas fait son effet, dit Julius.

Mucius bondit soudain, comme frappé par une flèche.

- Par la miséricorde des dieux célestes, gémit-il. Caius !

*



Chapitre 10

Des trous mystérieux dans le cercueil

Les garçons se levèrent d'un bond et regardèrent Mucius, perplexes.

Pourquoi avait-il appelé « Caius » ?

Claudia aussi avait bondi. Elle comprit immédiatement ce que Mucius avait voulu dire. Son chat Mopsa, qui était allongé sur ses genoux, sauta brusquement sur le tapis et en un éclair fila sous le lit. Il était devenu méfiant depuis qu'on l'avait enterré.

« Mucius, dit Claudia excitée, crois-tu que Caius soit toujours en vie ?

Mucius se gratta la tête d'un air pensif.

- Hum. Je me dis que si le poison n'a pas fonctionné sur Mopsa, pourquoi aurait-il fonctionné avec Caius ? Il n'est pas exclu qu'il soit encore vivant.

- S'il ne s'est pas encore mort étouffé dans son cercueil, dit Publius.

Claudia le regarda avec consternation.

- Comme c'est horrible, gémit Flavius.

- Ne vous affolez pas, dit vivement Antonius. On ne s'étouffe pas si vite. J'ai connu un homme qui avait été enterré pendant huit jours. Après, il en est ressorti hilare. Il était juste très sale. C'était un fakir. Et moi-même j'ai été enfermé une fois trois jours dans un placard jusqu'à ce qu'on me retrouve. Il n'y a pas si longtemps de ça et comme vous pouvez le voir, je suis en pleine forme.

- Caius n'est pas un fakir, et un cercueil n'est pas un placard, objecta Publius. Et tu oublies, mon cher, que Caius est dans son cercueil, qui est lui-même enfermé dans un sarcophage massif qui se trouve dans le mausolée.

- Tu te trompes, Publius, le corrigea Claudia. Le sarcophage pour Caius arrivera par bateau de l'île de Paros. Et il faudra au moins trois semaines avant qu'il ne parvienne à Rome.

- Ça ne sert à rien d'échafauder des hypothèses, dit Mucius agité. Nous devons courir au mausolée immédiatement et voir si nous pouvons encore le trouver et le

sauver. C'est presque trois mille (*). Même si nous étions aussi rapides que Mercure le messager des dieux, avec ses sandales ailées, il nous faudrait au moins un quart d'heure.

- Alors nous ferions mieux de laisser ici nos toges encombrantes, dit Julius. Elles nous empêchent de courir.

- Mettez-les là sur le lit, leur conseilla Claudia. Vous pourrez les reprendre quand vous reviendrez me faire savoir ce qu'il en est.

Les garçons ôtèrent à la hâte leurs toges, un vêtement trop lourd et les jetèrent sur le lit. Sous les toges, ils portaient des tuniques courtes en laine légère. Ils allaient courir vers la porte quand Claudia les retint.

- Attendez ! gémit-elle.

Mucius se retourna contre son gré.

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- Je ne vous ai pas encore donné la clé du mausolée. Je dois la chercher. J'espère que je vais pouvoir la retrouver rapidement. Pieds nus, elle fila jusqu'à une commode et fouilla fiévreusement dans plusieurs tiroirs. La voici ! s'exclama-t-elle avec un soupir de soulagement. Elle se précipita vers Mucius et lui glissa l'épaisse clé de fer dans la main.

- C'est bien que tu aies pensé à la clé, dit Mucius. Sinon nous y serions allés à pied pour rien. Et chaque instant est précieux.

- Je sais, dit Claudia avec un soupir.

- Devons-nous ramener Caius à la maison s'il est encore en vie ? demanda Rufus.

- Non, non, non, cria Claudia, effrayée. Personne en dehors de vous ne doit savoir qu'il n'est pas mort. Cachez-le quelque part jusqu'à ce que nous ayons vu Ben Gor.

Elle s'accrochait à l'espoir que son frère soit encore en vie. Mucius n'était pas si confiant, mais il ne voulait pas la décourager.

- On le cachera dans notre grotte, Claudia, personne ne la connaît sauf Xantippe. Sois patiente !

(*) NDT / Dans la Rome antique, l'unité de mesure était le pas - *passuum* - multiplié par mille - *milia passuum* - qui correspondait à un peu moins de 1,5 km. Soit ici en gros : 1500 m x 3 = l'équivalent de 4 kilomètres 500.

- En attendant, je prierai les dieux pour que tout se passe bien, dit-elle. Et donnez-lui quelque chose à manger pour qu'il puisse reprendre des forces.

Mais Mucius était déjà parti. Les autres garçons se précipitèrent à sa suite. Cette fois, ils descendirent en courant la colline de l'Esquilin comme si ce n'était pas seulement la vie de Caius qui était en jeu, mais aussi la leur. Ils laissèrent le Forum sur leur droite, pour éviter de faire un détour, et au lieu de cela, traversèrent la rue de Triomphe, qui s'étendait au pied des pentes du Palatin situé à l'est. Au sommet de la colline s'étendait le haut mur qui isolait le jardin et le palais de l'Empereur du monde extérieur.

Quand ils passèrent derrière le Cirque Maximus, ils entendirent le tonnerre des voix de milliers de passionnés de sport qui étaient arrivés plusieurs heures avant la course. Et de plus en plus de gens telle une énorme armée de fourmis traversaient le Forum Boarium pour accéder aux entrées. Autour du cirque presque tous les marchands ambulants de Rome et des environs avaient installé leurs échoppes et leurs tentes et les avaient remplis des friandises les plus appétissantes. Des odeurs de saucisses chaudes, de châtaignes grillées et de gâteaux au miel qui sortaient des fours ondoyaient vers les garçons.

Mais les garçons n'avaient pas de temps pour les friandises. Ils tournèrent au pas de course dans la Via Appia, la route de campagne la plus ancienne et la plus célèbre de l'Empire romain. Au loin, ils virent le Temple de Mars, le dieu de la guerre qui brillait entre les pins. Il y avait encore un long chemin à parcourir et ils commençaient à fatiguer.

Mucius les encouragea de nouveau. Il savait que le temple n'était plus très loin de l'Arc de Drusus et de là il ne restait qu'un court chemin jusqu'au mausolée. Après avoir laissé l'Arc de Drusus derrière eux, le mausolée apparut enfin. Ils le reconnurent aux lions de pierre placés de chaque côté de ses marches. De part et d'autre de la route de campagne se succédaient les mausolées jusqu'à l'horizon. Le mausolée de la famille Vinicius était un bâtiment imposant et sombre qui dominait les sépultures voisines.

Publius, le plus rapide d'entre eux, fut le premier à l'atteindre. Sur ses talons, Mucius, à bout de souffle, le suivait fourbu. Epuisés, Rufus et Antonius s'étaient laissés distancer. En dernier, Julius et Flavius se trainaient à bout de force.

Publius gravit les marches de marbre en sautillant et secoua la porte. Juste après, Mucius apparut avec la clé. Il attendit avec impatience jusqu'à ce que Rufus, Antonius, Julius et Flavius soient arrivés eux aussi, puis il déverrouilla la porte. Celle-ci céda comme à contrecœur, grinçant hideusement comme Cerbère, le chien

de l'enfer qui montait la garde sur le royaume des morts. Mucius l'ouvrit en grand avec peine, et les garçons, le cœur serré, pénétrèrent sous la voûte humide et froide. Par précaution, ils tirèrent la porte derrière eux pour que personne ne puisse les voir depuis la rue. Le mausolée était lugubre et inhospitalier. Une rai de lumière pâle filtrait au travers des petites ouvertures. Les garçons restaient hésitants près de la porte. Leurs visages luisaient de reflets fantomatiques, semblables aux bustes des défunts dans les niches alentours. En arrière-plan, contre les murs gris et dénudés, se dessinaient les contours sombres de plusieurs sarcophages. On sentait l'odeur des bougies d'encens consumées et la pourriture des couronnes de fleurs fanées. Trois chauves-souris effrayées passèrent en couinant autour de leur tête.

Le cœur battant, les garçons cherchèrent des yeux le cercueil de Caius. C'est Antonius qui le découvrit. Ce n'était qu'une simple boîte en cèdre. Elle reposait seule au milieu du mausolée sur le sol de pierre.

Les garçons s'avancèrent en hésitant. Pendant un moment, ils restèrent silencieux, tétanisés, comme s'ils n'osaient pas l'ouvrir.

« Il y a des petits trous dans le cercueil, murmura Antonius avec étonnement.

- C'est mystérieux, dit Rufus, à quoi pourraient-ils servir ?

- C'est pour les vers, dit Publius.

Mucius se ressaisit.

- Qu'est-ce que vous attendez ? dit-il d'une voix rauque. Soulevons le couvercle !

En conjuguant leurs forces, les garçons soulevèrent le couvercle et regardèrent anxieusement Caius. Il était allongé, les yeux fermés et ne bougeait pas. Il était enveloppé dans sa plus belle toge, celle avec les larges bordures pourpres, la toge prétexte (*), que tous les fils de riches patriciens revêtaient pour le chemin des enfers.

- Pourquoi ne bouge-t-il pas ? demanda Flavius, bouleversé.

- C'est parce qu'il est mort, dit Antonius d'une voix sourde.

*

(*) NDT / Dans l'Antiquité, à Rome, la toge prétexte (*toga praetexta*) est un grand manteau de laine écru, bordé d'une lisière pourpre tissée sur le côté rectiligne de la pièce de tissu. Les garçons la portaient avant leurs 17 ans. Devenus adultes, au moment de la fête des *Liberalia*, ils la remplaçaient par la toge virile (sans bande pourpre).



Chapitre 11

Sous le signe du Taureau

Caius ouvrit soudain les yeux et, confus, regarda ses amis.

« Vous êtes morts, vous aussi ? croassa-t-il, de sa voix enrouée.

- Il est toujours en vie ! s'exclama Flavius avec jubilation.

- Et il peut même parler à nouveau, s'exclama Rufus. Joyeux.

- Il n'est presque plus enroué, dit Julius.

- Le repos lui a fait du bien, pensa Publius.

- Où suis-je ? articula Caius. Avec beaucoup d'efforts, il souleva sa tête. Suis-je aux enfers ?

- Tu n'es pas dans l'Hadès, et nous non plus, dit Mucius.

- Alors pourquoi suis-je dans un cercueil ?

- Parce que ton père t'a tué, dit Publius.

- Mon père m'a tué ? Caius était abasourdi.

- Il t'a empoisonné, dit Rufus.

- Mais il n'a pas réussi, ajouta Julius, rassurant.

- Je sais aussi pourquoi il a échoué, annonça Antonius triomphalement. Tu es sous une constellation particulièrement chanceuse : tu es né sous le signe du Taureau.

- Espèce d'abruti, marmonna Caius. Apparemment, il avait un instant de lucidité. Je suis désespérément perdu. Ben Gor m'a laissé tomber ! Maintenant, je suis plus que mort, refermez le couvercle.

Il retomba, épuisé.

- Il est encore tout retourné, dit Publius.

- Eh, Caius, rien n'est perdu, lança Mucius. Nous n'avons pas encore parlé à Ben Gor. Nous le ferons aujourd'hui.

- Es-tu aussi sûr que le célèbre conducteur de chars (aurige) puisse t'aider ? demanda Julius.

- Il peut prouver que je suis innocent, murmura Caius.

- Eh bien alors, tu n'as pas de raison de perdre courage, dit Flavius.
- Quel crime stupide as-tu commis ? demanda Publius.
- Je ne sais pas, soupira Caius. Pour l'instant, je ne me souviens de rien. J'ai la tête qui bourdonne.
- Tu pourras tout nous dire plus tard quand tu te sentiras mieux dit Mucius. De toutes façons, nous n'avons plus de temps à perdre. Nous devons te faire sortir d'ici rapidement.
- Ramenez-moi à la maison, supplia Caius encore tout ensommeillé.
- C'est hors de question, dit Julius. Personne ne doit savoir que tu n'es pas mort. Ce n'est qu'après que Ben Gor t'aura sauvé que tu pourras te montrer.
- Jusque-là, nous te cacherons dans notre grotte, dit Rufus.

Caius décida de donner une nouvelle chance à la vie.

- Vous voulez vraiment m'aider ? demanda-t-il timidement.
- Qu'est-ce que tu crois ? grogna Mucius. Tu veux qu'on te laisse pourrir ici ? Ressaisis-toi et sors enfin de ta boîte de cauchemar !

Caius sourit misérablement et essaya mais en vain de se lever.

- Je ne peux pas bouger, gémit-il désespérément. Je suis comme paralysé.

*

Chapitre 12

La police secrète a des espions partout

« Par tous les chiens de l'enfer, s'écria Mucius, en voilà une bonne : il ne peut pas courir !

- Le poison est encore dans ses artères, dit Publius.

- Ça ne nous arrange pas, nous allons devoir le porter, déclara Rufus.

- Nous ne pouvons quand même pas traverser la moitié de Rome en le portant, objecta Mucius. La police secrète a des espions partout. Si quelqu'un le reconnaît, tout est fichu.

- Et si on le laissait ici jusqu'à ce qu'on ait trouvé Ben Gor ? proposa Julius. Les courses se terminent toujours avant la tombée de la nuit. Caius devra tenir le coup jusque-là. C'est ici dans le cercueil qu'il est le plus en sécurité.

- Nous refermerons même le couvercle par précaution, dit Antonius.

- Pourquoi ? demanda Mucius.

- À cause des chauves-souris. Ce sont des vampires, affirma Antonius avec conviction.

Flavius se baissa rapidement.

Agitées, les chauves-souris continuèrent à tournoyer en piaillant allégrement.

- Si nous fermons le couvercle, Caius pourrait s'étouffer, ajouta Julius, inquiet.

- N'importe quoi ! objecta Publius, ces trous mystérieux dans le cercueil laisser entrer suffisamment d'air. Sinon, il serait mort depuis longtemps.

- Par tous les dieux miséricordieux, supplia Caius d'une voix rauque, ne me laissez pas ici une heure de plus ou je deviens fou. Je ne tiens plus !

Il sanglota, puis ferma les yeux et se rendormit.

Ses amis le regardèrent avec consternation.

- Tout cela le fatigue de trop, déclara Flavius.

- On ne peut pas le laisser ici, cria Rufus. Claudia ne nous le pardonnerait jamais. Il est coincé dans la caisse depuis deux jours dans le noir sans manger ni boire.

- En outre, on ne sait toujours pas si on va pouvoir parler à Ben Gor aujourd'hui. Nous ne le verrons peut-être pas avant demain, déclara Julius. Alors une nuit de plus se sera écoulée.

- C'est pire que le nœud gordien, s'écria Antonius. Nous ne pouvons pas le trainer sur trois milles (*) à travers la ville à cause de la police secrète ; mais nous ne pouvons pas le laisser ici une nuit de plus ou il va perdre la tête.

- Je serais mort de peur depuis longtemps, avoua Flavius.

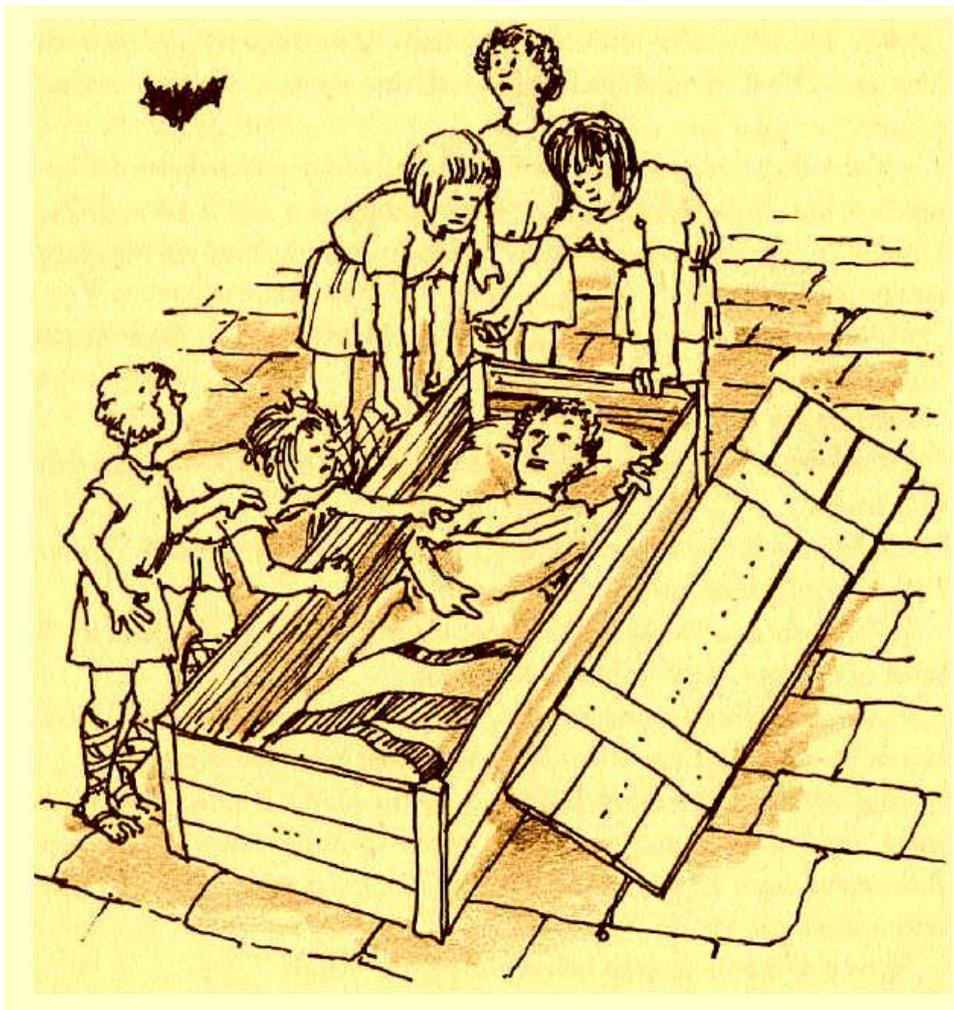
- Silence ! ordonna Mucius. Je viens de réfléchir à ce que nous allons faire.

- J'aimerais bien savoir quoi, dit Publius.

- Ne m'interromps pas, continua Mucius. Parce qu'il n'y a qu'une seule solution au problème : nous le transporterons dans son cercueil fermé à travers la ville. »

Julius, Flavius et Rufus en furent sidérés.

*



(*) NDT / Comme déjà vu, dans la Rome antique, l'unité de mesure était le pas - *passuum* - multiplié par mille - *milia passuum* - qui correspondait à un peu moins de 1,5 km. Soit ici en gros : $1500 \text{ m} \times 3 =$ l'équivalent de 4 kilomètres 500.

Chapitre 13

Une bêtise catastrophique

L'idée de Mucius de transporter Caius dans le cercueil enthousiasma Antonius.

- Nous devrions aussi mettre des couronnes sur le cercueil, pour que cela ait l'air vrai, suggéra-t-il.

- Tu es complètement fou, grommela Publius. Les couronnes sont tellement fanées qu'elles puent déjà.

- Mais est-ce que nous ne nous ferons pas remarquer avec le cercueil ? demanda Flavius inquiet. Flavius était de nature plutôt anxieuse.

- Tu dois avoir roupillé depuis ta naissance, dit Julius. C'est presque tous les jours qu'on croise des pauvres dans les rues, qui portent leurs défunts eux-mêmes sur leurs épaules jusqu'à leurs tombes. C'est un spectacle habituel. Plus personne ne les remarque. Les pauvres n'ont pas d'argent pour les services funéraires.

- Il y en a même qui sont si pauvres qu'ils ne peuvent même pas se payer un cercueil, raconta Antonius. Ils se contentent de jeter leurs morts sur une charrette et la poussent jusqu'au cimetière.

- Je crains que le cercueil avec Caius dedans ne soit trop lourd pour nous, dit Rufus.

- Nous sommes six garçons forts, soutint Mucius. Ce serait risible si nous n'arrivions pas à le transporter jusqu'à notre grotte. Cette boîte ne pèse rien du tout.

- Caius ne pèse pas lourd non plus, après n'avoir rien mangé pendant si longtemps, intervint Publius.

- Nous devons nous y mettre immédiatement, avertit Mucius.

- D'ici peu de temps toutes les routes seront si encombrées à cause des courses que nous ne pourrons plus passer. Antonius, file et surveille autour de toi. S'il n'y a personne aux alentours, siffle un coup, et nous autres nous sortirons fissa avec le cercueil ! Avec un peu de chance, dès que nous sur la Voie Appienne, plus personne ne devinera d'où nous venons. »

Antonius entrebâilla la porte et y passa la tête prudemment. Finalement, il se faufila par l'ouverture et disparut. Pour de ne pas perdre de temps dès qu'Antonius

donnerait le signal que la voie était libre, les autres saisirent immédiatement les poignées des deux côtés du cercueil, le soulevèrent et le posèrent sur leurs épaules. Ils chancelèrent en direction de la porte.

Caïus se réveilla et souleva le couvercle.

- Vous êtes fous ? croassa-t-il. Qu'est-ce que vous êtes en train de me faire ?

- Nous t'emmenons maintenant jusqu'à notre grotte, cria Julius.

- Pour l'amour du ciel, n'ouvre plus le couvercle si tu tiens à la vie, s'écria Mucius. Il le referma vigoureusement.

A ce moment-là, Antonius siffla comme un sauvage. Dans leur fébrilité, Julius et Flavius, poussèrent la porte avec le cercueil.

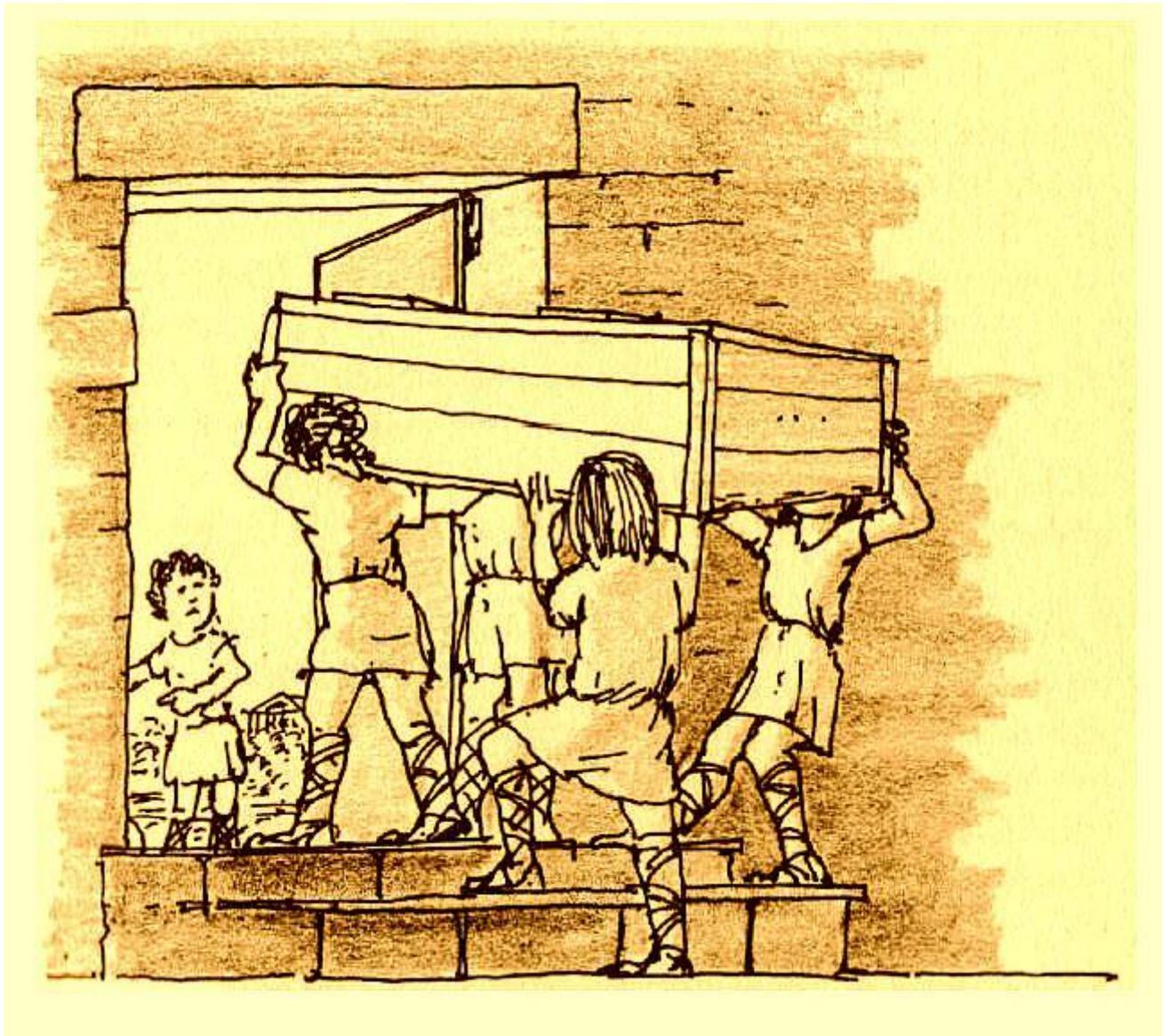
« Hé, faites attention ! » entendirent-ils Caïus protester furieux.

- Silence ! cria Mucius. Plus un mot de ta part ! Fais le mort.

Caïus se tut.

A l'extérieur, sur le perron, Mucius tira rapidement la porte derrière lui. Dans sa hâte, il ne se retourna pas et commit une erreur catastrophique qu'il regretterait profondément par la suite.

*



Chapitre 14

Les dieux font passer la sueur avant la vertu

Dès que la porte fut refermée, les garçons descendirent en vitesse les marches de l'entrée, le cercueil sur les épaules. Ils passèrent en courant devant les deux lions de pierre, traversèrent le chemin de gravier pour arriver sur la Voie Appienne qui était déserte. Là, épuisés, ils firent une pause pour reprendre leur souffle. Leur fardeau s'avérait plus lourd qu'ils ne l'avaient cru.

« Le pire est derrière nous, affirma Mucius.

- Heureusement personne ne nous a vu sortir du mausolée, ajouta Rufus.

- Pourquoi était-ce si important ? dit Flavius qui haletait.

- Mais toi, tu ne comprends jamais rien, dit Publius. On porte un cercueil à l'intérieur dans un mausolée, pas à l'extérieur. Ça aurait éveiller des soupçons.

« Au moins, à partir de maintenant, nous n'avons plus à galoper avec, dit Julius.

- Tant mieux car maintenant, je sue comme une saucisse dans une poêle, ronchonna Publius.

- Les dieux ont placé la sueur avant la vertu, c'est ce que prêchait le vieil Hésiode, dit Julius avec sagesse. Julius était le plus instruit de ses amis.

- Je n'en ai rien à fiche de ton Hésiode, rétorqua Publius.

Antonius qui s'était placé à l'affût derrière un cyprès comme espion accourut, souriant joyeusement, pour aider les autres à porter le cercueil.

- La chance nous sourit, leur cria-t-il, il n'y a rien en vue, même pas une souris.

Il prit place sous le cercueil et Mucius ordonna :

- Allez maintenant ! En avant marche ! Et que personne ne traîne ! »

Les autres grognèrent résignés. Ils replacèrent convenablement le cercueil sur leurs épaules, puis se dirigèrent vers la ville à pas mesurés avec des expressions chagrénées, comme il convient à un enterrement. Mucius et Publius avaient maintenant pris la tête, suivis de Antonius et de Julius, tandis que Rufus et Flavius constituaient la fin du cortège.

Le temps leur était favorable. Le soleil brûlant s'était faufilé derrière des nuages noirs tandis qu'une brise fraîche soufflait dans leurs cheveux et leurs oreilles. Malheureusement, elle soulevait aussi beaucoup de poussière, contre laquelle ils étaient impuissants. Ils ne pouvaient rien faire d'autre que fermer les yeux et continuer d'avancer bravement, déterminés.

Au bout d'une demi-heure, à leur grand soulagement, ils virent enfin le Circus Maximus apparaître derrière le mur d'enceinte de la ville. Les cris et les rires de la foule du cirque devenaient de plus en plus forts. Vraisemblablement se déroulaient les jeux, les acrobaties et les danses, qui comme d'habitude précédaient les événements principaux, pour le plus grand plaisir du peuple. Les garçons étaient déjà complètement épuisés et ils auraient préféré abandonner le cercueil avec Caius à l'intérieur, pour rentrer chez eux en titubant et se coucher. Depuis leur service commémoratif du petit matin, ils ne s'étaient accordés aucune pause.

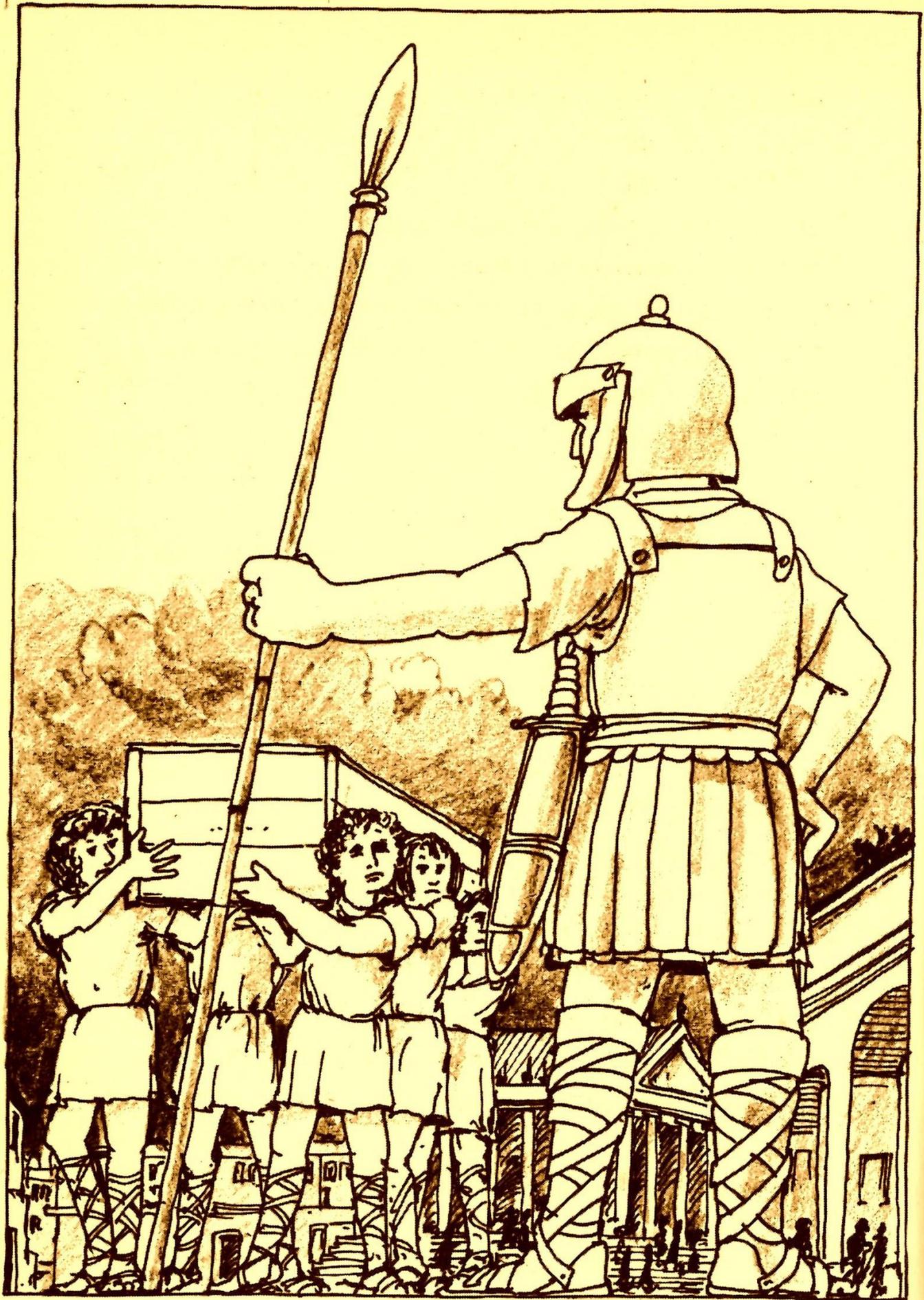
Mucius les encouragea de nouveau.

« Nous n'avons plus qu'à parvenir au bout de la rue du Triomphe », les reconforta-t-il.

Cependant, lorsqu'ils se dirigèrent vers la Porte Capène dans l'enceinte de la ville, une surprise embarrassante les attendait. Un soldat leur bloquait le chemin avec sa lance en bambou.

Les garçons s'arrêtèrent, effrayés. Le vigile avait un air martial. Il portait une cuirasse et un casque, mais semblait être une jeune recrue : un jeune et gentil paysan. Il examina avec sympathie les garçons et leur cercueil.

- Où allez-vous ? demanda-t-il sur un ton officiel.
- Au cimetière, murmura Mucius, embarrassé.
- Ah, c'est bien ce que je me disais. Quel cimetière ?
- Au cimetière des pauvres près des Jardins de Salluste, s'empressa d'inventer Julius.
- Faîtes tout de suite demi-tour !
- Pourquoi ? fit Mucius, inquiet.
- Ne savez-vous pas qu'il est interdit pendant les courses aux cortèges funéraires de traverser la ville ?
- . . . Non, bégaya Mucius consterné.
- Ah bon ? fit le soldat avec méfiance. Tout le monde sait ça pourtant.



- C'est notre premier corps, expliqua Publius.
- D'où venez-vous ?
- De Capoue, répondit Mucius, nommant le premier endroit qui lui vint à l'esprit.
- Quoi ? De si loin ? Vous n'avez pas un cimetière là-bas ?
- Il est fermé à cause de la surpopulation, déclara Antonius. Ça grouille de tueurs à Capoue.
- Je ne peux pas vous aider, dit le policier. Faîtes en sorte de repartir.
- Ne pourriez-vous pas au moins nous laisser passer jusqu'à la rue du Triomphe demanda Mucius. Elle se poursuit tout au long de la périphérie de la ville.
- C'est trop tard pour ça, l'informa le vigile. Depuis une heure, la rue du Triomphe est si embouteillée par les voitures de location et les chaises à porteur qu'une anguille ne pourrait pas passer à travers. Ils attendent la fin de la course déjà depuis le début de l'après-midi.
- Oh malheur de malheur, qu'est-ce qu'on va faire ? gémit Flavius.
- Nous devrions nous mettre dans le cercueil tout de suite, dit Publius.
- Qui avez-vous là-dedans ? Le vigile frappa le couvercle du cercueil avec sa lance en bambou.
- Notre pauvre frère décédé, gémit Mucius à haute voix, afin que des idées stupides ne traversent pas l'esprit de Caius.
- Votre frère ? interrogea le soldat étonné. Combien de frères êtes-vous ?
- Sept, dit Julius.
- Par Jupiter, sept !
- Eh bien, un de moins, ce n'est pas si grave, ricana le vigile. À l'évidence, il avait un sens de l'humour particulier. De quoi votre frère est-il mort ? demanda-t-il.
- Il ne nous l'a pas dit, dit Publius.
- Il est effectivement très malade, dit Flavius.

Mucius aurait pu l'étrangler.

Le vigile était perplexe.

- Je croyais qu'il était mort ?
- Si quelqu'un est mort, c'est qu'il n'est pas en bonne santé, pas vrai ? dit Antonius.

- Il est temps qu'on l'enterre de toute façon, cria Julius hâtivement. Parce que nous sommes en route depuis une semaine, dit Rufus.

Le soldat ôta son casque et se gratta pensivement derrière l'oreille.

- Hum, grogna-t-il finalement. Je vois que vous avez une longue marche derrière vous. Eh bien, alors je vais vous dire quelque chose : je connaîtrais bien un chemin d'accès plus facile jusqu'au cimetière sans avoir à traverser le centre-ville.

- Vraiment ? s'exclama Mucius avec espoir.

Mais sa joie était prématurée.

*

Chapitre 15

La situation semble désespérée

« Le chemin est-il très long ? demanda anxieusement Flavius.

- Je ne pense pas, répondit le vigile. Maintenant, soyez attentifs ! Vous allez suivre l'aqueduc Appia vers le sud-ouest jusqu'à ce que la colline de l'Aventin se dresse devant vous. Grimpez la colline et redescendez de l'autre côté. J'avoue que ce ne sera pas facile avec le cercueil. Mais si vous avez tenu le coup jusqu'ici depuis Capoue, le reste du chemin vous paraîtra comme une simple promenade. Ne vous traînez pas inutilement dans les bois là-haut : il y a des sangliers sauvages. Quand ils sont énervés, ils foncent dans le tas. Le mieux c'est d'entonner un chant à tue-tête ; parfois ça les effraie et ça les fait déguerpir et ils déguerpissent. De l'autre côté du l'Aventin, la pente est assez abrupte, alors soyez vigilants, poursuivit le vigile. Après avoir descendu sans mal la colline, vous tomberez sur le Tibre, tout près du pont de Probus. Vous ne pouvez pas le louper. C'est un grand pont étroit en bois. Traversez-le avec précaution ! Actuellement, il est troué par endroits et il n'y pas de garde-corps, car il est en cours de réparation. Continuez à longer le Tibre sur l'autre rive, vers l'aval, jusqu'au pont, le pont Janiculus. Attention aux ornières dans la chaussée tout le long du chemin. Si vous tombez là-dedans, vous tomberez tous ensemble, la tête la première. Si vous avez la chance d'arriver au pont Janiculus, revenez sur la rive gauche. Cela vous mènera directement au Champ de Mars. Sur le Champ de Mars, prenez la direction de l'Amphithéâtre de Statilius Taurus. On l'aperçoit au loin derrière les nombreuses arcades, les temples et les pins. De l'amphithéâtre, il ne reste plus que quelques milles jusqu'au cimetière des pauvres. Vous pouvez facilement faire ça en deux heures ! »

Les garçons étaient horrifiés. Ce que le vigile leur proposait était un énorme détour. Mais ils n'avaient pas d'autre choix que de suivre son conseil. S'ils voulaient sauver Caius, il n'était pas question de faire marche-arrière. La seule cachette sûre pour lui était leur grotte secrète.

Ils remercièrent le vigile avec une expression un peu aigre et poursuivirent en serrant les dents. Le cercueil leur paraissait de plus en plus lourd. Soufflant et maugréant, ils suivirent l'aqueduc, gravirent et descendirent la colline sans rencontrer de quelconques sangliers sauvages et parvinrent enfin sur le bord du Tibre. Là, ils se reposèrent leurs jambes en compote. Enfin, ils se ressaisirent avec peine, traversèrent le pont de Probus et poursuivirent en titubant en amont jusqu'au

pont du Janicule, puis jusqu'au champ de Mars. Ils évitèrent cependant l'amphithéâtre de Taurus et se traînèrent en direction du sud, jusqu'à la Grand-Rue. De là, ils passèrent derrière le Forum Romanum, et atteignirent assez rapidement le quartier de Subura ; de là, ils n'avaient plus qu'à gravir la colline de l'Esquilin pour enfin atteindre leur grotte.

Mais juste avant la Grand-Rue, ils s'effondrèrent définitivement. Ils déposèrent le cercueil et s'allongèrent dans l'herbe de tout leur long, essayant de reprendre leur souffle. Au sud, des nuages menaçants s'étaient massés, des éclairs zébraient le ciel à l'horizon et une bourrasque passa au travers des pins qui bordaient la pelouse.

Au bout d'un moment, Caius frappa avec colère sur son cercueil.

« Pourquoi ne me laissez-vous pas enfin sortir ? Nous ne sommes pas encore arrivés ? s'écria-t-il.

- Non, lui siffla Mucius.

- Alors je vous demande de vous dépêcher ! rugit Caius.

A cet instant, Mucius perdit patience.

- Par tous les vautours et toutes les vipères, nous faisons de notre mieux ! Ferme là jusqu'à ce que nous te disions de la rouvrir !

Caius se tut.

- Ça m'a l'air sans espoir, murmura Julius. J'ai peur que nous n'y arrivions jamais !

- Mais qu'est-ce qu'on va faire ? On ne peut pas laisser Caius ici sur le champ de Mars, dit Rufus !

Les autres se turent, impuissants.

Antonius sursauta soudain en brailant, comme s'il était assis sur le trident de Neptune. « Ha ! » rugit-il

- C'est quoi ce « Ha ! » ? demanda Mucius avec apathie.

- Nous sommes tout à côté de notre école. Xantippe possède une chambre secrète derrière le placard de la cuisine. Caius y serait tout aussi en sécurité que s'il était dans notre grotte.

Mucius bondit.

- Eureka, nous sommes sauvés ! s'écria-t-il, applaudissant avec enthousiasme.

- Debout, allez debout, bande de fainéants ! Il ne reste plus que quelques pas jusqu'à la Grand-Rue, et j'aperçois notre école de l'autre côté.

Les autres se relevèrent en gémissant. Ils saisirent les poignées du cercueil et le portèrent jusqu'au trottoir. Avec prudence, ils regardèrent autour d'eux pour s'assurer que personne ne les voyait, ils rassemblèrent leurs dernières forces, traversèrent la chaussée et entrèrent dans leur salle de classe. Heureusement ils n'eurent pas besoin de pousser de porte, car le côté de leur salle de classe était ouvert sur la rue. Ils laissèrent tomber le cercueil sur le sol et s'effondrèrent sur leurs bancs en gémissant.

- Caius est sauvé ! Que les dieux soient loués, haleta Julius.

- Que soit loué aussi Antonius, murmura Publius, je vais pouvoir dormir maintenant !

Gémissant, il s'allongea sur son banc.

- Tu te trompes, dit Mucius. Ici le cercueil est comme exposé à la vue de tous les passants. Nous devons l'emporter chez Xantippe.

- Je ne toucherai plus à cette boîte pour toute l'éternité ! lança Publius sans bouger. J'ai mal à mon épaule comme si un crocodile m'avait mordu ! »

Flavius, Antonius et Julius ne voulaient plus entendre parler du cercueil.

Seul Rufus se ressaisit pour aider Mucius. Il s'agenouilla à côté de lui et ensemble ils poussèrent par à-coups le cercueil devant eux, sous le rideau, dans la chambre de Xantippe.

*

Chapitre 16

Un terrible aveu

Xantippe était assis à son bureau, plongé dans ses pensées. Il essayait de résoudre un difficile problème mathématique qui lui faisait perdre toute notion du monde alentour. Un étrange grincement commençait à le déranger. Il leva les yeux et se figea de stupéfaction lorsqu'il vit un cercueil sortir de sous le rideau et s'avancer vers lui.

Aussitôt après, Mucius et Rufus apparurent également. Ils glissaient à genoux derrière le cercueil, en gémissant, ils le poussèrent au milieu de la pièce. Puis ils s'assirent par terre et essuyèrent la sueur de leurs fronts. Un instant plus tard, Publius, Antonius, Julius et Flavius apparurent aussi. Malgré leur épuisement, ils brûlaient de curiosité, que dirait Xantippe au sujet du cercueil ? Ils n'eurent pas longtemps à attendre.

« Avez-vous définitivement tous perdu la raison ? Tonna-t-il, comme s'il était le tout-puissant Jupiter en personne. Que signifie ce cercueil ? Où est-ce que votre imagination morbide est allée une fois encore élaborer une blague d'aussi mauvais goût ?

- Désolé, Maître Xantippe, haleta Mucius. Caius se trouve dans le cercueil.

- Caius ? Xantippe était abasourdi. Par tous les Lémures (*) et toutes les Furies (**), mon école n'est pas un mausolée !

Caius souleva soudain le couvercle et s'assit.

Xantippe recula, terrifié.

- Quoi. . . Qu'est-ce que c'est ?

- Les salutations de Pluton, Maître Xantippe ! croassa Caius. Comme vous pouvez le voir, je suis toujours en vie.

(*) NDT / Dans l'antiquité romaine, les « Lémures » étaient assimilés aux âmes damnées d'hommes et de femmes ne pouvant trouver le repos suite à une mort tragique ou particulièrement violente. Ils venaient souvent hanter les demeures des vivants.

(**) Le texte allemand se réfère aux « Érinyes » les déesses infernales grecques de la Vengeance et du Châtiment (Alecto, Tisiphoné et Mégère) qui correspondent aux « Furies » dans la mythologie romaine, d'où la traduction choisie.

- Les dieux soient loués que tu sois encore en vie, Caius ! dit Xantippe en poussant un soupir de soulagement. Ton père ne t'a donc pas exécuté ?
- Il a fait de son mieux, s'écria Antonius, mais il a échoué.
- Il l'a empoisonné, mais heureusement le poison n'a pas marché, Maître Xantippe, dit Mucius.

Xantippe était encore plus déconcerté.

- Si je peux me permettre de vous demander humblement pourquoi vous traînez avec vous Caius dans un cercueil ?
- Parce que personne ne doit savoir qu'il n'est pas mort, déclara Julius. Pas même son père.
- Sinon il le tuera une seconde fois, s'écria Publius.
- Par Minerve (*), je ne comprends plus rien. J'exige que vous me disiez sur le champ s'il vous plaît de quoi il est question.

Mais avant même que quiconque n'ait pu accéder à sa requête, Caius frappa du poing sur le couvercle du cercueil.

- Vous pourriez me sortir enfin de cette boîte ? gronda-t-il.

Les garçons se tournèrent vers lui avec surprise. Ils avaient oublié qu'il était encore dans le cercueil.

- Pourquoi ne se lève-t-il pas de lui-même ? s'étonna Xantippe.
- Il affirme qu'il est comme paralysé, dit Flavius.

Xantippe était consterné.

- Depuis combien de temps le pauvre garçon est-il couché dans le cercueil ? demanda-t-il.
- Depuis avant-hier soir, dit Rufus.

(*) NDT / Le texte allemand se réfère à « Pallas Athena » qui renvoie à la déesse grecque : Athéna, qui est également baptisée « Pallas Athéna », la déesse de la sagesse, de la stratégie militaire, des artisans, des artistes et des maîtres d'école. Elle est identifiée à Minerve chez les Romains, d'où la traduction choisie.



- Juste ciel, s'écria Xantippe. Portez-le dans la cuisine tout de suite et soulevez-le. Lavez-le dans ma salle de bain et massez-lui les jambes. Elles sont engourdis ! Flavius, casse deux œufs dans un bol, mélange-les avec un bol de lait et une cuillerée de miel et donne-la-lui à boire après le bain. On ne peut pas lui donner davantage après un jeûne aussi long. Puis rangez aussi le cercueil dans la remise de mon jardin, mais veillez à ce que personne ne vous voit. Mucius, tu restes ici. Je veux entendre de ta bouche d'où vous saviez que Caius était encore en vie et, encore plus important, pourquoi faut-il que personne ne le sache ? Vous autres en avant, filez ! Qu'est-ce que vous attendez encore ?

- Un miracle, murmura Julius.

Antonius, Flavius et Rufus soupirèrent profondément. Ils n'étaient pas très enthousiastes de devoir se colleter à nouveau (avec) le cercueil. Finalement ils obéirent et le saisirent par les poignées et se dirigèrent vers la cuisine.

- Mais c'est irrévocablement la dernière fois que je le regarde, gémit Publius avant de disparaître avec les autres.

Mucius s'assit sur le coffre contre le mur, et Xantippe le regarda dans l'expectative.

- Eh bien, ce sera pour bientôt, Mucius ?

- Voici les faits, Maître Xantippe, commença à raconter Mucius.

Il décrivit tout ce qui leur était advenu depuis leur service commémoratif, leur visite chez Claudia et le chat Mopsa. Leur recherche du mausolée et leur longue marche avec le cercueil autour de la moitié de la ville. Il raconta qu'ils voulaient cacher Caius dans leur grotte mais qu'ils s'étaient effondrés sur le Champ de Mars. Et c'est pourquoi ils l'avaient finalement amené à l'école. C'est tout ce que j'ai à dire, Maître Xantippe. Nous ne savons toujours pas quel crime Caius a commis, conclut Mucius.

- Hum, hum ! émit Xantippe. C'est en effet la chose la plus importante que nous devons d'abord entendre de la bouche de Caius. Nous allons le sonder. Ah, le voilà !

Caius apparut avec les autres. Il se sentait déjà beaucoup mieux et, même sans soutien, il tituba sur ses jambes encore instables vers le grand fauteuil qui se trouvait sous le buste d'Archimède. Il s'y laissa choir avec un soupir de soulagement et sourit largement.

- Maître Xantippe, je dois vous avouer que c'est aujourd'hui la première fois que je suis vraiment heureux d'être à l'école.

- Eh bien, tu m'en vois aussi réjouit, fit Xantippe, en souriant Au moins as-tu tiré quelque chose de positif de ton effrayante mésaventure. Parle, mon petit, qu'as-tu donc fait pour que ton père doive te condamner à mort ?

L'expression de Caius s'assombrit. Il fixa le sol d'un air morose et ne répondit pas.

Tu n'as pas à avoir honte ! l'encouragea Xantippe. CA ne peut être rien qu'à nouveau une de tes célèbres bêtises. Aurais-tu formulé sans réfléchir une remarque sarcastique au sujet de l'Empereur que quelqu'un aurait entendue ?

- Non, grogna Caius.

- Ou bien aurais-tu renversé par inadvertance l'un de ses nombreux bustes sur le Forum Romanum ?

- Non, murmura Caius.

- Par Charybde et Scylla (*), qu'est-ce que tu as fait ? s'écria Mucius, impatient.

Caius leva la tête et posa un regard anxieux sur ses amis.

Il hésitait, puis il finit par lâcher :

- La police secrète m'accuse de vouloir assassiner l'Empereur !

Les garçons se pétrifièrent, comme s'ils avaient été mordus par un serpent.

Ce que Caius avouait était le crime le plus grave que l'on puisse commettre. Le simple soupçon d'une tentative d'assassinat était puni d'une mort cruelle. Mais soudain ils prirent conscience qu'eux-mêmes étaient maintenant en danger de mort. Au lieu d'aider Caius, ils auraient dû le dénoncer immédiatement à la police.

Xantippe aussi se sentait concerné.

Un éclair illumina soudain la pièce. Quelques instants après, le tonnerre gronda et une rafale de vent secoua les volets.

*

(*) NDT / Charybde et Scylla sont deux monstres marins de la mythologie grecque, situés de part et d'autre d'un détroit, traditionnellement identifié comme étant celui de Messine.

Chapitre 17

D'un mur et d'un poignard

Les garçons restaient toujours sans voix suite aux aveux de Caius d'une prétendue tentative d'assassinat contre l'Empereur. Le tonnerre s'était calmé. Pas une brise ne soufflait dehors. Il faisait lourd et le calme annonçait la tempête.

Xantippe se racla la gorge.

- Il ne fait aucun doute que cette affaire a pris une tournure menaçante pour nous tous, Caius, dit-il inquiet.

- Je sais, murmura Caius.

- Pourquoi crois-tu que Ben Gor puisse te sauver ? demanda Xantippe, le visage grave.

Tous les regards se tournèrent vers Caius.

- C'est lui qui m'a envoyé chez l'Empereur, dit Caius.

- Quoi ? Xantippe cligna des paupières.

- Ben Gor voulait donc faire assassiner l'Empereur ?

- Par tous les dieux, non ! riposta Caius. Il m'a envoyé auprès de l'Empereur pour que je lui demande des billets d'entrée pour le Circus Maximus.

- Ah, s'il te plait, commence par le début et non par le milieu, exigea Xantippe.

Caius se frotta le front.

- Tout cela est un enchaînement de circonstances malheureuses, maître Xantippe, commença-t-il à raconter d'un ton hésitant. Comme nous ne parvenions pas à obtenir de billets à la billetterie du Circus Maximus, il m'est venu à l'esprit que Ben Gor en offre toujours à ses meilleurs amis. J'ai donc couru auprès de lui et lui ai demandé sept billets pour moi et mes amis.

- Ah, vous voyez, cria Antonius. C'est ce que je vous avais dit dès le début. Vous ne vous en souvenez pas ?

- Alors, pourquoi ne nous as-tu pas dit, Caius, ce que tu avais l'intention de faire ? demanda Flavius.

- Parce que vous vous êtes moqués de moi. J'étais en colère et je voulais vous montrer que vous étiez des imbéciles. C'est pourquoi je me réjouissais à l'avance de vous surprendre avec les billets. Mais malheureusement Ben Gor n'avait plus de billets, poursuivit Caius. Il m'a conseillé d'aller voir l'Empereur. « Mon Admirateur et mécène, le bon César a plus de billets gratuits que moi » a-t-il dit. « Mais dépêche-toi, sinon il les aura tous donnés à cette heure. Ne peux-tu pas venir avec moi ? lui ai-je demandé. Ainsi j'aurai certainement autant de billets que je veux. "Malheureusement non", dit-il. Aujourd'hui n'est pas seulement la fête en l'honneur de Palès, mais également la plus haute fête religieuse de mon peuple, le jour de la Réconciliation. J'attends mes coreligionnaires d'un instant à l'autre pour de nombreuses heures de dévotion. Est-ce qu'on me laissera entrer comme ça dans le palais ? Lui ai-je demandé. Ben Gor éclata de rire. Pas de soucis, mon jeune ami. Il suffit que tu dises que tu viens de ma part, alors toutes les portes s'ouvriront devant toi comme par magie. Mais malheureusement, la première porte ne s'est pas ouverte tout de suite, et c'était la grande porte d'entrée dorée. Ben Gor ne savait pas qu'à cause du jour férié en l'honneur de la déesse Palès, elle restait close jusqu'au soir. J'étais tellement en colère que j'ai décidé d'escalader le mur.

- Par toutes les puissances célestes, interrompit Xantippe. Cela seul équivalait à de la haute trahison. Comme avait raison le sage qui a dit : "Celui que les dieux veulent détruire, ils commencent par l'aveugler."

Caius, repentant, acquiesça.

- J'étais vraiment comme obsédé. Je n'avais que les billets gratuits en tête. Je pensais qu'une fois parvenu par chance dans le jardin, je n'avais plus qu'à dire que c'était Ben Gor qui m'envoyait, et que rien ne m'arriverait. J'ai couru jusqu'à la rue du Triomphe parce que le mur qui est là est caché derrière les arbres, de telle sorte que personne ne me verrait l'escalader, mais j'ai été déçu de découvrir qu'il était beaucoup trop haut, presque deux fois plus haut que moi. Mais je ne me suis pas avoué vaincu pour autant. J'ai acheté une échelle de corde chez un brocanteur, puis j'ai couru jusqu'aux écuries de Vincelli où j'ai loué la mule.

- Pourquoi donc avais-tu besoin d'une mule si tu avais une échelle de corde ? demanda Julius.

- D'une manière ou d'une autre, il me fallait l'accrocher tout en haut du mur, sinon je n'aurais pas pu monter ou descendre l'échelle de corde. C'est pour cela que j'avais besoin de la mule. Sur le haut du mur, je voulais - en tâtonnant - trouver un crochet ou quelque chose de similaire. D'en bas, je ne pouvais rien dénicher de



semblable parce que le mur était trop haut. Alors monté sur le dos de la mule, je me suis hissé sur le haut du mur.

- Hé, attends une minute, l'interrompt Mucius. Maintenant je suis vraiment curieux de savoir comment tu es monté sur la mule. Je t'ai pourtant rencontré sur le forum Boarium et je me souviens que la bête était plus haute que toi, et que tu n'avais ni selle, ni étriers.

- J'ai tout simplement grimpé sur un grand olivier au bord de la route puis j'ai sauté sur le dos de la mule. Ça a marché comme sur des roulettes.

- Je veux bien qu'un requin m'avale, s'écria Antonius. Caius est beaucoup plus intelligent que nous ne le pensions.

- Silence ! ordonna Xantippe avec colère. Ce à quoi nous assistons ici n'est pas une farce, mais une tragédie. Continue mon jeune ami !

Caius regarda dans le vide pendant un moment.

- Je n'ai pas encore retrouvé tous mes esprits dit-il alors, mais je vais essayer de me concentrer. Oui, je revois la scène maintenant. Quand je fus au pied du mur, je montai sur le dos de la mule et j'ai découvert que des crochets en fer étaient plantés sur le haut du mur. Ils ne m'ont pas effrayé, bien au contraire, ils m'ont aidé. J'ai placé l'échelle de corde entre deux échelons sur les crochets, de telle sorte qu'elle ne puisse pas glisser, puis j'ai grimpé dessus, j'ai enjambé le mur et je suis retombé de l'autre côté.

- Qu'est-il arrivé à la mule ? demanda Flavius, lançant un regard anxieux vers Xantippe.

Mais Xantippe lui aussi semblait intéressé par la mule car il ne reprocha pas à Flavius son indiscipline.

- Si on laisse la mule seule un instant, elle galope directement pour retourner à l'écurie. C'est ce que m'avait dit un garçon d'écurie de Vincelli. A ce moment-là, la mule était le dernier de mes soucis. Il me fallait atteindre d'abord le palais que je voyais en arrière-plan. En effet, j'avais peur des trois léopards de l'Empereur, qui parfois circulent librement dans le jardin. Ils n'auraient eu que faire de Ben Gor. C'est pourquoi je me suis fauflé comme sur des œufs le long des haies d'ifs et des buissons d'aubépine. Mais je ne suis pas allé très loin. Soudain, deux prétoriens me sont tombés dessus. Ils avaient dû voir l'échelle de corde au moment où je venais de lancer par-dessus le mur. Ils étaient probablement cachés derrière une haie à me guetter. L'un d'eux m'a attrapé par la gorge et m'a étouffé comme s'il cherchait à m'étrangler sur place. Je ne pouvais plus respirer et je n'arrivais pas

à prononcer un mot. L'autre m'a frappé sur la tête si fort avec son épée que j'ai perdu connaissance et que je me suis effondré.

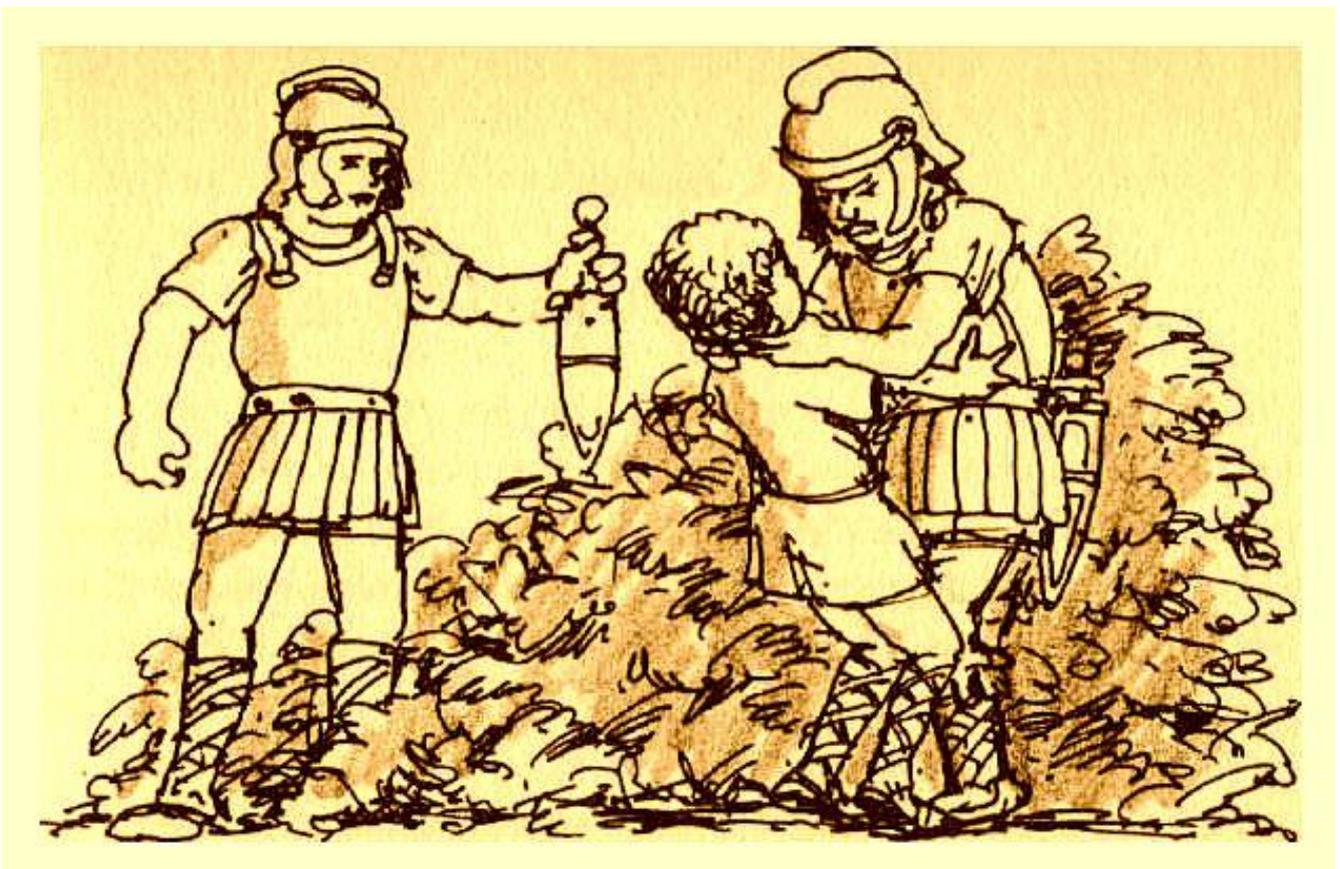
Je n'ai repris connaissance que dans un cachot sans fenêtre. Je me sentais malheureux comme les pierres. Ma gorge était serrée. Dans ma tête tout tournait. Pourtant, à ma grande horreur, tout était parfaitement clair : c'était la fin pour moi, j'étais condamné. Je ne pouvais dire à personne que c'était Ben Gor qui m'avait envoyé. Je pouvais à peine râler encore moins parler.

- Le fait que tu aies escaladé le mur ne prouve pas que tu voulais assassiner l'Empereur, dit Julius.

- Ce n'était pas non plus le facteur décisif, déclara Caius, mais la police secrète a trouvé sur moi un poignard.

A nouveau, les garçons étaient terrifiés.

*



Chapitre 18

La foudre frappe

« Par le grand Jupiter, dit Xantippe avec stupéfaction. Un poignard ? Pourquoi avais-tu un poignard sur toi ?

- Chacun de nous avait pris un poignard avec lui quand nous nous sommes rendus de nuit au Circus Maximus, poursuivit Caius. Le lendemain matin, je l'avais déjà oublié. Le poignard a causé mon malheur. Je m'attendais à être exécuté immédiatement, sans jamais revoir ni mon père, ni Claudia. Les bourreaux de l'Empereur devaient survenir à tout instant pour me jeter aux crocodiles ou me clouer sur la croix.

Caius s'enroua de nouveau et fit une pause.

- Ces tyrans tuent des milliers de personnes de sang-froid, mais ils tremblent toujours pour leur propre vie, dit Xantippe. La chance a été clémente avec toi, Caius, puisque tu ne comptes pas parmi leurs nombreuses victimes.

- Vous avez raison, Maître Xantippe, dans le cachot je pensais que c'en était terminé pour moi. Mais à ma grande surprise, au bout de quelques heures, une cohorte de prétoriens sous le commandement de plusieurs officiers de la police secrète m'a ramené à la maison. Ils savaient qui j'étais, mon nom est écrit sur ma bulle. (*) Pourquoi ils me ramenaient à la maison, c'était un mystère pour moi. Cela ne pouvait rien signifier de bon, sinon ils m'auraient simplement laissé partir. J'étais effrayé, alors j'ai supplié Capio pour qu'il aille chercher Ben Gor immédiatement. Mais malheureusement, cela n'a pas marché. Après que mon Père m'ait donné le vin, je me suis évanoui. Je n'ai repris connaissance qu'une fois dans le cercueil.

Caius s'interrompit. Il se toucha la gorge et déglutit plusieurs fois.

Xantippe était ému.

- L'essentiel, Caius, c'est que tu sois libéré du poids de ce faux soupçon. Il est suspendu au-dessus de ta tête comme l'épée de Damoclès.

(*) NDT / La bulle (en latin *bullā*) était un pendentif de cuir ou de métal, de forme sphérique et contenant une amulette, que les garçons romains de naissance libre portaient jusqu'à leur majorité.

- L'épée est déjà rentrée à moitié dans ma tête, dit Caius de sa voix enrouée. Il fit une timide tentative pour sourire.

- Nous allons alerter Ben Gor immédiatement, déclara Mucius. Les courses ne commencent que dans deux ou trois heures. Auparavant il est encore temps d'aller chez l'Empereur.

Caius pâlit.

- Tu viens de dire que les courses ont lieu aujourd'hui, Mucius ? lui demanda-t-il d'une voix tremblante.

- Oui. Pourquoi ? s'exclama Rufus avec étonnement. Aujourd'hui c'est None (*) le septième Jour d'octobre où se déroule le grand événement au Circus Maximus. Tu dois bien le savoir. Tu as déjà presque atterri dans le royaume de Pluton à cause des billets d'entrée.

- Oh ! Malheur de malheur, se lamenta Caius. J'ai perdu mes repères. j'ai passé deux jours et deux nuits dans un cercueil. Tout ce que je sais c'est que je suis perdu. Si les courses ont lieu aujourd'hui, Ben Gor est depuis très tôt ce matin dans les écuries pour surveiller ses chevaux. Vous ne pourrez pas l'approcher. En effet, personne n'est admis aux écuries à moins de connaître le mot de passe. Il y a deux sentinelles armées devant les portes

- Peut-être que l'un d'entre nous pourrait se faufiler devant les gardes, proposa Rufus.

Xantippe frappa vigoureusement sur son bureau.

- Pas d'actes inutiles de bravoure, s'il vous plaît ! Avertit-il, furibond. De cette façon, vous remettrez tout en jeu. Nous avons une autre façon d'agir plus favorable. Le grand philosophe grec Platon a dit : "Entre deux maux, on doit choisir le moindre". Au fait, je vous ai déjà beaucoup parlé de lui le semestre dernier. »

Xantippe regarda ses élèves dans l'attente.

Les garçons se turent.

Ils se souvenaient de cet homme, mais ils ne voyaient pas en quoi il pouvait les aider avec sa théorie du moindre mal.

(*) NDT / Dans le calendrier romain, « None » était un jour de référence qui se produisait le 5 ou le 7 de chaque mois.

Xantippe poussa un soupir résigné, puis il poursuivit :

- Le moindre mal dans notre cas c'est que vous devez attendre la fin des courses.
- C'est la chose la plus terrible, Maître Xantippe, s'exclama désespérément Caius. Après les courses, l'Empereur part directement pour Capri, c'est ce que m'a raconté Ben Gor. Il y reste parfois une année entière et personne ne peut lui parler. Il déteste Rome et ne veut plus rien avoir à y faire ni en entendre parler.
- Les dieux doivent-ils toujours nous tirer des flèches dans le dos ? se plaignit Flavius.
- Ce ne sont pas les dieux, ce sont les mauvais esprits de l'enfer qui veulent causer la perte de Caius, affirma Antonius.

Xantippe lui aussi était découragé.

- Le voyage de l'Empereur est en effet un facteur aggravant, soupira-t-il.
- Hé, Caius ! appela Mucius tout excité. Vous êtes bien des amis de Ben Gor ! Peut-être que tu connais dans ta famille qui connaît le mot de passe ?
- Non. Mais c'est à moi qu'il l'a confié, dit Caius.
- Pourquoi ne nous as-tu pas dit tout de suite que tu connaissais le mot de passe maugréa Publius.
- Parce que je l'ai oubliée, murmura Caius, contrit.
- Mince, faut pas pousser ! s'écria Julius.
- Silence ! exigea Xantippe. Caius, ça fait combien de temps que Ben Gor t'a donné le mot de passe ?

Caius regarda dans le vide, pensif.

- Il se peut que cela soit la semaine dernière, Maître Xantippe. Tout ce que je sais c'est qu'il m'avait invité, moi et Claudia, à lui rendre visite aux écuries. Claudia lui a demandé l'autorisation de voir ses célèbres étalons arabes. Elle est vraiment folle des chevaux.
- Maintenant réfléchis bien, Caius ! exhorta Xantippe. Il faut que le mot de passe te revienne, peut-être que ta vie en dépend.

Caius se creusait les méninges.

- Ils m'ont étranglé, m'ont frappé la tête avec une épée, mon père m'a empoisonné. Comment voulez-vous que je me souvienne juste d'un mot de passe ? Je me creuse

la cervelle, mais je pressens obscurément que c'était un nom propre. Je crois, le nom d'une femme qui a remporté une horrible bataille. Mais cela pourrait aussi bien être un homme qui s'est presque noyé.

Caïus se tut, et se replongea dans ses pensées, les yeux dans le vague.

Xantippe se tourna vers ses élèves, désemparé.

- Est-ce que ça vous fait penser à quelque chose ? grommela-t-il.

"Non," crièrent-ils en chœur.

- Moi non plus, dit Xantippe. Au cours des siècles, il y eut plus d'hommes qui ont failli se noyer qu'il n'y a d'étoiles au firmament. Nous pouvons écarter cette hypothèse tout de suite. Et aucun livre ne parle d'une femme qui aurait gagné une horrible bataille. Toutes les batailles sont horribles de toute façon !

- Nous sommes dans une impasse, admit Mucius. Sans le mot de passe, nous n'avons plus qu'à nous laisser enterrer. Il évita de regarder Caïus.

- Ramenez-moi au mausolée, sanglota Caïus, et ne vous occupez plus de moi.

Aucun de ses amis ne daigna lui répondre.

- C'est un mort vivant, dit Publius.

- Le seul point positif dans cette malheureuse histoire c'est que la police secrète est par chance fermement convaincue que Caïus est mort, dit Julius en toussant.

- Mais il est comme mort, objecta Flavius. Caïus ne peut plus se montrer nulle part, même pas chez lui.

Les garçons se turent, oppressés.

A nouveau, il y avait des éclairs et du tonnerre, cette fois tout près.

- Hé, attendez une minute ! s'écria Antonius avec enthousiasme, Caïus a raconté qu'il était allé dans les écuries avec Claudia. Elle connaît peut-être le mot de passe.

Les yeux de Caïus s'illuminèrent.

- Certainement. Elle se tenait à mes côtés quand j'ai dit le mot de passe aux gardiens.

Rufus réagit.

- Je cours tout de suite chez elle. De toute façon, nous devons enfin lui dire que Caïus est toujours en vie. Elle nous attend sûrement en trépignant d'impatience.

- Nous venons avec toi, décida Mucius. D'ailleurs, nous avons laissé nos précieuses toges chez elle.

Xantippe se leva.

- Revenez chez moi immédiatement quand vous aurez vu Ben Gor. Pendant ce temps, Caius doit s'allonger sur le lit dans ma chambre secrète, derrière le placard de la cuisine. Je vais dégager les affaires qui s'y trouvent. »

Il disparut à côté. Les garçons l'entendirent pousser le placard de la cuisine sur le côté. Ils voulaient sortir en vitesse mais ils hésitèrent car la foudre s'abattit dans un bruit assourdissant sur l'une des maisons voisines. Puis une averse se mit à marteler les pavés de la rue comme si le ciel avait ouvert toutes ses vannes.

- Je ne pars pas maintenant, dit Flavius. Je n'ai pas envie d'être frappé par la foudre.

- Nous attendrons que le plus gros soit passé, rétorqua Mucius. En général, les averses ne durent pas longtemps. Ce n'est que l'affaire de quelques instants.

Mais quelques instants sont parfois cruciaux dans la vie.

Soudain le rideau de la salle de classe fut violemment tiré et trois prétoriens en tenue de combat complète firent irruption. Ils étaient suivis par un membre de la police secrète, enveloppé dans une cape.

Par la porte de la cuisine d'autres prétoriens pénétrèrent dans la pièce. Ils encerclèrent les garçons et dégainèrent leurs épées d'un air menaçant.

*

Chapitre 19

Dans le cachot

Sous le choc, les garçons restèrent pétrifiés. Caius se recroquevilla dans son siège comme s'il voulait disparaître sous terre. L'officier de la police secrète le pointa du doigt.

- La voilà cette canaille, tonna-t-il. Attrapez-le !

Deux prétoriens soulevèrent de terre Caius, et le maintinrent fermement.

- Où sont ton père et ta sœur ? lui demanda l'officier d'un ton menaçant. Quelqu'un a dû les prévenir, car ils ont fui. Parle : où sont-ils ?

- Je ne sais pas où ils sont, murmura Caius d'une voix rauque.

- Tu mens, cria l'officier. Il le frappa au visage avec son poing.

- Caius est innocent, s'écria Julius héroïquement. Ben Gor peut le prouver.

- Ferme-la, l'interrompit l'officier en colère. Tu ne parleras que quand on te le demandera. Retiens bien ça, sinon nous te couperons la tête sur le champ. Vous êtes tous en état d'arrestation pour complot contre l'Empereur. Vous pensiez que vous étiez particulièrement malins, n'est-ce pas ? dit l'officier avec un rire moqueur. Mais tous les criminels font une erreur. Et vous ne faites pas exception. Vous n'auriez pas dû laisser la clé du mausolée à l'extérieur dans la serrure. Un garde l'a vue et nous l'a signalée. C'est comme ça que nous avons découvert que le cercueil avait disparu. Tout le reste était un jeu d'enfant. Vous étiez les seuls aujourd'hui qui vouliez-vous rendre en ville avec un cercueil, un jour de courses !

- Oh, quel fou je suis, pensa Mucius, submergé par le regret. Pourquoi n'ai-je pas regardé autour de moi en tirant la porte derrière moi ?

- En avant ! Sortez-moi ces bâtards, ordonna l'officier.

Les prétoriens poussèrent les prisonniers devant eux dans la rue. Les garçons furent jetés comme du bétail sur une charrette tirée par des chevaux et atterrirent sur le fond les uns sur les autres.

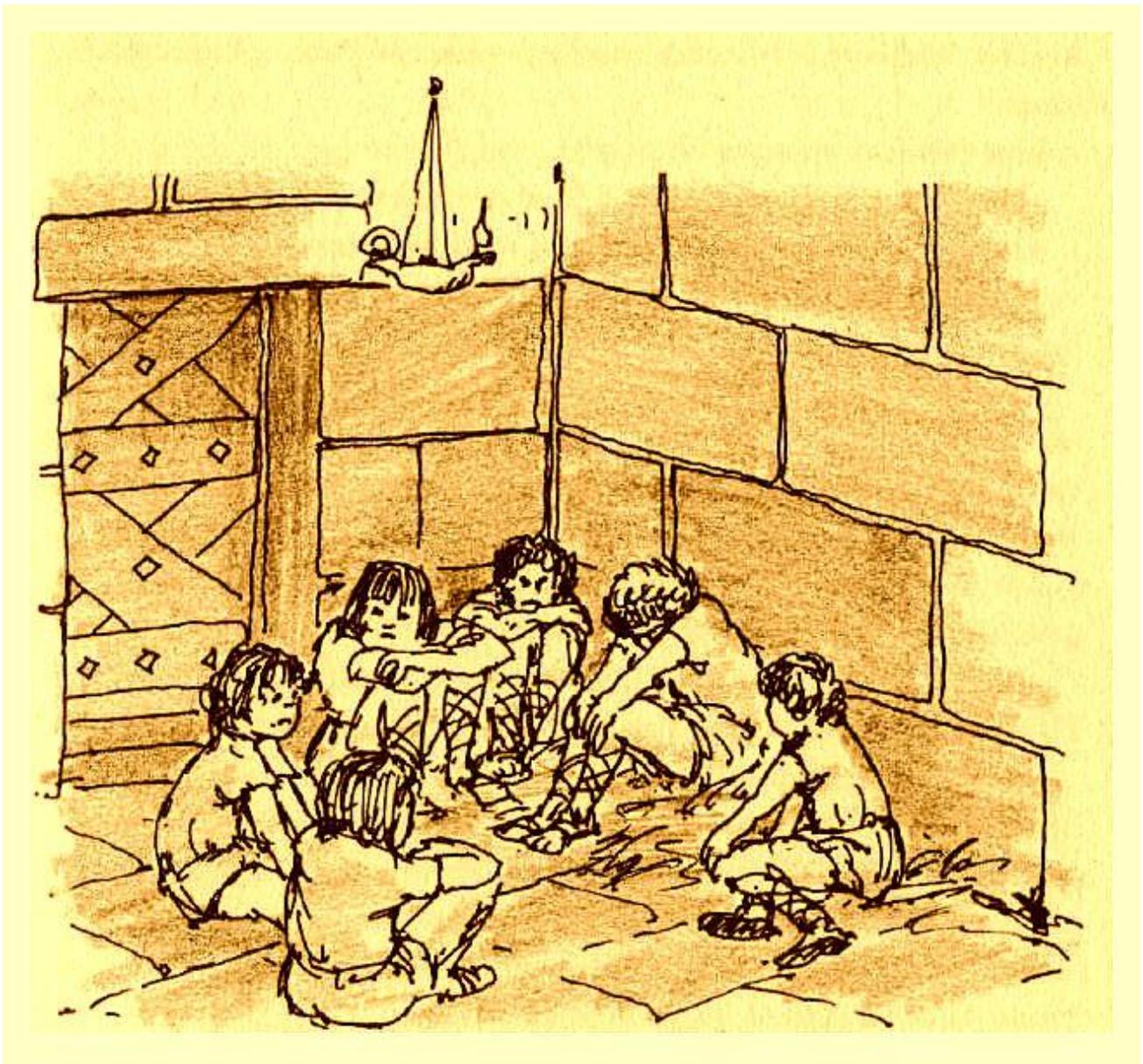
Il pleuvait toujours à verse, et en un rien de temps, ils furent trempés jusqu'aux os. La charrette traversa le forum, gravit le Palatin, et à travers le jardin, parvint

jusqu'au palais de l'Empereur. Dans le palais, on les fit dévaler un escalier à coups de pieds et on les poussa aux oubliettes.

C'était un cachot sombre et froid. Seule au plafond vacillait une petite lampe à huile. Ça sentait la crasse et la pourriture. Sur les quatre murs nus ruisselait de l'eau.

Les garçons s'accroupirent sur le sol de pierre et s'appuyèrent épuisés contre le mur. Ils étaient trempés et transis. Ils avaient mal au dos à cause des coups de poing et des coups de pied, et une peur glaçante leur tordait l'estomac.

Ils restèrent silencieux un long moment. Chacun demeurait dans ses pensées.



Caïus fut le premier à retrouver la parole.

- C'est là qu'ils m'ont jeté l'autre fois, murmura-t-il.

- Eh bien, maintenant nous pourrions nous tenir compagnie dans l'étang aux crocodiles, dit Publius avec une pointe d'humour noir.
- Tout est de ma faute, gémit Mucius, toujours complètement désespéré. Je n'aurais pas dû oublier la clé.
- Nous aurions pu y penser aussi, déclara Rufus.
- C'est une stupidité catastrophique de notre part, dit Julius.
- Cette clé sera la clé de notre tombe, ajouta Publius.

Pendant un moment, ils restèrent silencieux, saisis de terreur.

- Tout est de la faute des sorcières, expliqua Antonius.
- Heureusement, ils n'ont pas découvert Xantippe dans sa chambre secrète, rassura Rufus. Peut-être qu'il trouvera un moyen de nous aider.
- Ne te fais pas d'illusions, dit Julius, riant brièvement. Maintenant Xantippe lui aussi est impuissant. Claudia est partie, et tout seul, il ne pourra jamais trouver le mot de passe. Nous sommes désespérément condamnés à mourir.

De nouveau, les garçons se turent. De grosses gouttes tombaient à intervalles réguliers sur le sol.

- Si au moins nos parents savaient où nous sommes, balbutia Flavius. Ils croient que nous sommes à l'école.
- Réjouis-toi qu'ils ne sachent rien, dit Rufus. Sinon, ils seraient entraînés dans notre malheur.
- Pourquoi ces tueurs nous font-ils attendre ? demanda Mucius plein de haine. Ils feraient mieux d'en finir avec nous sur le champ.
- Ils demanderont d'abord à l'Empereur de quelle façon il aimerait qu'on soit tué, dit Publius en toussant.
- Celui que les dieux aiment meurt jeune, cita Julius d'un ton morne.
- Je ne veux pas mourir, sanglota Flavius. Il cacha son visage entre ses deux bras.
- Silence ! souffla Mucius en pâlisant. Je crois qu'ils viennent.

À l'extérieur des pas lourds résonnèrent dans le couloir. Ils se rapprochaient inexorablement. Les garçons se pressèrent contre le mur comme s'ils cherchaient une protection et fixaient la porte, paniqués.

- Si seulement un vengeur pouvait venir nous sauver, murmura Mucius en jurant.

- Ouvre tout de suite, misérable mercenaire, commanda soudain une voix de stentor à l'extérieur.

La porte s'ouvrit brutalement et un jeune homme bâti comme un hercule se précipita à l'intérieur du cachot.

Caius se dressa.

« Ben Gor ! » cria-t-il, presque fou de joie.

*

Chapitre 20

Ben Gor

Les garçons restèrent sans voix devant l'apparition soudaine de Ben Gor. Comment savait-il qu'ils étaient au cachot ? Un miracle devait s'être produit. Leur perplexité se transforma rapidement en une explosion de joie.

A présent, ils rentreraient bientôt chez eux, croyaient-ils. Ils le dévorèrent des yeux comme si le dieu Apollon en personne leur était apparu.

Ben Gor avait l'air encore plus impressionnant que sur les affiches grandeur nature qui, depuis plusieurs semaines avant les courses, avaient été placardées dans tout Rome.

Il était grand, ses traits étaient acérés, et paraissait plus chevaleresque que présomptueux ; des boucles noires lui tombaient sur les épaules.

Ses yeux exprimaient l'énergie et la confiance. Il avait déjà revêtu ses habits de course : une courte tunique dévoilait ses bras et ses jambes musclées, une cape de soie aux couleurs vertes des écuries de l'Empereur, et dans une large ceinture à la boucle d'or, un poignard était glissé que tous les coureurs portaient pour couper rapidement les rênes s'ils avaient un accident.

Plusieurs gardiens de prison étaient entrés avec lui ; ils restèrent debout près de la porte et restaient bouche bée, fascinés d'étonnement, devant le héros national idolâtré qu'ils n'étaient autrement autorisés à admirer que de loin. Ils tenaient haut dans leurs mains des torches enflammées. Les flammes ardentes projetaient des ombres déformées et ondulantes sur les murs du donjon.

Caïus s'accrocha à Ben Gor semblable à un homme qui se noie et se raccroche à un tronc d'arbre.

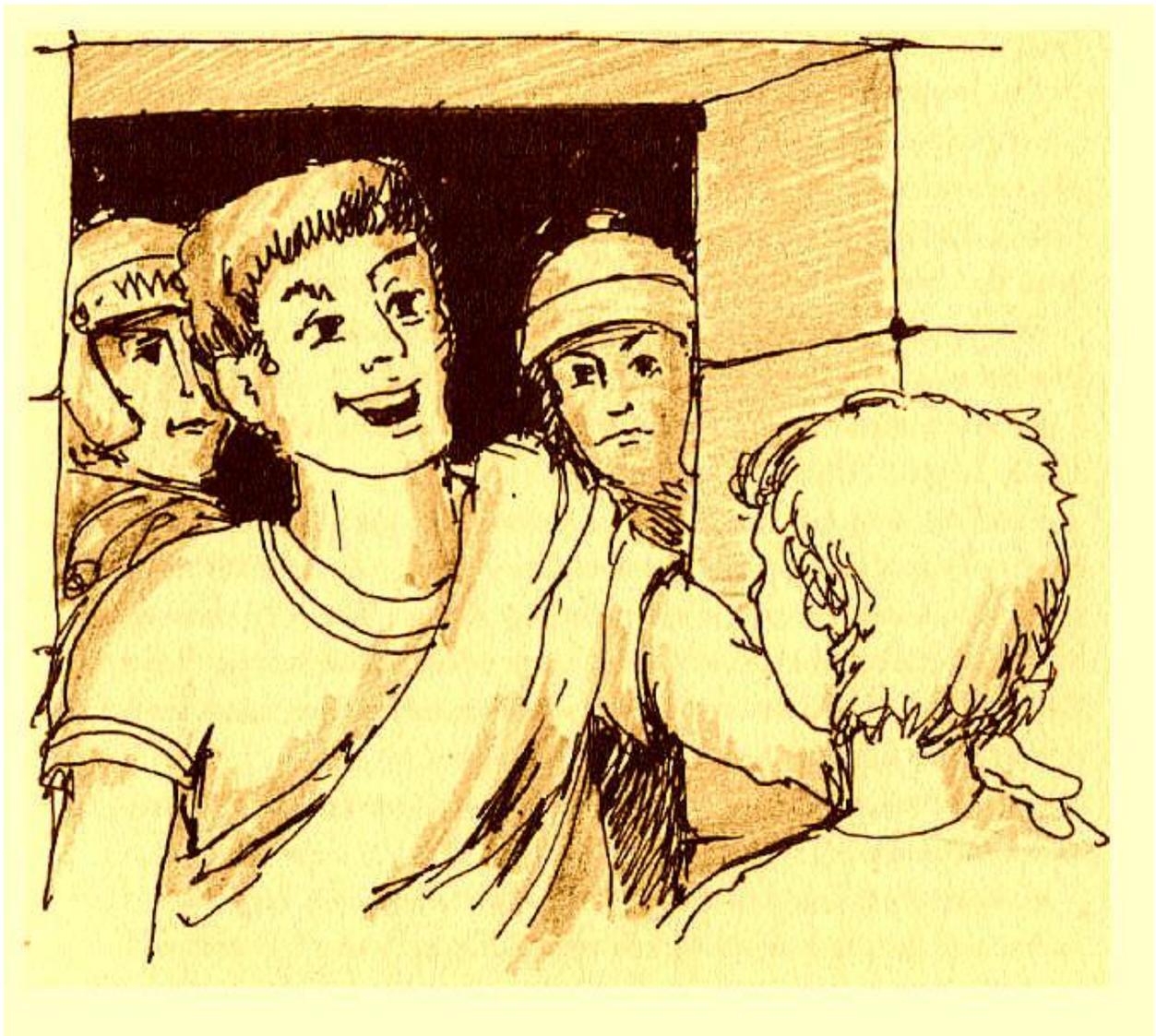
- Ben, sanglota-t-il. Ben, les dieux t'ont envoyé !

Ben Gor eut un petit rire.

- Un seul dieu, Caïus, et c'est ton professeur Xantippe.

- Xantippe ? s'écrièrent les garçons, stupéfaits.

Ben Gor leur fit un signe amical de la tête.



- Oui. Ce vieil et brave homme est venu en courant me voir aux écuries, tout mouillé et complètement épuisé. Il m'a fait part la terrible nouvelle de votre arrestation. Il m'a tout raconté.

- Comment a-t-il pu passer devant les gardiens ?

- Tout simplement : il leur a donné le mot de passe.

Les garçons étaient abasourdis.

- Le mot de passe ? Comment l'a-t-il su ? s'écrièrent Julius et Rufus.

- Vous devrez lui demander vous-même, répliqua Ben Gor. En tous cas, sur ces entrefaites, je suis aussitôt accouru au palais pour parler à mon ami le grand César, malgré que ma course soit sur le point de commencer contre Icarus, cet ibère imbu de lui-même.

- Qu'a-t-il dit ? demanda Caius en le regardant anxieusement.

Même ses amis retenaient leur souffle.

Ben Gor toussota, embarrassé, et son visage s'assombrit.

- Ça n'a pas été un succès, Caius, dit-il hésitant, et il posa la main sur son épaule d'un air rassurant. Garde la tête haute ! Tout n'est pas encore perdu. Malheureusement, l'homme est fou, totalement fou. Je lui ai juré de t'avoir envoyé des billets d'entrée et j'ai éclairci l'affaire avec le poignard. Je lui ai également juré que ton père, obéissant aux ordres, t'a exécuté et que tu n'es en vie que par la grâce de vos dieux parce que tu es né sous une bonne étoile. Il l'a compris. Lui-même ne fait pas un pas sans l'avis de ses astrologues. Mais il ne peut pas pardonner que tu aies escaladé le mur et que tes amis ne t'aient pas dénoncé immédiatement à la police.

Les garçons étaient horrifiés.

- J'ai essayé en vain de le faire changer d'avis, poursuivit Ben Gor. Il me refuse rarement une requête, mais cette fois je n'ai pas eu de chance. Il n'a accepté qu'à moitié et m'a promis de ne vous libérer que si je gagnais la course.

Les jeunes garçons n'étaient plus aussi désespérés quant à leur avenir. Pour eux, Ben Gor était le meilleur conducteur de char au monde.

- Pourquoi fait-il dépendre notre pardon de ta course, Ben ? demanda Caius.

- Parce qu'il n'est pas seulement fou, il est aussi rusé qu'un marchand de tapis phénicien, s'emporta Ben Gor. Parce qu'il a parié dix mille pièces d'or sur ma victoire. Si jamais il les perd, il n'aura plus qu'à aller mendier. C'est pourquoi il a également ordonné que vous soyez amenés dans le cirque et que vous soyez assis afin que je puisse vous voir. Il espère qu'ainsi cela me stimulera au maximum.

- Tu vas gagner, Ben, n'est-ce pas ? bégaya Caius d'une voix tremblante.

- Le camarade Icarus est un adversaire redoutable, affirma Ben Gor. Mais ne perdez pas courage ! Cette fois, je vais me battre comme jamais auparavant. Je connais l'enjeu. Ton père m'a fait libérer de prison à une certaine époque et m'a sauvé la vie ; à présent, je peux lui témoigner ma gratitude.

Il leur fit de nouveau un signe de tête, puis courut vers la porte où les gardes s'écartèrent respectueusement et il disparut.

Les garçons le regardèrent fixement, le cœur serré.

Chapitre 21

La course à la vie et à la mort

Le Circus Maximus était plein à craquer. La cinquième course était terminée. Et à présent plus de deux cent mille personnes attendaient dans une excitation fiévreuse, la sixième : le duel entre Ben Gor et le célèbre ibère Icarus, précédé d'une réputation quasi-légendaire. Le vacarme interrompu de la foule emplissait l'air pareil au rugissement d'une mer déchainée.

Les partisans de Ben Gor, minoritaires cette fois, arboraient des rubans verts, tandis que les nombreuses personnes qui avait misé sur l'ibère en portaient de jaune doré. Les rubans flottaient dans une brise légère qui avait rapidement séché le sable de l'arène après l'averse. Le soleil brillait et les bandes de tissu multicolores mêlées aux toges blanches des hommes et aux costumes criards des femmes offraient un tableau somptueux.

Le vacarme des spectateurs fit momentanément place à un tonnerre d'applaudissements lorsque l'Empereur, entouré des dignitaires, des dames d'honneur et des officiers, fit son apparition dans sa loge. Il remercia le peuple d'un geste nonchalant de la main, puis il alla s'asseoir sur un siège aux allures de trône.

Les garçons s'intéressaient peu à la vie et l'agitation autour d'eux et guère plus à l'Empereur. Accroupis sur leurs sièges, ils se penchaient en avant et le cœur battant regardaient la piste de l'hippodrome, où leur sort allait bientôt être décidé.

Ils étaient assis sur la première rangée dans la courbe située à l'extrémité est du cirque, placés de telle manière que Ben Gor les ait dans son champ de vision, lorsqu'il foncerait vers eux dans la longue ligne droite de près d'un quart de mille (*). Deux prétoriens étaient assis de chaque côté d'eux pour tous les surveiller et déjouer toute tentative d'évasion. Les placiers qui maintenaient l'ordre s'étonnaient beaucoup de ces étranges jeunes gens, aux tuniques sales et humides, gardés par des prétoriens armés, qui occupaient les places les plus chères.

(*) NDT / Comme déjà vu, dans la Rome antique, l'unité de mesure était le pas - *passuum* - multiplié par mille - *milia passuum* - qui correspond à un peu moins de 1,5 km. Soit ici en gros : $1500 \text{ m} / 4 = 375 \text{ mètres}$.

Un coup de trompette assourdissant arracha les prisonniers à leur transe. C'était le signal avant le départ de la course. Deux arbitres, vêtus avec dignité, tirèrent la corde du départ entre les deux piliers de Mercure, et aussitôt, Ben Gor et Icarus sortirent de leurs boxes d'écurie.

Tenant les chevaux de toutes leurs forces par la bride, des esclaves les guidèrent jusqu'à la corde. Ce n'était pas une mince affaire pour maîtriser des bêtes aussi fougueuses qui, sans relâche, piaffaient d'impatience.

Ben Gor se tenait debout, les jambes écartées et fier sur son char richement orné. Il ne portait pas de casque et ses boucles brunes flottaient au vent. De sa main gauche, il tenait fermement les rênes, de la main droite il serrait fermement un fouet. Son adversaire, l'Ibère, était plus petit, mais aussi plus large d'épaules et de carrure encore plus athlétique que lui. Il avait un visage grossier, de petits yeux perçants et une barbe rousse. Il portait un casque en cuir sur la tête et un court manteau jaune d'or enveloppait ses épaules.

Au contraire de Ben Gor, il n'avait pas de fouet, mais à la place une longue tige flexible en bambou avec une boule de bronze à son extrémité. Quatre chevaux blancs, de nobles étalons pur-sang arabes, avaient été attelés au char de Ben Gor. Icarus dominait ses quatre fiers chevaux noirs d'Ibérie, d'où viennent les meilleurs chevaux de course.

Le chef des courses, enveloppé dans une toge pourpre et portant un bâton d'ivoire dans sa main droite, parut à cet instant sur la tribune, au-dessus des écuries, et soudain, les cris de la foule cessèrent. Le moment tant attendu était arrivé. Les arbitres levèrent les yeux vers lui, dans l'expectative, alors qu'il s'avancait vers la balustrade et jetait toujours un rapide coup d'œil vers l'arène. Puis il abaissa le tissu blanc, ce qui marqua le signal du départ de la course.

En un éclair, les esclaves bondirent en arrière (pour éviter) les chevaux. Les officiels laissèrent tomber la corde mais avant même qu'elle ne toucha le sable, Icarus la franchissait. Un tumulte d'indignation traversa le stade. Ce qu'il venait de faire était contraire à toutes les règles. Il aurait dû attendre jusqu'à ce que la corde reposât sur le sol. Cependant Ben Gor ne protesta pas, mais s'élança à toute vitesse à sa poursuite. On ne pouvait plus arrêter la course.

C'était un grand avantage pour lui. Si Ben Gor essayait de le dépasser, il devrait opérer une large boucle dans les virages situées aux deux extrémités du cirque.

En ayant triché, Icarus fut le premier à atteindre le côté convoité près de la spina (*), le mur large et bas au centre de l'hippodrome.

Les garçons suivaient chaque mouvement de Ben Gor. Ils étaient consternés et inquiets ; il était à deux longueurs de char derrière son adversaire et l'écart ne diminuait pas. Il était même dans les courbes les plus larges.

Mucius lorgnait avec angoisse vers les grosses boules de bois qui étaient accrochées à un pilier à l'autre bout de la spina.

« Trois boules ont déjà été décrochées, chuchota-t-il à Publius, qui était assis à côté de lui. Il n'en reste que quatre.

Une course se composait de sept tours, et après chaque tour une boule était décrochée.

- On est mal parti, murmura Publius. C'est cuit !

Icarus se tourna vers Ben Gor avec un ricanement. On voyait bien qu'il triomphait déjà.

Mais au début du quatrième tour, Ben Gor fit claquer son fouet pour la première fois et cria à ses chevaux quelques mots d'encourageant. Soudain, ils s'envolèrent, comme touchés par des mains magiques, l'encolure tendue et la tête inclinée sur le sable tourbillonnant, ils galopèrent de plus en plus vite, comme s'ils savaient que cette fois c'était une question de vie ou de mort. La distance entre les deux chars se rétrécissait, et au cinquième tour Ben Gor rattrapa l'Ibère. Maintenant, ils fonçaient, axe de roue contre axe de roue, l'un à côté de l'autre. Les partisans de Ben Gor sautillaient sur leurs bancs, martelaient le sol de leurs pieds et s'époumonaient d'excitation. Ils agitaient frénétiquement leurs rubans.

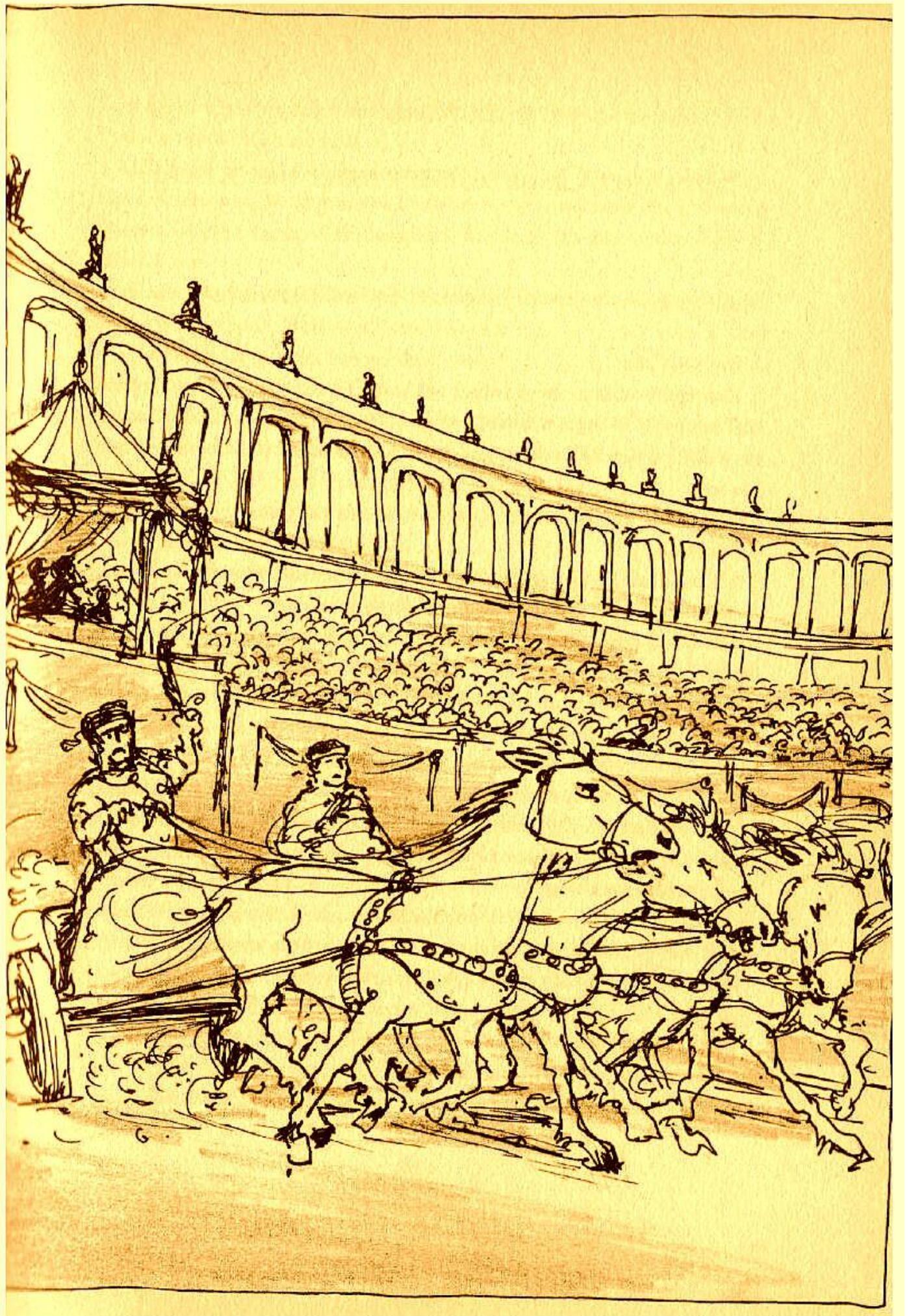
« Vas-y, Ben ! Vas-y ! rugissaient-ils dans un chœur de mille voix.

Les garçons hurlaient de joie.

« Il peut le faire ! Il y arrivera ! » exulta Caius.

Même leurs gardes se joignirent au tumulte.

(*) NDT /Dans la Rome antique, la « spina » désignait un long mur bas, une espèce de socle, qui s'étendait au milieu d'un cirque et qui servait à déterminer la longueur de la course des chevaux ou des chars. Les extrémités de la spina portaient chacune des bornes (*metæ*).



À la fin du cinquième tour, Ben Gor avait déjà une demi-longueur de char d'avance. Il ne prenait pas de retard même dans les virages, mais gagnait de plus en plus de terrain. Plus personne ne doutait que le héros national romain était le meilleur conducteur avec les chevaux les plus rapides. La victoire était presque certaine pour lui.

Mais c'est alors que l'incroyable se produisit. Dans sa rage sans bornes de voir que Ben Gor menaçait de lui couper la route, Icarus leva son bâton de bambou comme s'il voulait toucher ses chevaux mais en réalité il visait Ben Gor et le frappa avec la boule de bronze sur l'arrière de la tête. Inconscient, Ben Gor tomba de son char, sur la piste. Ses chevaux l'entraînèrent sur le sable derrière eux.

Un cri d'indignation parcourut la foule. La plupart des gens bondirent et tendirent le cou. L'Empereur se leva lui aussi. Il considérait ses dix mille pièces d'or comme perdues.

Un désespoir abyssal s'empara des garçons.

« Oh ! Malheur de Malheur ! » gémit Caius. C'est la fin !

Flavius enfouit son visage dans ses mains en gémissant. Même Publius pâlit. Mucius serra convulsivement les poings et fixa les yeux sur la scène de l'accident.

Ben Gor était toujours traîné sur le sable, mais il reprit rapidement ses esprits, dégaina son poignard et coupa les rênes dans lesquels il s'était emmêlé.

Pendant un moment, il sembla comme perdu derrière son char et ses chevaux qui venaient juste d'aborder à bride abattue la courbe ouest et qui disparurent de leur champ de vision.

Soudain, il se remit sur ses jambes, prit son élan et bondit sur la spina. Puis il courut de l'autre côté pour y guetter ses chevaux, qui abordaient à vive allure la courbe du cirque, juste derrière l'ibère.

Icarus ne se retourna même pas. Sans conducteur, pas de victoire. Cependant, il ne se doutait pas qu'avec sa conduite vile, il avait commis une erreur aux conséquences insondables.

Les chevaux de Ben Gor, soulagés du fardeau de leur conducteur, telles des Furies, le dépassèrent facilement et le laissèrent loin derrière en un rien de temps, comme s'ils avaient doublé un chariot de ferme.

Puis, bien entraînés, même sans les ordres de leur seigneur et maître, d'eux-mêmes, ils longèrent le mur de la spina, dans le tonnerre de leurs sabots, les nasaux fumants et la crinière au vent.

En une fraction de seconde, juste au moment où ils arrivaient près de lui, Ben Gor sauta et s'effondra dans un grand fracas sur le côté de son char et se cramponna sur ses bords.

Mais il se releva vivement, saisit les rênes et par ses cris exhorta ses chevaux pour pour réaliser un véritable exploit.

Icarus fouettait ses chevaux comme un forcené, pour rattraper Ben Gor avant la fermeture de la barrière. Il ne restait plus qu'une boule attachée au pilier : le tour décisif était arrivé.

Pour la dernière fois, Ben Gor vira dans la courbe est, tournant dans la ligne droite et s'envola vers les deux piliers de l'arrivée.

Icarus frappa ses chevaux encore plus de frénésie. C'était trop pour eux. Ils se cabrèrent, ruèrent de leurs pattes arrière et brisèrent le char. Maintenant c'était au tour d'Icarus d'atterrir dans le cirque. Il demeura assis, désarmé dans le sable et saisit d'une colère impuissante, regardant comment Ben Gor filait tout droit vers la victoire.

Des centaines de milliers de personnes se levèrent et applaudirent le jeune héros de Galilée, qui par son héroïsme avait transformé la défaite qui le menaçait en une glorieuse victoire.

L'Empereur descendit dans l'arène et plaça sur sa tête la couronne de laurier. Il l'embrassa et lui parla.

Ben Gor se libéra, courut au centre de l'arène et de ses deux bras, rayonnant de joie, il fit signe aux garçons à la surprise sans bornes de la foule.

Ils se levèrent d'un bond et, débordant de bonheur, lui firent signe en retour.

*

Chapitre 22

Est-ce que Caius sèchera encore l'école ?

Trois jours plus tard, les garçons étaient de retour sur les bancs de leur école.

Excepté Caius !

Xantippe regarda son cadran avec inquiétude.

- Où est Caius, si je puis me permettre ? dit-il d'un ton sévère. Il a déjà une demi-heure de retard. Il devrait avoir honte. Le retard est la première étape vers le vice.

- Le nouveau semestre commence bien ! murmura Rufus à son voisin Publius.

- On aurait mieux fait de rester au cachot, murmura Publius.

- Mucius, quand as-tu vu Caius pour la dernière fois ?

Mucius se leva.

- Ce matin, maître Xantippe. Nous nous sommes rencontrés sur la place de Minerve. Comme il avait froid, il est retourné en courant chez lui pour aller chercher un manteau. Mais nous ne l'avons pas attendu, et nous sommes partis sans lui.

- S'il n'arrive pas bientôt, vous devrez aller le chercher.

- Je ne saurais pas où nous pourrions le trouver, répliqua Mucius. Il n'est certainement pas chez lui. Son père est de retour et il n'aime pas quand Caius ne va pas à l'école. Il a dû rester coincé en chemin quelque part.

- Il a peut-être encore escaladé un mur, dit Publius.

- Ta remarque, Publius, est mal venu, fit remarquer Xantippe, à juste titre. Tu dois avoir perdu le sens de l'humour entretemps.

Il fouilla avec colère dans ses rouleaux de papyrus.

Mucius ne s'était pas encore assis.

- Eh bien, que veux-tu de plus ? lui demanda Xantippe.

- Nous voulions vous remercier, Maître Xantippe, de vous être rendu chez Ben Gor pour nous. Nous étions ici hier et avant-hier mais malheureusement vous étiez parti.

- J'ai pris la liberté de prendre trois jours de vacances, dit Xantippe. Je suis allé à la campagne chez mon ami le jeune poète Sénèque. Au fait, je vous ai déjà beaucoup parlé de lui.

- C'est vrai, lança Rufus, se hâta d'opiner de la tête. Les garçons connaissent, grâce à leur professeur, ce Sénèque par cœur.

- Assieds-toi, Mucius, dit Xantippe.

Mucius s'assit.

Ce fut au tour d'Antonius de bondir.

- Maître Xantippe, ça nous rend fous de ne pas parvenir à nous imaginer comment vous avez trouvé le mot de passe ? D'autant que Claudia avait fui.

- L'averse vous a sauvé la vie, déclara Xantippe.

Les garçons étaient stupéfaits.

- L'averse ? s'écria Julius. Qu'elle soit maudite ! Elle a causé notre perte. Si cette terrible averse, nous aurions peut-être échappé à temps à la police secrète. Heureusement que tu t'étais caché dans ta chambre secrète.

- Vous auriez dû remercier à genoux les dieux, poursuivit Xantippe. Après que les sbires de l'Empereur vous aient emmenés, j'ai regardé désespérément par la fenêtre et je me suis cassé la tête pour trouver comment avertir Ben Gor. Dehors, la pluie continuait de tomber averse ; la chaussée s'était transformée en un torrent impétueux qui inondait déjà les trottoirs. « C'est comme le déluge », m'a traversé l'esprit. Soudain j'ai eu comme un coup de massue : le déluge ! Et tout d'un coup, j'ai réalisé avec une certitude mathématique que le mot de passe ne pouvait pas être autre que 'Pyrrhus'.

- Juste ciel, s'écria Julius. Qu'est-ce que le vieux roi Pyrrhus vient faire avec la pluie battante ?

- Réfrène ton impatience, mon petit, dit Xantippe. Ce n'était pas Pyrrhus, mais Pyrrha, qui avait quelque chose à voir avec l'averse. J'aurai trouvé immédiatement le mot de passe si cet incorrigible Caius ne m'avait pas fait perdre le fil de mes idées. En effet, ce n'était pas un homme qui a failli se noyer, ni une femme qui a gagné une bataille horrible, mais l'inverse. Ce brave Caius, dans sa confusion, a fait d'un homme une femme et d'une femme un homme.

Les garçons éclatèrent de rire.

- C'est encore du Caius, tout craché, cria Rufus.

« Silence ! » ordonna Xantippe. Mais il sourit. Pyrrhus était le roi d'Épire, qui aux alentours de l'année deux cent quatre-vingt a remporté une bataille contre les Romains et qui se serait écrié : "Encore une telle victoire et nous sommes perdus !" Quant à Pyrrha, la jeune femme, c'est une figure légendaire de la mythologie grecque. On raconte que c'est la seule entité féminine qui ait survécu non sans au déluge préhistorique. Cette pluie torrentielle m'a fait penser à Pyrrha, et de Pyrrha j'en suis venu à Pyrrhus. Mais aussitôt j'ai couru jusqu'au Circus Maximus, aussi vite que mes jambes pouvaient me porter. Et le mot de passe était effectivement "Pyrrhus". Une clé appropriée pour ces soi-disant héros de l'arène. Qu'elles que soient les nombreuses victoires qu'ils remportent, en fin de compte ils finissent par périr misérablement.

- Ben Gor n'en fait pas partie, s'exclama Flavius. C'est un homme fabuleux, un vrai héros. Il s'est sacrifié pour nous.

- Je dois l'admettre sans réserve. Il n'est pas un gladiateur typique, dit Xantippe. Mais l'exception confirme la règle. Tout de même, je dois vous féliciter : maintenant vous avez enfin vu la course, quoique dans des circonstances peu réjouissantes.

Mucius rit malicieusement.

- Nous ne pouvons pas nous plaindre, Maître Xantippe. Grâce à la générosité de l'Empereur, nous avons obtenu les places les plus chères, au premier rang.

- Vous avez dit que le père de Caius était de retour à la maison, déclara Xantippe. Où était-il caché et qu'est-ce qu'il a dit au sujet de votre horrible expérience ? Mucius, explique-moi, mais sois bref.

- Nous avons été invités à une fête d'action de grâce par Caius et Claudia, rapporta Mucius. Le sénateur était resté là un moment. Il nous a révélé qu'il n'avait jamais pensé un seul instant devoir obéir à l'ordre de l'Empereur. Mais il devait faire semblant d'exécuter Caius à cause de la police secrète. Il a soudoyé Marcellus, le Préfet de la Garde, avec cent mille sesterces, qu'il a envoyé chercher auprès d'une empoisonneuse une certaine potion, c'est-à-dire un moyen qui donne immédiatement à quelqu'un l'apparence de la mort. C'est pourquoi Mopsa n'est pas mort non plus avec le poison.

- Mopsa ? Xantippe fronça les sourcils. Qui est Mopsa ? Oh, je me souviens maintenant, dit Xantippe. Claudia me l'a même présenté une fois. Une gentille petite bête. Qui a donc averti Claudia pour qu'elle puisse s'enfuir au dernier moment ?

- C'est le centurion bourru Quintus, dit Mucius. Il a des amis à la police et l'un d'eux lui a fait signe. Il a immédiatement amené Claudia à Ostie chez son père. C'est là, dans une petite taverne, que le sénateur a vécu une courte période, caché et déguisé.

- Vas-y plus doucement, Mucius, interrompit Xantippe. Mets de l'ordre dans ton récit, s'il te plaît dit-il, tu me brusques. « Qui va lentement, va sûrement ! » a dit le grand empereur Auguste.

- Ce qui ne l'a pas empêché de mourir prématurément, intervint Julius.

Xantippe se contenta de lui lancer un regard noir.

- Tu en es resté à Ostie, Mucius. Pourquoi donc Vinicius, le père de Caius, était-il à Ostie ?

- Le fait est, Maître Xantippe, poursuivit Mucius. Que le sénateur a intentionnellement organisé un cortège funéraire en grande pompe pour Caius afin de persuader tout Rome de la mort de son fils. Claudia accompagnait, déguisée en garçon, puisque la loi interdit aux femmes d'y assister. Mais auparavant, il avait fait perforer par Quintus des petits trous dans le cercueil pour que Caius ne meurt pas étouffé, pendant les deux ou trois jours, pendant lesquels il devait rester coucher dans le cercueil. Son père voulait le faire sortir du mausolée la nuit avec l'aide de Quintus. Mais il devait d'abord lui trouver une place sur un bateau à Ostie, pour le faire passer en catimini à l'étranger. Caius devait vivre quelque part au fin fond de l'Afrique, là où même la police secrète ne s'aventure pas. Mucius prit une inspiration et poursuivit. Ce Quintus a prouvé qu'il avait bon cœur. Il a aidé son maître et bienfaiteur de manière désintéressée au risque de sa propre vie.

- Hum, hum, maugréa Xantippe. Le sénateur ne doit pas avoir été ravi que vous ayez saboté ses plans. Vous avez sorti Caius, à la dérobée du mausolée, ce qui a mis la police secrète à vos trousses.

- Au contraire, maître Xantippe, dit Mucius. Comme tout finalement s'est bien terminé, le père de Caius nous a même remerciés pour notre tentative de sauvetage. Nous avons réussi ce qui lui aurait été impossible d'obtenir, à savoir la grâce de Caius par l'Empereur.

- Que les dieux soient loués et vous aussi, a-t-il dit, car maintenant Caius peut vivre en citoyen libre au sein de sa famille.

- Ce qui est moins grave que de vivre parmi les prédateurs et les cannibales, expliqua Publius.

Xantippe regarda à nouveau son cadran.

À présent, il semblait encore plus inquiet.

- Caius n'est toujours pas là, dit-il. C'est mauvais signe. Je crains que quelque chose ne lui soit arrivé.

- Je sais ce qui s'est passé, s'exclama Antonius avec enthousiasme. Les esprits maléfiques des enfers l'ont attrapé. Ils lui en voulaient de leur avoir échappé la première fois.

- Ça suffit avec tes histoires d'esprits, le houspilla brusquement Xantippe. Les esprits, ça n'existe pas !

Les yeux d'Antonius s'écarquillèrent d'étonnement, des esprits, il y en avait partout.

- Caius a peut-être encore fait des bêtises, continua Xantippe. Peut-être que pour une raison ou une autre, il est resté chez lui. Quoi qu'il en soit, même s'il y a le risque qu'il sèche l'école et que nous le mettions en difficulté avec son père, je suis pour, Mucius, que tu montes à la Villa Vinicius pour te renseigner à son sujet. Tu pourras ainsi restituer en même temps à Claudia le petit cadran solaire doré qu'elle m'a envoyé avec le colis.

- Ce n'est plus nécessaire, dit une voix haletante.

Essoufflé, Caius fit irruption, sans son manteau, et s'effondra sur son banc. Je vous demande pardon, Maître Xantippe, d'être aussi en retard, mais j'ai vécu quelque chose d'horrible, croassa-t-il. Il était de nouveau enrôlé d'excitation.

- Quoi encore ? crièrent Rufus et Flavius.

- Après avoir récupéré le manteau, haleta Caius, j'ai couru derrière vous. Mais sur le chemin du Forum, je suis tombé sur Vincelli. Ce type m'attendait là-bas.

- Vincelli ? Qui est Vincelli ? demanda Xantippe.

- C'est le propriétaire des écuries au Pont d'Aemilius, maître Xantippe.

- Qu'est-ce que cet homme te voulait ? Tu ne lui as rien fait, s'exclama Julius.

- C'est ce que tu crois, répondit Caius, mais cette stupide mule que j'avais louée pour une heure n'a pas regagné les écuries, comme on m'en avait persuadé, mais elle n'a refait surface que le soir. Vincelli m'a demandé soixante-dix sesterces sur-le-champ. Je n'avais même pas un sou sur moi. (*) Puis il a menacé de m'amener

(*) NDT / Le texte allemand ne dit pas « je n'avais même pas un sou » mais « je n'avais même pas un as. L'as (du latin *æs*, « bronze ») était une ancienne monnaie de bronze ou de cuivre de la Rome antique.

auprès de la police. Quand j'ai entendu ça, je me suis senti faible. Je ne veux plus jamais rien avoir à faire avec la police !

- Pourquoi n'as-tu pas simplement filé ? demanda Publius.

- Essaie donc, toi qui sais toujours tout, rétorqua Caius. Il avait amené trois puissants palefreniers, et ils me barraient le passage.

- Ciel, qu'as-tu fait ? s'écria Flavius.

- Ce que j'ai fait ? Je lui ai promis sept billets gratuits pour les prochaines courses s'il me laissait partir. Il m'a laissé filer, mais j'ai dû laisser mon manteau en gage.

- Par Cerbère, où vas-tu te procurer des billets gratuits ? demanda Mucius.

- Eh bien, par Ben Gor, bien sûr, dit Caius.

- Quoi ? s'écrièrent les garçons à l'unisson.

Puis ils éclatèrent tous d'un grand rire sans retenue.

Xantippe, de son côté, se contenta de secouer la tête.

Caius se mit en colère.

- Là, vous vous moquez encore de moi, bande d'imbéciles ! lança-t-il.

Mais soudain, tout son visage s'éclaira et il finit par rire encore plus fort que tous ses amis.

FIN

Table des matières

- 1. Caius sèche l'école
- 2. Pourquoi une mule aurait-elle besoin d'une échelle de corde ?
- 3. La maison doit être enchantée
- 4. Un colis mystérieux
- 5. Xantippe aurait-il perdu la tête ?
- 6. Claudia implore de l'aide
- 7. Caius est terrifié
- 8. L'Empereur fait la loi
- 9. Un chat nommé Mopsa
- 10. Des trous mystérieux dans le cercueil
- 11. Sous le signe du taureau
- 12. La police secrète a ses espions partout
- 13. Une bêtise catastrophique
- 14. Les dieux font passer la sueur avant la vertu
- 15. La situation semble désespérée
- 16. Un terrible aveu
- 17. D'un mur et un poignard
- 18. Un coup de tonnerre
- 19. Dans le cachot
- 20. Ben Gor
- 21. Une course à la vie à la mort
- 22. Est-ce que Caius séchera encore l'école ?

ANNEXE 1

Henry Winterfeld & l'Affaire Caius

Henry Winterfeld & l'Affaire Caius



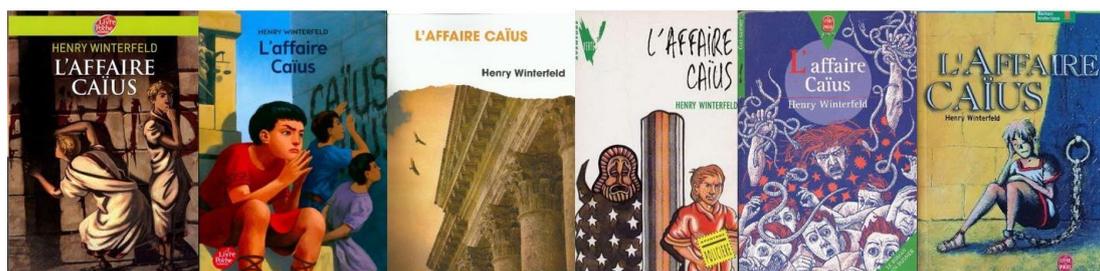
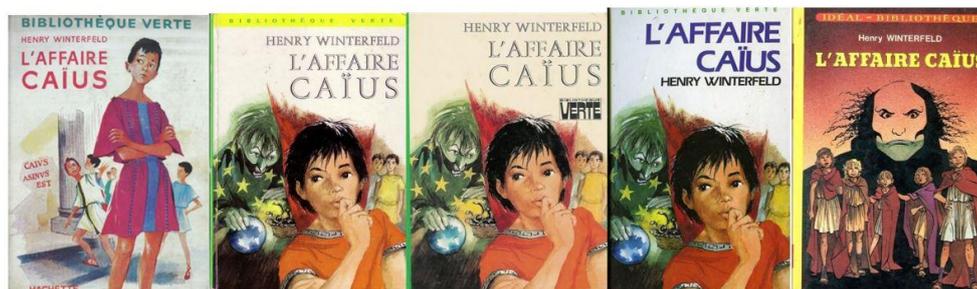
Henry Winterfeld, est un écrivain allemand, né le 9 avril 1901 en Allemagne, et décédé le 27 janvier 1990 aux États-Unis. Six de ses huit romans pour la jeunesse ont été publiés en France.

1) chez Hachette : *Les Enfants de Timpelbach*, *L'Affaire Caius*, et *Caius et le Gladiateur*

2) aux éditions G.P./ Rouge et Or : *Tombée du Ciel*, *Télégramme de Lilliput*, *Qui est Paméla ?*

Pour plus d'informations sur sa biographie, voir :
https://fr.wikipedia.org/wiki/Henry_Winterfeld

L'Affaire Caius (*Caius ist ein Dummkopf*) est un roman historique, publié en Allemagne en 1953 par l'éditeur Lothar Blanvalet à Berlin puis traduit par Olivier Séchan et publié en France en 1955 dans la célèbre Bibliothèque Verte par les éditions Hachette. Depuis sa parution, un grand nombre de rééditions se sont succédées ; nous en avons recensé près d'une douzaine :



Ce classique de la littérature jeunesse a même été proposé par les enseignants pour étudier le monde romain. Une simple recherche via Google donne d'ailleurs accès à un nombre conséquent de fiches de lecture, de commentaires, de contrôles, de questionnaires et d'analyses diverses de cette œuvre à l'usage des collégiens.

Henry Winterfeld a donné deux suites à son roman : tout d'abord en 1969 avec « *Caius geht ein Licht auf* » paru en France sous le titre *CAIUS ET LE GLADIATEUR* (dans une traduction de Jean Esch) dont il existe au moins quatre éditions.



Ces deux tomes ont été suivis en 1976 de « *Caius in der Klemme* », jusqu'à présent inédit en France, et que nous vous avons proposé bénévolement dans une traduction non-officielle sous le titre de *CAIUS EN PÉRIL*.

ANNEXE 2

TRADUCTION COMPARÉE

DU PREMIER CHAPITRE DU PREMIER TOME DES AVENTURES DE CAÏUS :

L'AFFAIRE CAÏUS

A gauche, la traduction d'Elisabeth Olivier et à droite, le texte français d'Olivier Séchan.

Merci de noter, qu'étant données les libertés (autorisées ?) prises par Monsieur Séchan, il ne nous a pas été possible de mettre les deux textes en parallèle comme nous l'aurions voulu.

Chapitre Premier – texte d’Elisabeth Olivier

Rufus n’emporte pas la bonne lanterne

Mucius leva les yeux, surpris. Toute la classe éclata soudain de rire, et il ne savait pas pourquoi.

Il était absorbé par son travail et n'avait donc pas prêté attention à ce qui se passait autour de lui.

A présent, il découvrait que Rufus n'était pas assis à sa place, mais se tenait debout contre le mur derrière Xantippe, le professeur. Il avait dû astucieusement se faufiler devant lui. Chapeau bas ! C'était un exploit remarquable.

Mais ce n'était pas de cela que riaient les autres, ils se réjouissaient qu'on ait joué un sale tour à Caius.

Au mur était suspendue une carte de l'Empire romain à un gros clou fixé au mur. Rufus y avait accroché une de ses tablettes d'écriture (au clou,) et dans la cire il avait griffonné maladroitement en grosses lettres.

CAIUS EST UN IDIOT

La joie était grande ; car Caius était parfois d'une lenteur d'esprit exaspérante. Rufus rayonnait et s'inclinait comme un acteur sur scène. Il ne se doutait pas, le malheureux, que sa petite farce devait avoir des conséquences aussi désastreuses pour lui et ses amis. Xantippe, qui lisait un livre, leva lui aussi les yeux, surpris. « Silence ! » tonna-t-il.

Tous se turent immédiatement. Rufus se recroquevilla, effrayé, et de nouveau les autres se penchèrent rapidement sur leur travail. Peu de temps auparavant, ils avaient dû réciter en chœur à haute voix des mots grecs : ho georgos, le fermier ; ho lykos, le loup ; dendron, l'arbre ; ho hippos, le cheval et bien d'autres encore – et puis Xantippe leur avait ordonné de les écrire de mémoire.

Aussi maintenant s'y remettaient-ils avec application.

Mucius murmura à Antonius, qui était assis à côté de lui : « Rufus est-il devenu fou ? Pourquoi fait-il ça ? »

Antonius sourit. " Par vengeance, murmura-t-il entre ses dents. Caius ne le laissait pas écrire. Il n'arrêtait pas de lui donner des coups dans le dos avec son stylet. " Mucius était agacé. Il avait souvent dit à Caius de laisser Rufus tranquille. Mucius était le premier de la classe ; de ce fait, il avait le droit de donner des ordres et les autres devaient obéir. Mais Caius n'aimait pas obéir. Peut-être qu'il s'était persuadé qu'il pouvait passer outre parce que son père était le riche sénateur Vinicius.

Chapitre 1 - texte d’Olivier Séchan

sans titre

Le profond silence qui régnait depuis un moment dans la classe fut soudain troublé par des rires étouffés. Seul Mucius, le meilleur élève de l'école, ne se laissa pas distraire dans son travail et continua à écrire sur sa tablette de cire.

Mais lorsque son voisin Antoine lui eut poussé le coude à deux ou trois reprises, il finit par s'interrompre pour jeter un coup d'œil autour de lui et voir ce qui provoquait l'hilarité discrète des autres élèves. Il s'aperçut alors que son ami Rufus venait de réussir un tour peu ordinaire : il avait subrepticement quitté sa place et, par un savant mouvement tournant, était parvenu à se glisser derrière le maître qui, plongé dans sa lecture, n'avait rien remarqué. Puis il avait accroché au mur sa tablette qui portait l'inscription suivante, tracée en grandes majuscules visibles de loin :

CAIUS EST UN ÂNE

Les écoliers pouffaient de rire, à l'exception de ce gros benêt de Caius qui contenait difficilement sa fureur. Tout fier du succès remporté par son initiative, Rufus s'inclina deux ou trois fois vers l'assistance, comme un acteur qui salue le public, puis il étendit le bras pour décrocher sa tablette. Mais au même instant Xantippe, le maître d'école, relevait la tête en fronçant ses gros sourcils broussailleux.

« Un peu de silence ! » gronda-t-il.

Les rires cessèrent comme par enchantement. Rufus se figea dans une immobilité complète et attendit un moment plus favorable pour regagner sa place. Les autres élèves baissèrent le nez sur leur travail.

Quelques minutes auparavant, le maître leur avait fait ânonner en chœur une longue liste de mots grecs, puis leur avait ordonné de les noter de mémoire. Ils firent donc semblant de griffonner sur leurs tablettes, mais, à la dérobée, continuèrent à lancer des regards moqueurs à Caius rouge de colère.

« Rufus est fou ! chuchota Mucius à l'oreille d'Antoine. Qu'est-ce qui lui a pris ? »

— C'est parce que Caius l'empêchait de travailler, répliqua l'autre en gloussant de rire. Il ne cessait pas de lui piquer le dos avec son stylet.

— J'avais pourtant dit à Caius de laisser ses camarades tranquilles ! grommela Mucius avec humeur. Mais lui, avec ses blagues stupides... »

Caïus était rustre et costaud, mais pas vraiment méchant ; il adorait faire des blagues lourdes.

Mais malheureusement, il était aussi colérique. Son visage devint rouge de colère parce que les autres riaient à ses dépens, et il s'écria avec hargne à l'encontre de Rufus : "Et toi, tu es le fils d'un lâche !"

Xantippe se figea d'étonnement. Il pensait que Caïus parlait de lui ; il n'avait toujours pas remarqué que Rufus se tenait derrière lui.

" Je suis le fils d'un lâche ? " demanda-t-il en fronçant les sourcils. " Qu'est-ce que ça veut dire ? "

Mais avant que quiconque puisse répondre à sa question, tout dégénéra soudain.

Rufus idolâtrait son père et il avait été touché à son point le plus vulnérable. Son père, Marcus Praetorius, était en effet un général célèbre, mais il avait récemment perdu une bataille importante quelque part en Gaule, et c'était pour Rufus une profonde douleur. Il se jeta sur Caïus, le frappa à coups de poing et cria : "Tu es un vrai menteur !"

Caïus tomba entraînant dans sa chute son banc et pendant qu'ils roulaient tous les deux sur le sol en se battant, les autres sautèrent sur les bancs afin d'avoir une meilleure vue et se comportèrent comme s'ils assistaient à un passionnant combat de gladiateurs dans l'arène.

Xantippe sortit soudain de sa léthargie et sursauta. Il sépara les deux coqs de combat et les remit debout. Caïus et Rufus haletaient et se regardaient furibonds. La tunique de Rufus était déchirée au niveau du cou, mais la toge blanche de Caïus, auparavant resplendissante, avait aussi perdu de sa superbe.

Les yeux de Xantippe brillèrent de colère. " Mucius ! " cria-t-il, respirant avec peine.

"Dis -moi tout de suite comment on en est arrivé à cette indiscipline sans précédent !"

Mucius n'était pas pressé de répondre mais il ne fallait pas rigoler avec Xantippe. Il était très sévère.

Xantippe était grec et s'appelait en fait Xanthos. Les garçons l'avaient surnommé Xantippe parce qu'il leur rappelait feu Xantippe, épouse du célèbre philosophe Socrate. On disait d'elle qu'elle avait toujours été de mauvaise humeur et qu'elle avait pourri la vie de son mari. Xantippe aussi était toujours de mauvaise humeur et il pourrissait la vie de ses élèves.

En sa qualité de meilleur élève, Mucius avait été désigné comme moniteur de la classe, tout spécialement chargé de faire régner la discipline et de régler les différends entre élèves. En général, ses camarades lui obéissaient sans difficulté. Seul, Caïus se rebellait contre son autorité et ne tenait aucun compte de ses observations.

Fils d'un sénateur extrêmement riche, le jeune Caïus se jugeait supérieur aux autres et prétendait n'en faire qu'à sa tête. C'était le cancre de la classe. Pas méchant garçon au demeurant, mais lent d'esprit, parfois brutal dans les jeux et adorant taquiner ses camarades ou leur faire des farces assez peu spirituelles. Par malheur, il était également d'un caractère plutôt emporté.

Comme les autres élèves continuaient à rire sous cape en le regardant, il fut incapable de se maîtriser plus longtemps. D'un bond, il se dressa à sa place, tendant le poing vers Rufus.

« Si je suis un âne, cria-t-il, toi, tu es le fils d'un lâche ! »

Le maître sursauta et releva la tête. Il crut que l'invective le visait.

« Quoi ? Quoi ? fit-il avec stupeur. Je suis le fils d'un lâche, moi ? Qu'est-ce que ça signifie ?

— Je... », commença Caïus.

Il n'eut pas le temps de s'expliquer, car déjà Rufus bondissait vers lui.

L'insulte avait touché le jeune garçon à son point le plus sensible. Il était le fils du général Marcus Praetorius, soldat de grande valeur, mais qui venait d'être battu par les Gaulois. Rufus, qui adorait son père, avait été profondément peiné et humilié par la nouvelle de cette défaite. Aussi se précipita-t-il vers Caïus, sans se soucier des conséquences de son acte.

« Sale menteur ! hurla-t-il avec rage. Tu vas me payer ça ! »

Et il tomba sur lui à bras raccourcis. Surpris par la rapidité de l'attaque, Caïus fit la culbute en entraînant son banc. Les deux adversaires se retrouvèrent sur le sol où ils continuèrent à se battre avec acharnement. Au milieu d'un tumulte grandissant, les autres élèves quittèrent leur place pour former un cercle autour des deux combattants et les encourager de la voix et du geste. On aurait cru assister à un combat de gladiateurs dans le cirque.

Il exigeait d'eux une application exemplaire et une discipline de fer. Mais il ne les frappait jamais et savait se faire respecter par d'autres moyens. Il ne permettait pas non plus aux esclaves qui amenaient les garçons à l'école le matin d'y rester pendant les cours, comme c'était la coutume, mais il exigeait qu'ils reviennent le soir pour les récupérer. Il affirmait que la présence d'esclaves détournait l'attention de ses élèves de leur apprentissage.

Xantippe pouvait se permettre un tel comportement autoritaire. C'était un mathématicien célèbre qui avait écrit de nombreux livres sur les cercles, les triangles, les diagonales, les parallélogrammes et d'autres choses à vous casser la tête. Son école, l'école Xanthos, était également l'une des écoles les plus chères et les plus distinguées de Rome, et seuls les patriciens les plus riches pouvaient se permettre d'y faire instruire leurs fils par Xantippe. C'est pourquoi il n'avait toujours que peu d'élèves. À l'époque, ils n'étaient que sept, à savoir les garçons Mucius, Rufus, Caius, Publius, Julius, Flavius et Antonius. En fait, ils vivaient tous non loin les uns des autres dans un quartier de villas aristocratiques sur la colline d'Esquilin et avaient donc le même chemin pour se rendre à l'école.

Xantippe attendait toujours avec impatience la réponse de Mucius.

Finalement, il lui lança : « Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ? As-tu perdu ta langue ? »

Mucius se ressaisit. "Je ne sais pas ce qui s'est passé", dit-il avec hésitation. "J'écrivais le vocabulaire grec et je ne me suis soucié de rien d'autre."

Xantippe ne pouvait rien répliquer car c'était lui qui leur avait ordonné d'écrire le vocabulaire.

"Tous, nous n'avons rien vu", s'écria Antonius.

Xantippe se planta devant Rufus et dit : "Montre-moi immédiatement ton vocabulaire !"

"Je . . . Je ne l'ai pas", bégaya Rufus.

"Pourquoi pas ?", demanda Xantippe d'un ton menaçant.

"Je... j'avais la crampe de l'écrivain," murmura faiblement Rufus.

C'était une excuse stupide, mais c'était très bien de sa part de ne pas dénoncer Caius. Il aurait pu simplement dire que Caius l'avait empêché d'écrire.

Xantippe, le maître, qui n'avait jamais vu pareil spectacle dans son école, avait été trop stupéfait pour songer immédiatement à intervenir. Il finit par se ressaisir, bondit de sa place, vint séparer les adversaires et les remit sur pied. Les deux gamins reprenaient péniblement leur souffle et se jetaient des regards furieux. Leurs tuniques, auparavant d'un blanc immaculé, étaient maintenant en un triste état.

« Ah ! c'est du joli ! gronda le maître en foudroyant les coupables du regard. C'est du joli ! » Puis se tournant vers le chef de classe : « Fais-moi ton rapport, ordonna-t-il à Mucius. Que s'est-il passé ? Qui a commencé ? Allons ! Parle ! »

Mucius se trouva plongé dans un cruel embarras. Il lui répugnait en effet de dénoncer ses camarades, mais il était bien obligé, lui, le moniteur, de donner une explication satisfaisante à Xantippe qui était un maître fort sévère et ne plaisantait pas sur les questions de discipline. Le maître était un Grec qui s'appelait en réalité Xanthos. Les gamins l'avaient surnommé Xantippe, en souvenir de feu Xantippe, l'épouse du fameux philosophe Socrate, femme acariâtre, racontait-on, qui était toujours de mauvaise humeur et avait mené la vie dure à son infortuné mari. Xanthos, lui aussi, était toujours de mauvaise humeur et menait la vie dure à ses pauvres élèves. Il exigeait beaucoup d'eux, en particulier une discipline exemplaire. Mais il ne les battait jamais, car il connaissait d'autres méthodes pour se faire respecter.

Il pouvait d'ailleurs se permettre d'être sévère, et même parfois tyrannique. Son savoir était immense : s'il enseignait avec talent le latin, le grec, l'histoire et la géographie, il avait surtout acquis une grande réputation comme mathématicien en publiant de nombreux ouvrages sur les cercles, les triangles, les parallélogrammes et autres questions vraiment captivantes. Aussi l'École Xanthos, qu'il avait fondée à Rome, était-elle l'une des plus chères et des plus recherchées de la capitale. Seuls, les très riches patriciens pouvaient se permettre d'y envoyer leurs fils. Les élèves y étaient toujours en fort petit nombre, et pour l'instant ils n'étaient même que sept : Mucius, Rufus, Caius, Jules, Flavien, Publius et Antoine. Par hasard, il se trouvait qu'ils habitaient tous sur le mont Esquilin, dans un quartier de villas aristocratiques, et ils suivaient donc le même chemin pour se rendre à l'école.

« Quoi ? La crampe de l'écrivain ? » répéta Xantippe d'un ton glacial. Puis il se tourna vers Caius. « Et toi ? lui demanda-t-il.

" Moi ? " Caius eut l'air extrêmement surpris.

« Oui, toi, qui d'autre ? Romulus et Remus peut-être ? Où est ton vocabulaire ? »

"Je ne l'ai pas", grommela Caius en haussant les épaules.

"Pourquoi pas ?", lui cria Xantippe.

"Je ne me souvenais tout simplement pas de ces choses", soupira Caius, semblant presque vexé par l'exaspération de Xantippe.

"Je vais vous apprendre la musique," renifla Xantippe. "Au lieu de faire votre devoir, vous vous êtes battus pendant les cours. Lequel d'entre vous a commencé ?"

Caius et Rufus restèrent silencieux.

« Ahah ! » dit-il. Vous voulez jouer aux héros. Vous m'obligez à prendre des mesures plus sévères. Il pointa son index vers Rufus comme un poignard dégainé et demanda d'un air inquisiteur : « Hé, qu'est-ce que tu faisais là devant le mur derrière mon dos ? Parle, Rufus Marcus Praetonius ! » Mais Rufus se tut. Il fixa Xantippe, ahuri.

Xantippe se retourna et jeta un regard interrogateur sur le mur. Il découvrit la tablette avec l'inscription : "CAÏUS EST UN IDIOT" et explosa. "Ha !" cria-t-il "Regarde-moi ça ! Je croyais que tu avais la crampe de l'écrivain ! Attends une minute, mon garçon ! Tu vas apprendre à me connaître. Tu as mis la pagaille au lieu de travailler. Tu as perturbé l'ordre et le calme de la classe. En outre tu m'as menti !

Range tes affaires immédiatement et va-t-en ! L'école Xanthos n'est pas un terrain de jeu pour de jeunes romains indisciplinés. Demain, j'irai voir ta mère et je lui demanderai de te retirer de l'école. Je lui rendrai les frais de scolarité. Tu ne vauds pas la peine que tes parents dépensent autant d'argent pour toi. »

Xantippe retourna à son bureau et ordonna aux autres de se rasseoir immédiatement et de reprendre leur devoir.

Mais il n'avait pas oublié Caius. " Et demain tu m'apporteras tout le vocabulaire écrit dix fois en calligraphie ! " lui dit-il. " Et malheur à toi si je découvre une seule erreur ! "

Comme Mucius ne lui donnait toujours aucune explication sur les causes de la bagarre, Xantippe entra en fureur.

« Alors, quoi ? cria-t-il. Tu as perdu ta langue ?

Réponds ! Que s'est-il passé ?

— Je n'ai rien vu, répondit Mucius d'une voix hésitante. J'écrivais mes mots grecs sans m'occuper des autres... »

Antoine vint alors à son secours :

« Non, personne n'a rien vu, dit-il. Nous étions tous en train de travailler, bien sagement... »

Ces derniers mots portèrent l'exaspération du maître à son comble.

« Bien sagement ! rugit-il. Vous vous battez pendant le cours, et vous appelez ça " travailler bien sagement " ! Qui a commencé ? »

Caius et Rufus restèrent muets.

« Ah ! ah ! reprit Xantippe. Vous voulez jouer les fortes têtes ? Eh bien, je vais être obligé de sévir ! » Il pointa le doigt vers Rufus. « Pourquoi as-tu quitté ta place ? Et qu'allais-tu faire derrière moi pendant le cours ? Réponds, je te l'ordonne ! »

Mais Rufus ne répondit rien. Il restait là, figé, les lèvres serrées, contemplant fixement son maître.

Xantippe se retourna pour jeter un regard sur le mur. Soudain, il aperçut l'inscription : CAÏUS EST UN ÂNE. Alors il explosa littéralement.

« Ah ! cria-t-il. Regardez-moi ça ! Eh bien, attends un peu, mon petit ! Tu vas voir de quel bois je me chauffe ! Au lieu de travailler, tu as commis une faute grave ! Tu as troublé l'ordre et la discipline de la classe ! Prends immédiatement tes affaires et file ! L'École Xanthos n'est pas un terrain de jeux pour de jeunes Romains indisciplinés. Demain, j'irai voir ta mère et lui demanderai de te retirer de l'école. Ta place n'est plus ici ! Tu ne mérites pas que tes parents dépensent tant d'argent pour toi. Allez ! Dehors ! »

Puis il ordonna aux autres élèves de retourner à leur place et de se remettre au travail. Mais il n'avait pas oublié Caius.

« Quant à toi, reprit-il, tu me copieras dix fois, pour demain la liste de mots grecs. En calligraphie, s'il te plaît ! Et malheur à toi si j'y trouve une seule faute ! »

Justice était rendue. Xantippe reprit sa place derrière son bureau et se replongea dans son livre, ne prêtant plus attention à Rufus.

Caïus s'assit avec une expression de colère sur le visage, mais Rufus resta figé et regarda Xantippe avec effroi tandis que les autres le regardaient à la dérobée. Rufus avait toujours été particulièrement fier d'appartenir à la communauté des élèves de Xanthos. Il recevait une éducation très stricte et ses parents mettaient de grands espoirs en lui. Les frais de scolarité élevés constituaient pour eux un lourd fardeau. Bien que son père fût un général célèbre, il n'était pas riche. Il lui fallait toujours beaucoup d'argent pour équiper ses légions.

Rufus courut soudain vers Xantippe et lui demanda, ému : « S'il te plaît, ne va pas chez ma mère demain ! Donne-moi une autre punition ! »

Xantippe, fâché, lui fit juste un signe de la main. "Tes remords arrivent trop tard", grommela-t-il méchamment, sans même lever les yeux de son livre.

Derrière le rouleau de papyrus étalé, seuls ses cheveux gris ébouriffés et sa barbiche étaient visibles.

Rufus retourna lentement à sa place et ramassa ses affaires tombées lors de la bagarre avec Caïus. A cet instant, il commit une petite bévue, insignifiante en soi, mais qui devait jouer plus tard un rôle important. Lorsque Mucius avait sauté sur son banc dans le tumulte, il avait renversé sa lanterne et oublié de la ramasser. C'était une jolie lanterne en bronze, sur laquelle son nom, Mucius Marius Domitius, était gravé.

Rufus la mit par erreur avec ses affaires ; il pensait probablement que c'était la sienne, qui avait roulé sous un banc plus loin, et Mucius résolut de régler les choses le lendemain, puisqu'il ne voulait pas que Rufus vienne avec lui maintenant.

Mais il récupéra sa lanterne bien plus tard et de manière surprenante.

Après que Rufus eut fini d'emballer ses affaires, il s'enveloppa maladroitement dans son manteau. C'était un manteau de laine tissé à la maison, qui était un peu trop court pour lui.

Mucius remarqua que le manteau avait une longue déchirure sur l'épaule gauche qui avait été soigneusement remaillée avec de la laine plus foncée.

Rufus jeta vainement un dernier regard à Xantippe, puis sortit avec hésitation dans la rue.

Justice était faite. Après avoir lancé aux coupables, un regard glacial, Xantippe retourna à son pupitre et reprit sa lecture au milieu d'un silence de mort. Caïus alla se rasseoir en faisant grise mine. Rufus, lui, resta debout, les larmes aux yeux, ne pouvant se décider à quitter la classe. Ses camarades l'observaient à la dérobée, avec compassion. Rufus avait toujours été particulièrement fier d'appartenir à l'École Xanthos. Ses parents, qui fondaient de grands espoirs sur lui, avaient tenu à ce qu'il fréquentât la meilleure école de Rome, mais cela représentait une lourde charge pour eux, car ils n'étaient pas très riches. Le père du jeune homme avait dû en effet consacrer la plus grande partie de sa fortune à l'armement de ses légions.

Brusquement, Rufus s'élança vers Xantippe et lui dit d'une voix brisée par l'émotion :

« Maître, je t'en supplie ! Ne va pas trouver ma mère ! Donne-moi plutôt une punition ! ... »

Xantippe l'écarta d'un geste irrité.

« Tes remords viennent trop tard ! gronda-t-il, sans même lever les yeux de son livre. Sors d'ici ! »

Lentement, Rufus retourna à sa place et commença à ramasser ses affaires qui étaient tombées par terre au cours de la bagarre. Ce faisant, il commit une petite méprise, peu importante en soi, mais qui devait pourtant jouer un grand rôle par la suite. Il se trompa de lanterne et, au lieu de la sienne qui-avait roulé sous son banc ; il prit celle de Mucius. C'était une jolie petite lanterne de bronze sur laquelle était gravé le nom de son propriétaire : Mucius Marius Domitius.

Mucius s'en aperçut, mais il n'osa élever la voix pour faire remarquer son erreur à son camarade, et il se promit de procéder à l'échange quand il le reverrait.

Après avoir rangé ses affaires de classe, Rufus, espérant peut-être que Xantippe reviendrait sur sa décision, mit encore un long moment à se draper dans son manteau. C'était une grosse pièce de laine, tissée à la maison, qui était un peu trop courte pour lui. Mucius, qui ne cessait d'observer son camarade, remarqua que ce manteau portait sur l'épaule gauche une longue déchirure soigneusement raccommodée avec de la laine plus foncée. Comme on le verra par la suite, ce détail devait également avoir son importance. Enfin prêt, Rufus jeta un dernier regard implorant au maître. Mais celui-ci ne bronchant pas, le jeune garçon dut se décider à quitter la classe.

L'école Xanthos se trouvait dans la Grand Rue, qui était toujours très animée pendant la journée. A proximité se trouvait le Forum Romain, la grande place centrale avec la tribune des orateurs et les nombreux bâtiments publics, temples et monuments célèbres dans le monde entier. Il était considéré comme le centre de l'Empire romain.

La Grand-Rue était une rue commerçante chic. Xanthippe avait trouvé digne d'ouvrir là son école et dans ce but avait loué une petite maison. La salle de classe était au rez-de-chaussée et s'ouvrait dans toute sa largeur sur la rue de telle sorte que les élèves se trouvaient exposés comme sur un étal. Mais ils s'y étaient habitués et les passants ne s'occupaient guère d'eux. La vue d'élèves assis à l'école en train d'apprendre leur était familière. Beaucoup d'écoles bon marché se trouvaient même implantées sous les arcades publiques.

L'école Xanthos n'était pas très populaire dans le quartier. En effet, les cours commençaient avant le lever du soleil, ce qui privait les gens de leur sommeil matinal. Mais on ne pouvait rien y faire ; après tout, les garçons n'allaient pas à l'école pour leur propre plaisir, mais pour devenir des citoyens instruits et bien élevés.

Pendant une heure, Rufus déambula dans la Grand Rue en direction du forum, mais au premier coin, il finit par s'arrêter indécis et s'assit sur un tonneau de vin, enchaîné au mur devant une auberge.

Mucius pouvait le voir d'où il était assis et se demandait pourquoi Rufus restait là si longtemps assis. Avait-il déjà oublié sa peine ? Il semblait vivement intéressé par le trafic intense.

Le soleil s'était couché derrière la colline du Janicule et il commençait à faire nuit. Quelques étoiles étaient déjà visibles dans le ciel sans nuages du soir. La Grand-Rue était remplie de monde, dont la plupart venaient des thermes voisines pour se rendre sur le Champ de Mars. Leurs sandales claquaient constamment sur les pavés, de bruyantes bribes de conversation et de rires couvraient de temps en temps le bourdonnement des voix. Des mendiants étaient agenouillés sur le bord de la rue et demandaient l'aumône à ceux qui passaient rapidement à cette heure tardive et plusieurs marchands ambulants s'égosillaient pour écouter leurs saucisses chaudes, leurs figues trempées dans le miel, leurs olives, leurs gâteaux aux fruits et leurs autres friandises bon marché.

L'École Xanthos était située dans la Rue Large, à proximité du Forum, ce grand lieu de passage et de réunions qui, avec ses innombrables temples et monuments publics, était célèbre dans le monde entier, et considéré comme le centre de l'Empire. La Rue Large était l'une des plus belles artères du quartier des affaires. Xanthippe l'ayant jugée digne d'accueillir son école, il y avait loué à prix d'or une petite maison. La salle de classe était au rez-de-chaussée et donnait sur la rue, si bien que les écoliers étaient pour ainsi dire à l'étalage. Mais ils y étaient depuis longtemps habitués, et les passants ne faisaient d'ailleurs guère attention à eux. La vue d'écoliers en train de travailler était familière aux Romains, certaines écoles bon marché étant même installées sous le péristyle de bâtiments publics.

Lorsque Rufus eut franchi le seuil, Mucius se pencha légèrement sur son banc pour suivre son camarade des yeux. Il le vit faire quelques pas dans la direction du Forum, puis s'arrêter brusquement comme s'il était frappé d'indécision. Là-dessus, il fit demi-tour, revint lentement vers l'école, et finit par s'asseoir sur le tonneau fixé par une chaîne au mur de l'auberge voisine. Mucius se demanda pourquoi il restait là. Avait-il déjà oublié ses soucis ? On aurait pu le croire en l'observant, car Rufus, tranquillement assis sur son tonneau, les mains aux genoux, paraissait contempler avec amusement l'intense circulation de la rue.

Le soleil s'était couché derrière le Janicule, le soir venait. Au ciel sans nuages brillaient déjà quelques étoiles. La Rue Large s'était emplie d'une foule de gens qui, pour la plupart, revenaient des thermes du Champ de Mars tout proches. D'innombrables sandales claquaient sur le pavé, des lambeaux de conversations et des rires dominaient de temps à autre la rumeur des voix. Des mendiants agenouillés au bord de la chaussée demandaient l'aumône aux passants indifférents ; des marchands ambulants s'égosillaient pour liquider les figues, olives ou gâteaux qui leur restaient encore en cette heure tardive. Puis on vit défiler un détachement de prétoriens sous la conduite d'un jeune officier à la cuirasse étincelante. Un peu plus tard, une charrette de maraîcher, tirée par deux mulets, dut s'arrêter devant l'école, car, en sens inverse, arrivait une litière portée par huit Nègres à la livrée rouge et or. La rue se trouva embouteillée. En criant : « Place pour Son Excellence ! », le guide de la litière donna quelques coups de bâton à droite et à gauche pour écarter les badauds ; pendant ce temps, le maraîcher se rangeait sur le côté pour dégager le passage.

Un détachement de la garde prétorienne, portant des cuirasses et des lances de bambou sur l'épaule, défilait en ordre militaire ; à sa tête se trouvait un jeune officier avec une épée courte et un casque à plumes. Immédiatement derrière venait une grande charrette tirée par deux mules robustes et lourdement chargée de légumes. Ses grosses roues faisaient un bruit assourdissant sur la rue cahoteuse.

Alors qu'elle passait devant l'école, la charrette dut s'arrêter ; car de l'autre côté venait vers elle une litière, transporté par huit nègres magnifiquement vêtus. Il s'ensuivit un embouteillage et une foule se rassembla immédiatement. Le porteur à l'avant de la litière maniait sans aucun égard sa canne et criait : « Place à Son Excellence ! Faites de la place à Son Excellence ! »

Les gens s'écartèrent et le cocher engagea sa charrette sur la moitié de l'étroit trottoir afin de laisser passer la litière

Un gros homme chauve s'y trouvait assis. Il portait une toge sénatoriale à deux bandes rouges, lisait un livre et s'éventait avec un éventail. Il devait s'agir d'un très haut dignitaire car il disposait d'une suite importante d'esclaves et d'admirateurs.

Les gens sur le bord de la route le saluaient avec de grands cris, et certains même accouraient vers lui et lui baisaient la main. D'autres formulaient des blagues qui faisaient rire les gens tout autour.

Le gros homme leva les yeux et Mucius le reconnut à cet instant à la grande cicatrice qui zébrait son crâne chauve. C'était l'ex- consul Tellus. Il avait été un général célèbre de nombreuses années auparavant.

Il vivait désormais retiré loin des millions de personnes qu'il avait volées au cours de ses campagnes militaires glorieuses.

Alors que les nègres continuaient à trotter avec la litière, Tellus fit à la foule un autre signe gracieux avec son éventail, puis disparut de la vue de Mucius. La charrette se remit en mouvement et, cahin-caha, se dirigea en direction du forum.

"C'est bien", songea Mucius, "que les grosses charrettes ne soient pas autorisées à pénétrer dans la ville pendant la journée ; elles provoqueraient constamment de terribles embouteillages dans les rues étroites." Maintenant, il n'y avait plus rien à voir. La rue commença à se vider et seuls quelques retardataires se hâtaient visiblement impatients de rentrer chez eux le plus vite possible avant la tombée de la nuit.

Dans la litière était assis un gros homme complètement chauve qui lisait un livre et agitait nonchalamment un grand éventail. Il portait la toge de sénateur, à deux bandes rouges, et avait une suite particulièrement importante d'esclaves et d'admirateurs. Les passants l'acclamaient ; certains, même, tentaient de s'approcher pour lui baiser la main, mais ils étaient écartés sans ménagements par le guide. Soudain le gros homme releva la tête, et Mucius le reconnut alors à la longue cicatrice qui courait en travers de sa calvitie : c'était l'ex-consul Tellus, qui, bien des années auparavant, avait remporté de brillants succès militaires en Orient. Retiré de la politique, il menait maintenant une vie somptueuse grâce à l'énorme fortune amassée au cours de ses campagnes.

Lorsque la voie fut libre, les porteurs se remirent en marche. Tellus salua la foule en agitant son éventail, puis il sortit du champ visuel de Mucius. La charrette repartit de son côté dans la direction du Forum. Bientôt la rue se vida rapidement. On n'aperçut plus que quelques attardés qui se hâtaient de rentrer chez eux avant la tombée de la nuit. Les mendiants et les marchands ambulants se dispersèrent. Puis deux veilleurs de nuit firent leur apparition et passèrent lentement de boutique en boutique pour vérifier si les volets étaient bien fermés.

Rufus était toujours assis sur son tonneau et paraissait plongé dans une profonde rêverie. De temps à autre Mucius se penchait pour l'observer, et se demandait pourquoi il restait là. Espérait-il revoir Xantippe après la fin de la classe pour implorer son pardon ? Ou bien attendait-il ses amis et les esclaves qui n'allaient pas tarder à venir les chercher ? Mucius se posait une nouvelle fois la question lorsque soudain Rufus sauta sur ses pieds, traversa en courant la chaussée et s'engagea dans une ruelle transversale qui, longeant le Champ de Mars, menait au grand pont sur le Tibre.

Mucius en fut très surpris, et cela l'inquiéta même un peu. Pour rentrer chez lui, Rufus devait traverser le Forum. Pour quelle raison s'engageait-il donc dans la direction inverse ? La nuit venait, et il n'était guère prudent de se promener seul dans les ruelles obscures qui aboutissaient au fleuve.

« Il veut probablement faire un long détour avant de rentrer chez lui, se dit-il à la réflexion. Après ce qui lui est arrivé, ce pauvre Rufus ne doit pas être très pressé de retrouver sa mère ! »

Rassuré par cette pensée, il entreprit alors de terminer son travail.

Les mendiants et les marchands ambulants avaient également disparu. Deux veilleurs de nuit, de longs tisonniers sur l'épaule, apparurent de l'autre côté de la rue et déambulèrent de boutique en boutique, vérifiant si les volets des devantures étaient bien fermés.

Rufus était toujours assis sur le tonneau de vin, regardant dans le vide.

Peut-être attendait-il ses amis et les esclaves qui devaient à tout moment venir chercher les garçons. Mais tout à coup, il se releva d'un bond, traversa la chaussée en courant et disparut au coin dans une rue latérale qui, passant devant le Champ de Mars, menait au grand pont sur le Tibre.

Mucius en fut étonné et s'en inquiéta. Rufus devait traverser le forum s'il voulait rentrer chez lui ; mais il empruntait la direction opposée.

Il était déjà très tard ; la première heure de la nuit avait commencé et personne n'aimait se promener seul la nuit dans des rues sans éclairage.

"Peut-être qu'il veut juste faire un petit détour", se dit Mucius.

"Il n'est probablement pas pressé de voir sa mère ce soir."

Cette pensée l'apaisa et il finit par se remettre au fastidieux vocabulaire grec. Peu de temps après il ne pensait plus à Rufus.